

Max Sator  
Preface de J

# A mi-chemin du ciel

ir

Joni Eareckson

ebv  
SATOR



**Max Sinclair**

# **A mi-chemin du ciel**

**SATOR/ebr**

Editions Sator Paris - Brunnen Verlag Bâle

Paperback ebv n° 609  
L'édition originale a paru en anglais  
sous le titre «Halfway to Heaven»  
© 1982 by Max Sinclair

Traduction d'Alain Gangloff  
© de l'édition française  
par Editions Brunnen Verlag Bâle  
première édition 1983  
Photo couverture: Hodder and Stoughton, Londres  
Autres illustrations avec l'aimable autorisation  
de Max Sinclair et Hodder and Stoughton  
Imprimé en Suisse par  
Zobrist & Hof, Liestal

ISBN 27350 0052 4 (Sator)  
ISBN 37655 7609 3 (Brunnen)

# Préface

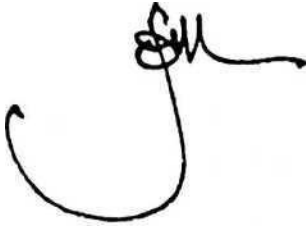
Cher Max,

Quelle joie d'avoir reçu votre lettre. Je suis particulièrement enchantée de voir votre manuscrit achevé et je tiens à vous le retourner aussi vite que possible avec mes appréciations.

Vous êtes vraiment un miracle. Après une fracture de la nuque, vous êtes sur pied et sur le point de pouvoir marcher! Mais ce qui est un miracle encore plus grand, c'est votre joie, non en dépit de votre invalidité, mais bien à cause d'elle. Vous avez appris à voir dans votre épreuve une possibilité de manifester la puissance de Dieu au travers de votre faiblesse; c'est là un miracle dont il faut se réjouir.

Transmettez mes amitiés les plus chaleureuses à votre merveilleuse famille et de grosses caresses à tous vos animaux, en particulier à votre agneau orphelin. Je garde un très beau souvenir de nos visites respectives.

Bien à vous dans son amour,

A handwritten signature in black ink, appearing to be 'Joni', with a large, sweeping loop at the bottom.

**Joni Eareckson**

# Avant-propos

«Dieu utilise parfois le chagrin dans notre vie pour nous aider à nous détourner du péché et à rechercher la vie éternelle. Nous ne devrions jamais regretter qu'il ait envoyé cette tristesse.»

*II Corinthiens 7, 10*

Le récit que vous allez lire aurait très bien pu ne jamais être publié. Il ne doit d'avoir été écrit qu'à la remarque qu'un ami me fit lors d'une de ses visites, alors que j'étais à un stade critique. Il ne resta que quelques minutes, mais ces courts instants ont profondément affecté tant sa vie que la mienne.

«Lorsque tu iras mieux, tu devrais écrire un livre.» James Carson insista: «Il est tout à fait évident que c'est Jésus-Christ lui-même qui t'aide au travers de cette expérience si éprouvante.»

Je lui répondis poliment, mais intérieurement je bouillais. «Si tu pouvais te rendre compte comment je me sens, tu ne ferais pas des réflexions aussi absurdes.»

Quelque temps plus tard, cependant, je devais réaliser, au sein de la souffrance, l'immense différence qu'apporte la proximité du Christ vivant. Et par la suite, il m'apparut clairement que la souffrance est plutôt la norme que l'exception.

James, en me quittant, semblait interloqué. Il avait largement vu sa part de souffrances; et pourtant, c'est ce moment-là que Dieu choisit pour poser à cet excellent médecin la question si personnelle: «Comment réagirais-tu si tu te retrouvais dans le même état que Max, complètement paralysé?»

Dans les mois qui suivirent, James apprit qu'il était irrémédiablement atteint d'un cancer. Il lui restait moins d'une année à vivre.

Durant cette période, il écrivit un livre: *Dying-the greatest adventure of my life* (Mourir, la plus grande aventure de ma vie). Ce faisant, il ouvrit une fenêtre qui permit à des milliers de personnes de voir, dans les profondeurs et les hauteurs de son pèlerinage vers la maison du Père, toute la bonté de Dieu.

En partageant ma propre histoire, ma prière est que, quelle que soit l'écharde dans votre chair permise par Dieu durant votre voyage vers sa maison, elle puisse être changée de source d'amertume en sujet de réjouissance. Il faut un miracle pour qu'un tel changement ait lieu. Mais je suis convaincu que notre Dieu est un spécialiste de ce genre de situation.

# En route...

«Réveille-toi, papa!» Une voix d'enfant me criait dans les oreilles, insistante. «Réveille-toi, c'est le matin!»

J'ouvris un œil tout ensommeillé pour voir ma fille, âgée de cinq ans, me regarder d'un air sévère. Elle était tout juste assez grande pour que son visage soit à la hauteur du mien, sur l'oreiller. Ses cheveux étaient tout ébouriffés, comme si elle-même venait de se lever.

«Ce n'est pas encore l'heure de se lever, protestai-je d'une voix pâteuse.

- Mais si», dit-elle, et étendant la main, elle tira violemment sur la manche de mon pyjama. «On va chez les Tollat aujourd'hui.»

Evidemment. C'était là la raison de mon réveil si matinal.

«Il faut qu'on se prépare.» Annie était exaspérée de ne voir aucune réaction chez son père.

«Maman est debout, tu sais, et tu dois m'aider à m'habiller.

- D'accord. Va mettre ta robe et je te fermerai la tirette.»

Elle pencha la tête de côté, réfléchit un instant, puis acquiesça et alla vers la porte. Là, elle se retourna et m'avertit:

«N'en profite pas pour te rendormir.»

Je la rassurai et elle galopa dans le corridor.

La maison était animée depuis un moment. Les portes avaient commencé à claquer encore plus tôt que d'habitude, et les voix à couvrir les chuchotements que nous essayions d'imposer avant «l'heure normale du lever».

Nos deux filles étaient tout excitées à l'idée de passer leur première nuit ailleurs. Elles s'y étaient préparées depuis plusieurs jours, faisant et défaisant leur valise, et ne laissant en fin de compte quasiment rien.

Mais à présent le grand jour était arrivé. Rien d'étonnant donc à ce qu'Annie galopât dans tous les sens.

«Papa!» Une petite voix perçante jaillit. «Tu t'es de nouveau endormi!»

J'avais fermé les yeux à peine une minute. Je ne m'attendais pas à ce qu'Annie revienne aussi vite, sa robe mise.

«Eh bien, c'est du vite fait bien fait», approuvai-je, en me redressant sur un coude et en essayant de paraître parfaitement réveillé.

Elle me sourit timidement, contente de sa performance, oubliant qu'elle était fâchée contre moi. Je fermai la tirette de sa robe à fleurs, que Sue avait préparée la veille, et elle fila aussitôt en lançant un «merci» chantonnant. Elle ne se souciait plus de savoir si j'allais me lever ou non.

Je m'assis complètement et pris ma bible. D'habitude, Sue et moi la lisions ensemble chaque matin, mais ce jour-là, j'avais récupéré des heures de sommeil, car j'avais participé la veille à une soirée de discussion qui s'était prolongée assez tard. Sue était affairée en bas avant même que je n'aie quitté le pays des rêves.

Après avoir pris mon cahier de méditations quotidiennes, j'ouvris ma bible à la page correspondante. Je m'installai plus confortablement, adossé aux oreillers, et commençai à lire, ainsi que je l'avais fait pendant la majeure partie de mes trente-deux années.

Elevé dans une famille chrétienne, je ne peux me souvenir d'une période où Dieu n'a pas pris part à ma vie quotidienne. J'ai toujours gardé un incident clairement à la mémoire. Je devais avoir environ cinq ans. C'était une matinée tout à fait ordinaire à la maison, et je m'amusaient autour de la ferme avec mon chien, Moss. Nous avions dû découvrir quelque chose d'insolite, car je me souviens avoir voulu à tout prix en parler à ma mère; sans même avoir pris le temps d'enlever mes chaussures boueuses à la cuisine, je surgis, haletant, dans sa chambre.

Elle était agenouillée au pied du lit, le visage dans les mains. Elle ne se redressa pas, bien qu'elle ait dû m'entendre. Je m'arrêtai net, figé par la surprise. Normalement, maman aurait dû être à la cuisine, et la trouver ici, apparemment si préoccupée, était la dernière chose à laquelle je m'attendais.

Tout confus, j'attendis quelques secondes à la porte. Mon instinct me poussait à me ruer en avant pour déballer malgré tout mon histoire, mais quelque chose dans son attitude calme et solennelle m'en empêchait. Allait-elle se tourner et me parler? Cela ne semblait pas vouloir être le cas. Que faisait-elle? Priait-elle? Je comprenais que c'était là ce qu'elle devait faire, et je ne devais donc pas la déranger. Je sortis en silence avec des sentiments de respect mêlé de crainte; ma mère pouvait-elle se prosterner ainsi devant Dieu, alors qu'on était loin de l'heure du coucher? J'étais habitué à la prière du soir, mais c'était la première fois que je réalisai que Dieu était aussi là pendant le jour.

«Est-ce que tu étais en train de prier, ce matin, maman? demandai-je lorsqu'elle me mit au lit.

- Oui, Max, Dieu est toujours là et on peut lui parler à n'importe quel moment.

- Alors, il écoute pendant la journée aussi bien qu'à l'heure du coucher?»

Ma mère se mit à rire. «Mais bien sûr, voyons!»

Et c'est ainsi que j'appris que Dieu était présent partout, à tout instant. Et s'il représentait tant pour ma mère, il pouvait en être de même pour moi. Ce fut une des leçons les plus importantes de mon enfance.

La porte de la cuisine claqua au rez-de-chaussée, et quelqu'un monta les escaliers. Le parquet de notre maison en bois craquait. Naomi, plus âgée qu'Anna d'environ deux ans, apparut dans l'embrasure de la porte; passant ses cheveux derrière l'oreille dans un geste d'impatience, elle délivra son message.

«Maman dit que tu ferais mieux de te dépêcher sinon il n'y aura plus rien et est-ce que tu veux un œuf?» Tout cela dans un seul souffle.

«Je descends tout de suite et oui s'il te plaît, fut ma réponse.

- Bonjour», dit-elle alors à retardement, et elle se pencha pour me donner un baiser.

Le petit déjeuner était toujours un moment épique chez les Sinclair. Nourrir le chien, le chat et les enfants, sans parler de nous deux, n'était pas une mince affaire. Heureusement, cela se passait en général dans la bonne humeur. Naomi et moi-même avions mis au point un système selon lequel elle devait mettre sur la table tout ce qui était à sa portée, tandis que je descendais les boîtes de céréales et les pots de confiture des étagères les plus hautes. Annie s'occupait de Ben, notre plus jeune enfant et seul fils, âgé d'un an, pendant que Sue, ses longs cheveux au vent, se démenait entre la nourriture du chat et les œufs brouillés qui cuisaient sur la petite cuisinière à gaz.

Lorsque je descendis, l'ordre était déjà rétabli et seule ma place était encore vide. Sue était occupée à essayer de faire avaler ses céréales à Benjamin, et les filles en étaient au pain grillé. Mon œuf m'attendait dans son coquetier.

«Bien, est-ce qu'on est tous prêts à partir? demandai-je.

- Nous sommes prêtes», répondirent en chœur les deux filles, et Annie continua d'une voix passionnée:

«On a *tout* mis dans les valises.»

Noddy - le nom était resté depuis qu'Anna ne pouvait prononcer Naomi - fut plus sobre:

«J'ai pris mon papier à lettres; comme ça, je pourrai vous écrire.»  
Personne n'aurait deviné qu'elles ne portaient que pour une nuit, chez un voisin.

«Est-ce que tu as téléphoné à Bob pour lui dire quand nous arrivions? demanda Sue, alors que j'attaquai mon œuf.

- Pas encore. Je voulais d'abord voir quelle était la meilleure façon d'arriver là-bas.»

C'était aussi une journée spéciale pour nous. Nous allions à Devon pour une occasion toute particulière. Nous avions eu l'invitation par courrier, quelques semaines auparavant.

«De qui est-ce?», avait demandé Sue, alors que je cherchais la signature. Ni elle ni moi n'avions reconnu l'écriture.

«Bob Thomas! Je ne l'ai pas vu depuis une éternité!»

Bob et moi avions été à l'école ensemble, et j'avais été garçon d'honneur à son mariage. Fébrilement, je survolai le contenu.

«Il nous invite à un dîner de fête. Une grande réunion où se retrouvent ceux qui se sont mariés en l'an de grâce 1967 - cinq couples, dont nous deux.»

*Je levai les yeux.*

«C'est vraiment une bonne idée.»

Nous nous connaissions très bien à l'époque où nous nous sommes mariés, mais depuis lors nous nous étions peu revus. Cela faisait dix ans cette année. Sue acquiesça avec enthousiasme, puis devint dubitative.

«Mais, et les enfants? On ne peut quand même pas les prendre tous avec nous!»

C'était le «hic». Et il y en avait un autre.

«En plus, c'est un vendredi, et je travaillerai.»

Je regardai tristement l'invitation de Bob.

«Je suppose qu'il va falloir refuser.»

Je commençai, à contre-cœur, à composer mentalement une lettre de refus. Cela semblait trop bête de rater une occasion comme celle-là.

C'était même impensable.

«Il doit y avoir moyen d'y arriver, dis-je avec détermination. On va essayer.» Fixant les yeux au plafond, je me concentraï.

«Premier point», commençai-je. Un plan d'action se dessinait déjà dans ma tête. «Ben est trop jeune pour qu'on le laisse chez qui que ce soit: il faut donc le prendre avec nous.

- Exact, approuva Sue.

- Deuxième point: il faudra trouver chez qui on peut laisser les deux filles.

- C'est plus difficile.

- Voyons... Quelle est la personne qu'elles connaissent bien et avec laquelle elles ont plaisir à être? Qui pense toujours à des choses créatives et intéressantes qu'elles puissent faire? Qui habite dans une maison où elles aiment se rendre?»

La solution idéale venait de m'apparaître. Sue me regarda d'un air décontenancé et hocha la tête. Puis son visage s'éclaira, et nous nous exclamâmes d'une seule voix:

«Les Tollat!»

Bien sûr, les Tollat. Les yeux de Sue scintillaient.

«Les filles seraient sûrement d'accord.»

Robert et Anne Tollat vivaient dans un charmant petit cottage, pas très loin de chez nous à travers champs. Anne était une personne alerte et vive, aux traits fins, qui aimait la floraison du printemps et la poésie. Robert était de trente ans son aîné, ce qui ne l'empêchait nullement d'avoir gardé un caractère jeune; il s'exprimait avec clarté et était extrêmement cultivé. Il peignait des portraits avec le talent d'un artiste. Il avait fait ceux d'Annie et de Noddy pour une exposition, et c'est ainsi qu'avait débuté notre amitié.

Sue prit donc le téléphone pour parler avec Anne, et bientôt l'obstacle qui nous empêchait d'accepter l'invitation de Bob fut levé. Il ne me restait plus qu'à faire en sorte de pouvoir m'absenter de Hildenborough Hall ce jour-là.

En temps normal, cela n'aurait présenté aucune difficulté, mais je venais de prendre de nouvelles responsabilités au Centre Chrétien de Conférences où je travaillais depuis cinq ans: j'en étais l'administrateur général durant l'absence de mon cousin Justyn Rees, qui profitait d'un repos sabbatique de six mois. Il me semblait que je ne pouvais pas sans autre lâcher les rênes et disparaître. Par-dessus le marché, pour cette semaine-là était prévu un séminaire que je devais présider.

«Il faudrait vraiment que j'y sois, dis-je à Sue.

- Max, je suis sûre qu'ils peuvent se débrouiller sans toi pendant une journée, répliqua-t-elle. Edward Smith n'était-il pas censé partager avec toi cette présidence? Il s'en sortira parfaitement.»

Edward avait travaillé pour Hildenborough bien avant moi. Il était très compétent et en outre c'était un très bon ami. Lorsque je lui téléphonai, il fut hors de question pour lui que je manque ces retrouvailles. Ainsi, tout s'arrangea à merveille.

J'étais la carte après le petit déjeuner, et je fus heureux de constater que nous pouvions prendre des routes rapides pendant la majeure partie

du voyage. Néanmoins, la distance était considérable, et on ne pouvait compter la couvrir en moins de six heures. Je me sentis un peu mal à l'aise à l'idée d'un tel trajet, même si en général j'aimais conduire.

«Quelle voiture allons-nous prendre?», demandai-je à Susie, alors qu'elle mélangeait la pâte d'un gâteau que les filles allaient emporter lorsqu'elles iraient chez les Tollat.

Nous avions le privilège d'avoir deux automobiles: une 2 CV que Sue utilisait pour les achats, et un vieux cabriolet américain. Celui-ci était d'ailleurs souvent une vedette à Hildenborough. Les adolescents de passage n'avaient de cesse qu'ils n'aient pu faire un tour avec, et comme il y avait assez de place pour y entasser toute une équipe de football, je cédai de bon cœur et emmenai des paquets de passagers, aux yeux grand ouverts et exubérants, sur les longues allées de Hildenborough.

«La 2 CV consommera moins d'essence», remarqua Sue, qui léchait un reste de pâte accroché à son pouce. C'était tout à fait elle de penser d'abord à l'aspect économique. «Mais alors, ajouta-t-elle, on en aura pour bien plus longtemps.

- Et ce sera terriblement bruyant. Ben ne pourra pas dormir, et si on veut parler, il faudra crier pour que l'autre entende.»

Sue sourit à mes objections insistantes à l'encontre de la Citroën, sachant fort bien que j'ai toujours préféré conduire la puissante Plymouth Barracuda.

«Bon, concéda-t-elle, je crois que cette fois nous prendrons la grosse auto. Tu ne t'y opposes pas?» Elle me regarda d'un air espiègle, connaissant d'avance ma réponse.

C'était donc décidé. Je pris le téléphone et composai le numéro de Bob. Ce fut sa femme, Rachel, qui répondit.

«Rachel, Max à l'appareil. Je voulais simplement te dire que nous arriverons ce soir vers six heures, si tout va bien.

- Cela ne pouvait mieux tomber, répondit-elle. Les autres ne viendront pas avant huit heures. Vous aurez tout le temps de vous changer et de vous détendre après le voyage. Vous n'avez pas oublié que costume et cravate sont de mise?»

J'éclatai de rire et l'assurai que Sue et moi serions présentables.

Nous n'avions été que très rarement à des rencontres formelles, et j'avais dû emprunter une tenue de soirée et un nœud papillon noir pour la circonstance. Lorsque je les avais essayés, j'avais eu droit à l'ovation de toute la famille, qui commenta: «Sur mesure», en dépit du fait que c'était un peu petit pour mes 189 centimètres.

Il nous restait une heure pour faire les valises, sortir le chien et amener les filles chez les Tollat.

Les valises d'abord. Je montai les escaliers quatre à quatre pour aider Susie à plier les vêtements et s'assurer de ne rien oublier.

«Seulement un *petit* tour avec Sunny», avertit Sue, alors que je dévalai les escaliers. Elle savait combien facilement je perdais la notion du temps lorsque je me livrais à un de mes passe-temps favoris. Sunny, notre labrador, m'attendait en bas, dans la cuisine, la queue remuant d'impatience, les yeux suppliants auxquels il était impossible de résister.

«Sunny, dis-je en le tapotant, je n'ai pas le temps aujourd'hui.» Je le taquinai, en faisant comme si je n'avais pas l'intention de le sortir.

«Nous partons pour Devon dans cinq minutes.»

Tel un supplice de Tantale, j'approchai la main de la poignée de la porte du fond.

«Stuart viendra pour prendre soin de toi, et je suis sûr qu'il te sortira.»

Une seconde d'espérance silencieuse.

«Bon, cédaï-je, ouvrant la porte. Mais seulement un petit tour, alors.» Et d'un bond, Sunny, frétilant d'excitation, avait passé la porte et courait vers le bois.

C'était une chaude journée de juillet, plutôt moite, qu'une brume humide, due à la pluie de la veille, rafraîchissait. La végétation était verte et luxuriante. Je traversai l'allée et pris le chemin qui rejoignait la vallée. Tout était si calme et paisible. J'écoutais le bruit de mes pas dans l'herbe.

Sunny avait disparu. Je m'arrêtai un moment; le silence m'enveloppait. Puis j'entendis des reniflements et des craquements de brindilles qui m'indiquèrent que Sunny n'était pas loin. Sûrement après le virage. Et effectivement, il était là; dès qu'il vit que je le suivais, il se mit à courir.

J'arrivai au portail qui s'ouvrait sur les champs et la «vallée heureuse». C'était le surnom que nous avions adopté pour parler de cette contrée: une grande étendue qui descendait vers la vallée, entourée de collines qui se dépassaient les unes les autres dans une infinie variété de verts. Au-delà, les champs s'évanouissaient dans une mosaïque brumeuse, parsemée çà et là de bouquets d'arbres plus foncés. C'était un havre de paix.

Et le Créateur, qui avait peint une telle merveille, nous avait conduit au milieu de ce chef-d'œuvre pour y vivre. Nous n'aurions jamais osé rêver, cinq années auparavant, lorsque nous avions prié pour «une

maison sur une colline», que nos requêtes allaient être exaucées avec une telle profusion.

A l'époque, nous étions à Nairobi, et la tâche qui nous y avait amenée était sur le point de s'achever. J'avais essayé de trouver autre chose là-bas, car nous aimions tous les deux la vie à l'extérieur de l'Afrique orientale, et nous souhaitions y rester. Mais il semblait que Dieu avait d'autres plans.

Justyn nous avait déjà demandé de le rejoindre pour l'aider à gérer Hildenborough Hall, et comme toutes les portes se fermaient au Kenya, nous savions que nous devions rentrer en Angleterre. Le problème fut alors de trouver où loger. Hildenborough Hall est perché en haut d'une colline où il n'y a que très peu de maisons; même si elles sont un peu plus nombreuses dans la vallée, nous ne voulions pas être coupés de la communauté. C'est pourquoi nous avons prié Dieu de nous donner une maison sur la colline. Je me souviens encore des paroles de Sue:

«Seigneur, nous savons que tu avais prévu notre retour en Angleterre. Veuille nous aider à trouver à nous loger près de Hildenborough Hall, pour que les enfants et moi-même ne soyons pas trop éloignés de l'endroit où Max travaille. Seigneur, nous aimerions avoir une maison sur la colline.»

Lorsqu'il y pourvut, ce fut pour nous une dernière confirmation que nous avions suivi la bonne voie. En marchant dans la vallée avec Sunny ce matin-là, je repensais à cet extraordinaire enchaînement de circonstances qui nous avait permis d'acquérir Pepperland. C'était comme si Dieu y avait mis un cachet de réservation spécialement pour nous.

La première fois que nous entendîmes parler de la «vieille petite maison de bois», ce fut par Quintin Carr, l'aumônier du Hall, qui était venu voir son fils à Nairobi, durant notre séjour là-bas.

«Elle est parfaite pour vous deux, nous dit-il en sirotant une tasse de ce café kenyan si épais. Située en retrait de la route, et à un jet de pierre de Hildenborough. Ce sont deux femmes âgées qui y habitent en ce moment, mais je pense que... - il nous regarda d'un air entendu - je pense que la maison sera libre quand vous rentrerez.»

Sue et moi échangeâmes des regards interrogatifs, pendant que «pépé» remuait son café avec une énergie inhabituelle, apparemment satisfait de lui-même.

«De toute façon, c'est ce pourquoi je prie», dit-il en guise d'explication.

Sue et moi échangeâmes à nouveau un regard, ne sachant que dire. Mais «pépé» considéra le chapitre clos et changea de sujet, sans plus faire la moindre allusion à sa «prédiction».

Nous ne nous attendions pas à ce que la «maison de bois de pépé» soit mise en vente au moment où nous devons retourner en Angleterre. Sue le sut la première, car elle était rentrée un peu avant moi pour se préparer à la venue de notre second enfant. Je voyageai encore pendant deux semaines avant de lier ma destinée à celle de Hildenborough.

Sue et moi avions décidé de ne plus chercher de maison jusqu'à ce que je l'aie rejointe. Mais cette maison de bois était située à la perfection, adossée au flanc d'une colline et entourée de campanules. Sue ne pouvait se faire à l'idée de laisser passer une telle occasion, mais elle n'avait qu'un numéro de téléphone où je pouvais éventuellement être contacté. C'était un minuscule hôtel de Jérusalem, où j'étais arrivé le soir même et que je devais quitter le lendemain. Je dormais profondément lorsqu'elle appela. Dieu n'allait pas nous laisser perdre ce qu'il avait préparé pour nous.

L'après-midi suivant, après avoir précipité mon retour, je marchais au milieu des campanules. J'étais encore fatigué du voyage mais, comme Sue, j'avais la certitude que nous venions de trouver notre nouvelle résidence. Si nous n'en avions pas été tout à fait sûrs, la découverte de l'ancienne porcherie au fond du jardin envahi par la mauvaise herbe aurait achevé de nous convaincre.

«Oh, regarde, Max!», s'exclama Sue, en montrant, tout excitée, la porcherie abandonnée. «Ce serait idéal pour des poules.»

Pour autant que je puisse m'en souvenir, elle avait toujours voulu élever des poules, et son rêve était en passe de devenir réalité, sans que nous y soyons pour quoi que ce soit. Dieu ne nous offrait pas seulement une maison sur la colline, mais il y joignait tous les «accessoires» facultatifs.

«Mais, comment allons-nous faire pour la payer? s'inquiéta Sue, alors que nous déambulions dans les différentes pièces. C'est tellement plus grand que la maison à Orpington, et le jardin s'étend sur des kilo mètres!»

Tout ce que je trouvais à répondre, c'était: «Il faudra étudier la question», sachant fort bien que nous ne pouvions espérer une telle somme pour notre vieille demeure à Orpington. Mais cela aussi était dans le plan de Dieu.

L'été était là, et nous devions payer la somme requise pour Pepperland. Alors que je travaillais à la remise en état de l'intérieur, un couple vint pour visiter notre ancienne maison.

«C'est exactement ce que nous cherchions», dit le mari, tout heureux. Il semblait aussi sûr de son affaire que nous l'avions été à propos de

Pepperland. Il nous proposa alors exactement la somme que nous devions payer pour notre maison sur la colline.

Nous ne pouvions désormais plus faire marche arrière. Il n'y avait plus aucun doute: notre place était à Hildenborough.

Je sifflai Sunny et retournai à Pepperland.

Il y avait encore beaucoup de travaux à faire. Je venais de terminer mon bureau; j'avais mis des bancs tout le long des murs et couvert ceux-ci de panneaux de bois. Il fallait maintenant s'occuper de la fenêtre de l'alcôve de la salle à manger. Cela ne demanderait pas longtemps.

«Dépêche-toi, papa, dépêche-toi!»

Des voix tout excitées m'accueillirent lorsque j'ouvris la porte. Enfin tout était prêt. Les trois enfants étaient lavés; les deux aînées tenaient contre elles un ours en peluche, et le troisième suçait son pouce, surveillant d'un air tranquille le monde alentour du haut des bras de sa mère. Une vieille valise fatiguée contenait, de manière quelque peu incongrue, nos tenues de soirée impeccablement pliées, et une autre, toute bosselée par son contenu, renfermait les affaires des filles.

La carte routière, les clefs de la voiture, la boîte de gâteaux - je passai mentalement tout en revue, et à la dernière minute je me précipitai dans mon bureau pour y chercher mon permis de conduire. Quelque chose me poussait à le prendre pour ce voyage.

Je me souvins alors de la dernière fois où je l'avais pris. Je conduisais un gros bus à impériale rempli d'enfants, lors d'une sortie, et nous avions eu un accrochage: une voiture avait au dernier moment subitement tourné à gauche devant nous. En dépit de mon coup de frein, je n'avais pu éviter de heurter la voiture qui me précédait.

Nous nous entassâmes anarchiquement dans l'auto; les filles étaient devenues inhabituellement silencieuses, maintenant que le moment du départ était arrivé.

«On ne revient que demain, n'est-ce pas?», demanda Annie d'une voix timide. Sue la rassura, en lui disant que le temps passerait si vite qu'elles s'apercevraient à peine qu'elles étaient parties.

«Bien!», répondit Annie d'une manière emphatique; et se rejetant en arrière, elle regarda résolument par la fenêtre.

Arrivés chez les Tollat, leur bonne humeur revint. Les portières de la voiture à peine ouvertes, on les appelait déjà dans le jardin pour y admirer le nouveau bac à sable. La dernière chose que nous vîmes d'elles fut des ombres qui se poursuivaient et qui disparurent derrière le coin de la maison. Après de brefs remerciements à nos voisins, nous reprîmes la route.

# L'homme propose et Dieu dispose

Sue et moi n'avions en général que très peu de temps pour discuter ensemble. D'habitude, s'occuper des enfants prenait tellement de temps que nos échanges ne se faisaient que par bribes, ou alors le soir, à moitié endormis, avant d'éteindre. Un long voyage en auto, avec un bambin qui allait sans doute dormir pendant la plus grande partie du voyage, était pour nous une occasion en or.

Les yeux de Ben ne furent pas longs à se fermer. Sa tête s'inclina et il s'affaissa dans son petit siège de sécurité. C'était pour nous le signal de détente après la bousculade du départ et le moment d'apprécier le voyage.

Le temps semblait s'être arrêté, et toutes mes appréhensions à propos du voyage s'évanouirent lorsque nous nous lançâmes dans une longue discussion quant au futur.

«Franchement, tu aimerais reprendre une place de comptable?», demanda Sue. Je lui avais dit, durant la semaine, qu'un ami m'avait réitéré une offre pour un tel poste. Il l'avait déjà faite à plusieurs reprises dans le passé, et je gardais cette idée dans un des tiroirs de ma pensée si jamais je venais à quitter Hildenborough Hall.

«Si je reprenais la vie professionnelle, le travail de Tim serait l'idéal, rétorquai-je. Mais ce serait un drôle de changement pour nous tous.

- Hm! Et pourquoi quitter le Hall? renchérit Sue. Tout va pour le mieux, et les prévisions semblent plus que favorables. Pourquoi songes-tu-nous maintenant à partir?

- Ce n'est pas que je veuille partir, chérie. Mais je me demande comment les choses vont tourner lorsque Justyn reviendra. Je n'ai pas vraiment l'intention de reprendre un travail dans les écoles avec <Pace>».

«Pace» était le nom du groupe musical chrétien dont la base était le Hall. Il jouait essentiellement dans les écoles et les groupes de jeunes. J'en faisais partie depuis cinq ans, et j'avais à présent l'impression de prendre de la bouteille.

«C'était très bien tant que je jouais avec le groupe», continuai-je en songeant aux sensations éprouvées face à des foules de jeunes, dont la plupart devaient entendre l'évangile pour la première fois. «Je ne pense pas que quoi que ce soit puisse se comparer à ce genre d'expérience; on dirait que Dieu se sert de nous de façon... - je cherchais le mot juste pour exprimer ma pensée - de façon immédiate.»

Je m'arrêtai, repensant à nos nombreux concerts. Tous ces jeunes en recherche, prêts à écouter, certains emballés, d'autres troublés par ce qu'ils entendaient. Les questions sans fin, parfois abrégées par les cours de l'après-midi, parfois s'étalant jusque tard dans la nuit, aux quelles on répondait autour d'une tasse de café. La joie et la détente après une décision, lorsque Christ entrait dans la vie d'une personne. La fatigue accumulée, avec pourtant une joie renouvelée, des soirées successives de concert.

Même si on remontait au tout début - Justyn venait de succéder à son père à la direction du Hall lorsque lui, Tom Rees et moi-même avons créé le groupe «Pace» -, on pouvait voir que Dieu y avait déversé immédiatement ses bénédictions. En dépit de mes tremblements, de mon manque de sûreté, de talent et d'expérience, il avait su parler aux cœurs les plus durs. Il est des moments que l'on n'oublie pas.

Mais le groupe avait grandi depuis lors, et avec lui le nombre d'invitations. Il était devenu nécessaire qu'une personne se charge uniquement de l'organisation de l'emploi du temps et qu'elle s'assure qu'il soit respecté. Ce fut à moi que cette tâche incombait, et je m'y attelai avec enthousiasme, mais graduellement je regrettais de ne plus être au front. S'occuper de l'organisation était tout autre chose que faire partie du groupe.

«Est-ce que tu veux rejouer avec le groupe? reprit Sue.

- Non, pas du tout. Le groupe est très bien tel qu'il est, et - et je suis trop vieux pour ressortir ma guitare.»

Une explosion de rire salua cette remarque.

«Mais enfin, c'est vrai, insistai-je, riant malgré moi.

- Je ne sais pas, continua Sue sur un ton taquin. Un peu émoussé peut-être, comparé à une star de rock, mais...»

Notre conversation dégénéra en un échange d'accusations joyeuses, ponctuées de fous rires et de regards anxieux vers le siège arrière pour voir si Benjamin ne se réveillait pas.

«Mais en tout cas - j'insistai encore - je suis prêt à changer. Diriger les conférences ces dernières semaines m'a appris un tas de choses. Ce

genre de travail m'intéresse beaucoup plus. Une des raisons en est que je suis de nouveau directement en contact avec les gens.»

Sue acquiesça. Comme elle avait partagé mes efforts de ces dernières semaines, elle savait ce que je voulais dire. Au début, je me sentais désarmé à l'idée de prendre la relève de Justyn pour un temps, mais une fois dans le bain, j'y pris goût et y vis, non seulement un défi, mais aussi une occasion de mettre en pratique quelques-unes de mes idées.

Et apparemment, ça marchait. L'équipe réagit très positivement aux quelques petits changements que j'opérai, et je sentis que j'avais gagné leur confiance. C'était aussi une période où je me sentais en harmonie avec l'appel de Dieu. Je savais que sur bien des points je n'étais pas à la hauteur, mais je lui remettais toutes choses et il faisait au mieux. Quelle allait être la prochaine étape?

«Dieu nous a amenés jusqu'ici, dit Sue, philosophe, lorsque nous eûmes envisagé toutes les possibilités sans arriver à une réelle conclusion, il saura donc nous conduire pour ce qui est du pas suivant.

- C'est vrai», approuvai-je. Et délaissant ces sujets de préoccupation que nous avions partagés, je me détendis à cette pensée sécurisante.

«Et si on priait?» Sue sourit, inclina la tête et joignit les mains.

«Seigneur, tu sais le chemin qui est devant nous, commençai-je, et nous croyons que tu vas nous le montrer et nous aider à y marcher. Merci de ce que nous puissions te remettre toutes nos préoccupations quant au futur. Et merci aussi pour ce voyage aujourd'hui ainsi que pour la soirée qui nous attend.»

Je m'étirai tout en maintenant le volant. Dieu semblait si proche. C'était comme s'il voyageait avec nous dans la voiture.

La route de Bamstaple traversait un paysage que nous aimions, la plaine de Salisbury, que nous parcourions souvent lorsque nous allions rendre visite à des membres de ma famille. La route entre Andover et Taunton avait des sections rapides à quatre voies, et nous y roulions à vive allure, ralentis seulement par quelques ronds-points.

«On devrait y être de bonne heure à ce train-là, dis-je en jetant un coup d'œil sur ma montre.

«Hé!», cria soudain Sue, coupant net la conversation. Elle s'était raidie sur son siège.

«Regarde! Cette Mini...»

Devant nous, une Mini avait débouché du terre-plein central pour couper notre bande de roulement. Elle était loin devant le flot des voitures, et personne n'avait ralenti. Mais au lieu d'accélérer, la Mini cala et bloqua complètement la route. Les deux voitures devant nous

freinèrent en même temps que moi. Nous dérapions inexorablement vers la Mini. Mon malaise du matin ressurgissait et s'expliquait. Je me cramponnai en attendant une collision qui semblait inévitable. Mais celle-ci ne se produisit pas. Personne n'avait touché la Mini, et nous nous étions arrêtés à quelques centimètres de la voiture qui nous précédait. Cela semblait impossible. Follement éparpillées sur la chaussée, les voitures étaient intactes, sans la moindre égratignure. Une prière silencieuse de reconnaissance s'éleva de mon cœur. Sous le coup, nous restâmes un moment muets. Ce fut Sue qui parla la première :

«Eh bien! Il s'en est fallu de vraiment peu!»

Devant nous, les conducteurs gesticulaient avec véhémence, tandis que dans mon rétroviseur je voyais la file de voitures s'allonger et que des coups de klaxons impatients se mettaient à retentir. Finalement, la Mini redémarra et dégaugea la chaussée.

Ma main tremblait encore lorsque je passai la première. Les voitures devant nous avaient déjà redémarré, et, l'une après l'autre, elles se remirent en route.

«C'est étrange, tu sais, dis-je quelques instants plus tard. J'avais le pressentiment que quelque chose de ce genre allait se passer.

- Ah oui? fit Sue, toute surprise.

- Seulement une impression. J'ai pris mon permis de conduire, au cas où nous en aurions eu besoin.

- Comme c'est bizarre. Ça a vraiment failli être le cas.» Sue essaya de s'éclaircir la voix en se tournant vers Ben. «En tout cas, notre petite marmotte n'a pas bronché.»

Je jetai un coup d'œil derrière et souris malgré moi. Ben était assis mollement dans son siège, le pouce à mi-chemin de sa bouche ouverte.

Nous arrivâmes chez Bob et Rachel peu après cinq heures. La maison en imposait par sa hauteur, ses briques rouges et son toit inhabituellement pointu. Nos hôtes étaient dehors et nous saluèrent avant même que j'aie arrêté la voiture.

«Soyez les bienvenus! Nous sommes heureux de vous revoir. Venez, entrez.»

Nous fûmes introduits dans un grand hall, au plancher de chêne vernis où des fleurs s'épalaient à profusion. On pouvait voir des meubles anciens dans les pièces adjacentes, et un magnifique escalier de chêne montait majestueusement devant nous.

«Eh bien! Quel palace!

- Pas vilain, pas vilain, acquiesça Bob de sa voix chaude et grave.

Lady Margaret a du goût.»

Bob s'occupait maintenant d'une grande propriété qui appartenait à Lady Margaret. La maison allait de pair avec le travail. J'observai mon vieil ami, en me demandant si ce changement de situation l'avait affecté. Mais il semblait être resté le même; un tour de taille légèrement proéminent, un sourire amical sur les lèvres, et une calvitie naissante.

«Tu te laisses pousser la barbe, Max?», dit-il alors que nous montions les escaliers avec nos valises.

Je mis la main au menton en un geste désormais habituel, me souvenant que la dernière fois que Bob m'avait vu, j'étais imberbe.

«Par mesure de protection!» Je lui renvoyai la balle en lui disant que sa couche de cheveux semblait un peu mince.

«Eh oui, répondit-il, sur un ton chagrin. Je n'y peux rien.» Bob avait toujours été gêné par cette calvitie.

J'accrochai son regard et nous éclatâmes de rire. C'était toujours ce bon vieux Bob.

Plus tard, alors que nous étions confortablement installés autour d'une tasse de thé et que les enfants jouaient à proximité - Becky et Ben avaient vite décidé d'être amis et étaient occupés par le contenu d'une énorme armoire à jouets -, Bob demanda:

«Comment le voyage s'est-il passé?

- Beaucoup de circulation», commençai-je, et je racontai l'incident de la Mini.

«Remercions le ciel qu'il n'y ait rien eu de grave, dit Rachel, une expression inhabituellement réservée sur ses traits fins. Le trafic devient de pire en pire maintenant que les vacances ont commencé.

- Il y a des bouchons de plusieurs kilomètres vers Barnstaple pendant la haute saison, ajouta Bob. En fait, ce n'est pas trop grave si on connaît les raccourcis entre les grands axes. Si tu veux, je te montrerai un bon chemin pour le retour demain.

- Bonne idée, fis-je, reconnaissant. N'importe quoi pour éviter les grandes routes un samedi de vacances.»

Nous avions encore le temps de nous promener avant que les autres invités n'arrivent. Bob nous le proposa:

«Je voudrais vous montrer la propriété.»

Nous enfilâmes alors des bottes et il nous conduisit dans le jardin.

«Tout est vraiment bien entretenu!, commenta Sue, alors que nous marchions vers le parc environnant. Comment fais-tu?

- Chhht! fit Bob, mystérieux. On a un jardinier.»

Nous avançâmes au milieu de troupeaux de moutons et de vaches laitières, passâmes un complexe fermier récent que Bob avait conçu lui-

même, pour arriver dans un taillis où Bob s'arrêta. Il pointa son bâton vers une énorme résidence qui se profilait au travers d'une clairière.

«Voilà l'endroit, dit-il. Le Prince Charles y est venu récemment. Tu sais, Lady Margaret a quelques amis qui en imposent.»

Nous étions sans voix. Toute la propriété semblait appartenir à un autre monde, à cette Angleterre rurale que je croyais disparue depuis les années trente. Je pensais à notre «campagne», dont la plupart des habitants rejoignaient Londres chaque jour pour y travailler. Cela semblait tellement modeste en comparaison.

Puis nous nous préparâmes pour ce qui devait être une soirée vraiment spéciale. Tous tirés à quatre épingles, assis à une table finement décorée, l'argenterie et le cristal scintillant à la lumière des chandeliers ... cela eût fait une photo digne de figurer dans une anthologie. Le majordome - «emprunté à la Résidence» - complétait le tableau. Pondérément, cérémonieusement, il apportait chaque plat jusqu'à notre assiette, pendant que nous riions, plaisantions et partagions les «nouvelles» des dix dernières années.

Il était étonnamment facile de reprendre là où nous nous étions arrêtés. Rapidement détendus en présence les uns des autres, nous en vîmes bientôt à nous remémorer comment nous nous étions connus, puis mariés.

Susie et moi avions quinze ans lorsque nous nous sommes vus pour la première fois. Ce fut lors d'une mémorable soirée d'hiver; mon frère et moi-même avons organisé notre première et unique surprise-partie. Normalement, nous étions bien trop pris par les travaux de la ferme pour consacrer du temps à ce genre d'activités, et c'était là une occasion rarissime. A notre désespoir, deux heures avant le début, nous nous sommes aperçus qu'il manquait une fille. Nous ne pouvions pas avoir de surprise-partie valable si nous n'avions pas un nombre égal de filles et de garçons.

«Mais nous ne connaissons personne d'autre, geignit Bernard, con vaincu que la soirée était désormais condamnée à l'échec.

- Et Simon Young?», suggérai-je après d'intenses réflexions. Simon était un ami de l'internat, et on l'attendait ce soir-là. «Est-ce qu'il n'a pas une frangine?

- Génial! répliqua mon frère. Je vais lui demander de l'amener.»

Ce qu'il fit. Je me souviens comme si c'était hier de ses beaux cheveux longs et de son sourire timide lorsqu'elle entra dans notre vieille ferme. La soirée était sauvée - et la graine d'une idylle plantée.

Nous ne nous sommes plus revus avant les vacances de l'été suivant, lorsque je vins jouer au tennis avec Simon. Sue nous rejoignit, et devint

régulièrement ma partenaire. Les vacances suivantes, j'allais moins chez les Young pour jouer au tennis que pour voir Sue. La graine commençait à lever.

Puis Bernard et moi-même avons rejoint le groupe de jeunes de l'église des Young. Ma grande préoccupation du moment était la guitare, et Sue était flatteusement impressionnée par mes efforts musicaux.

«Pourquoi ne jouerais-tu pas de temps en temps lors d'une réunion?», demanda-t-elle un jour. J'ai dû hésiter, car elle ajouta, comme pour m'encourager: «Je chanterai avec toi si tu veux.»

Cela m'apparut comme étant une très bonne idée, et après des timides débuts, nous formions une bonne équipe. Sue avait une voix exquise, claire, et elle en était délicieusement inconsciente lorsqu'elle chantait.

Ce fut l'été suivant, après que nous eûmes encadré une colonie de vacances ensemble, que Sue se décida.

«Je crois que Max est l'homme que j'épouserai», dit-elle à sa mère. Elle en semblait tellement convaincue que Madame Young garda sagement le silence.

Quant à moi, mes pensées n'étaient de loin pas aussi claires. La vie était intense, et mes préoccupations étaient centrées essentiellement sur mes débuts à l'université et mon inscription aux sports d'hiver pendant les vacances. Cependant, si on m'avait demandé ce qu'il en était de mes sentiments pour la jeune fille qui était devenue une amie intime, j'aurais eu du mal à donner une réponse avec suffisamment de détachement.

Ce ne fut qu'au printemps 1965, cinq ans après notre première rencontre, que la question de «nous deux» fut soulevée. C'était à la fin d'un autre camp que nous avions fait ensemble à Hastings, et cette fois-là, la séparation nous paraissait difficilement supportable.

«Tu viens? On va faire un tour», proposai-je à Sue, d'un ton embarrassé, le dernier soir. J'avais décidé qu'il était temps d'établir notre stratégie pour le futur. Nous prîmes le sentier de la falaise et marchâmes un moment en silence.

«Je crois qu'on devrait avoir une discussion ensemble», commençai-je d'une voix hésitante, fixant le soleil couchant. Le paysage était nimbé d'une lumière rouge-or.

«Oui, peut-être», répondit timidement Susie, en donnant un coup de pied dans une motte de terre.

«A notre sujet.» Je ne pus accrocher son regard.

«Oui, peut-être.» Elle retapa, embarrassée, dans une motte de terre.

«Si on échangeait quelques réflexions...» Je commençai à me demander comment on pouvait présider avec succès ce genre de «discussion stratégique», lorsque Sue releva soudain la tête et sourit.

«Eh bien, fit-elle, parle-moi de tes réflexions à notre sujet.»

C'est ce que je fis, et elle en fit autant, alors que nous marchions dans la paix du soir, la mer calme et luisante en contrebas. Nous étions tous deux d'accord que Dieu semblait nous avoir donné un trésor sans prix, une amitié d'une qualité et d'une profondeur que ni l'un ni l'autre n'avait connues auparavant. Parce que c'était si particulier, nous voulions être sûrs que cela venait de lui. Nous voulions que ce trésor puisse avoir des racines profondes et sûres, et nous savions que pour nous cela prendrait du temps. J'avais devant moi deux années d'université et trois autres de stage pratique de comptabilité. Ainsi nous établîmes une charte pour préserver notre heureuse découverte de «nous deux» et nous assurer qu'elle aille grandissant.

La règle numéro un était que nous devions toujours être tout à fait honnêtes l'un envers l'autre. Aucun malentendu ne devait pouvoir s'insinuer dans notre trésor et le miner. Tout acte, parole et pensée devait être partagé, de manière à nous apprendre à nous faire mutuellement confiance dans tous les domaines.

La règle numéro deux était de laisser notre relation se développer à son propre rythme. Nous savions que nous ne devions pas révéler nos pensées les plus intimes toutes en même temps, sinon notre amour naissant grandirait trop vite. Sa croissance devait se faire naturellement, sans hâte, pour assurer sa solidité. Ainsi nous décidâmes de ne pas écourter la séparation forcée du trimestre en allant nous voir, et nous fûmes aussi d'accord de nous limiter dans notre correspondance. Nous devions attendre deux semaines entières avant de répondre à une lettre, et alors écrire seulement quelques lignes, de manière à ne pas interférer avec les études.

A l'époque, Sue était étudiante en géographie et en anglais à Kew, et la première de ses lettres, qui vint exactement au moment prévu, contenait une coupure de presse, où nous chantions à Hastings, et commençait ainsi: «Cher Max, seulement deux ou trois mots...» Sui vaient alors pas moins de vingt-quatre pages de son écriture nette et bien-aimée.

La règle numéro trois était que nous ne nous permettrions pas la moindre expression physique de notre amour avant d'être certains que nous allions nous engager l'un vis-à-vis de l'autre pour la vie. C'était une

discipline que nous nous imposions tous les deux et que nous prenions très au sérieux. Nous étions convaincus que le vrai amour pouvait attendre avant d'être exprimé, et que cette attente allait amener une grande récompense.

Un peu plus d'un an après, j'emmenai Susie dîner pour son vingt-et-unième anniversaire. Assis sur un banc, près des falaises de Fairlight, nous parlâmes de nos fiançailles, et là je l'embrassai pour la première fois. Nous nous sommes mariés l'année d'après, et jamais nous n'avons regretté notre «charte du printemps».

Notre dîner anniversaire touchait à sa fin.

«Est-ce que tu es bien installé à Hildenborough, maintenant, Max? me demanda Rachel, assise au bout de la table, interrompant ainsi le cours de mes pensées.

- C'est-à-dire... - je fis délibérément une pause - oui et non.

- Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire?», dit-elle en riant. Je lui répétai partiellement ce dont nous avions discuté pendant le voyage.

«Tu peux ainsi constater que nous pensons être à l'orée de quelque chose de neuf», terminai-je.

Rachel acquiesça.

«Il faudra me tenir au courant de l'évolution des choses.»

J'étais loin de penser combien vite, et dramatiquement, le cours de nos vies allait s'infléchir. Comment aurais-je pu savoir, en me levant de table à la fin du repas pour admirer les peintures accrochées au mur, comment aurais-je pu savoir que, pendant les mois qui allaient venir, j'allais soupirer après ce simple mouvement? Comment aurais-je pu imaginer, alors que, assis dans la magnifique salle à manger de chêne, je discutais tout en sirotant mon café, toutes les souffrances que me réservait l'avenir? Cette soirée dans cette résidence du Devon allait rester gravée à jamais dans ma mémoire.

La circulation nous réveilla le lendemain matin. Nous n'avions pas l'habitude d'entendre le crissement des roues sur le macadam aussi près de notre chambre à coucher. Le bruit pénétrait inexorablement notre sommeil, jusqu'à ce que Sue me donne un coup de coude.

«Tu entends ce trafic? chuchota-t-elle.

- Mmm, fis-je, endormi. M'a l'air terrible.»

Je savais qu'une fois réveillée, Sue voudrait se lever. Moi, je trouvais qu'il était bien trop tôt. Le temps d'ouvrir un œil une fraction de seconde, je vis qu'il était cinq heures du matin.

Sue me redonna un coup de coude.

«Et si on se levait tout de suite et qu'on partait de bonne heure?», suggéra-t-elle avec espoir.

Je soupirai dans mon oreiller. Le lit était tellement bon et confortable, et le sommeil si délicieusement proche encore. Mais partir de bonne heure était une bonne chose. Nous avions d'abord eu l'intention de prendre le petit déjeuner avec les autres avant de partir, mais si nous étions en route de bonne heure, nous pouvions en partie éviter le gros du trafic. Dans un bâillement résigné, je m'étirai et sortis du lit, emmenant les draps avec moi. Sue était déjà debout, et fouillait dans la valise pour chercher son blue-jean. Nos vêtements de la veille pendaient aux cintres, accrochés à la porte de l'armoire, souvenirs des rires et des chandelles de la soirée.

«Le ciel est un endroit merveilleux», chantai-je avec entrain, en me défaisant des draps. C'était un des chants que nous avions chanté à l'aller, et il me revint en tête juste à ce moment, me poussant à le reprendre.

«Chut!» Susie me fit un signe réprobateur. «Tu vas réveiller les autres.»

Je baissai la voix en un murmure, m'habillai et réunis nos affaires. Benjamin ne se réveilla pas lorsque je le pris dans son sac de couchage. Quelques minutes plus tard, nous descendîmes précautionneusement les escaliers. Chaque craquement, chaque grincement était amplifié dans l'enceinte, et je m'attendais plus ou moins à voir notre hôte surgir, suspicieux, de sa chambre. Mais nous atteignîmes la cuisine sans encombre.

Nous prîmes des céréales pour le petit déjeuner; puis je griffonnai un mot d'explication à Bob et Rachel. Dehors, le trafic était toujours aussi intense. En l'entendant, je me demandai si je n'avais pas vendu la peau de l'ours trop tôt en décidant de partir d'aussi bonne heure, et je regrettai de ne pas avoir demandé la veille à Bob de me montrer ses raccourcis.

«Encore un grand merci pour cette merveilleuse soirée.» Je conclusai le petit mot et nous sortîmes discrètement.

Le ciel était nuageux et gris, et à cette heure de la matinée il faisait frisquet.

«J'ai l'impression qu'on n'ouvrira pas le toit», commentai-je avec regret, cherchant en vain une percée dans les nuages susceptible de laisser passer un rayon de soleil.

Comme toujours, nous fîmes une courte prière avant de commencer le voyage.

«Merci, Seigneur, pour cette nouvelle journée, commença Sue.

Qu'aujourd'hui encore nous puissions marcher avec toi et expérimenter ta présence. Tu sais qu'il y a du monde sur la route; nous nous en remettons à toi. Au nom de Jésus, amen.

- Amen», répondis-je.

Il était six heures moins vingt lorsque nous atteignîmes la grande route.

Il y avait déjà tout un flot de voitures circulant vers Taunton. On eût dit que tout le monde s'était donné le mot pour partir plus tôt. Je jetai un coup d'œil sur le compteur de vitesse: nous roulions à peine à 70 km/h, et il semblait que cela ne changerait pas. Je me résignai à voyager à cette allure de sénateur, et me blottis confortablement dans mon siège.

Susie ne disait rien, songeant peut-être aux enfants. Ils étaient souvent déjà réveillés à cette heure matinale. Mes pensées allaient à Hildenborough, au séminaire qui s'y tenait, et j'étais heureux de pouvoir m'y joindre pour la dernière journée. Mais nous n'étions destinés à voir ni les enfants ni le Hall ce jour-là.

Je ne prêtai d'abord pas attention à la voiture orange. Elle débordait de la file qui venait en sens inverse, comme pour dépasser. Je m'attendais à la voir se rabattre, puisque le passage n'était pas libre.

Mais elle ne le fit pas. Elle déboîta complètement jusque sur notre bande de roulement. Elle ne faisait pas d'embarquée, et rien ne laissait supposer que le conducteur en avait perdu le contrôle. Mais la voiture s'éloignait de plus en plus de sa file, jusqu'à en être complètement séparée.

Je la vis nettement. Une Ford Capri.

Tout se passa tellement vite que je n'eus pas le temps de réaliser. Une partie de moi-même attendait toujours que la Capri se rabatte, pendant que mes yeux faisaient face à l'horrible réalité de cette voiture approchant à toute vitesse.

Elle nous venait droit dessus.

Finalement, je réagis en donnant un coup de volant aussi brutal que désespéré pour éviter la collision. Impossible. Le monde était devenu fou. J'appuyai à fond sur le frein, à un point tel que je crus que nous allions faire des tonneaux. Si seulement je pouvais atteindre l'accotement ...

Un éclair orange emplît le pare-brise, m'aveuglant. Puis, plus rien.

Lentement j'ouvris les yeux. Ils étaient lourds, comme si j'avais dormi très profondément. La première chose que je vis fut deux pieds chaussés

de baskets, bizarrement coincés dans des pédales d'automobile. Je les regardai un long moment, l'esprit vide, incapable de comprendre.

Mon regard se déplaça: je vis un blue-jean délavé couvert de sang sur les cuisses, et deux mains posées dessus. Les deux mains étaient blanches et étrangement immobiles. Je levai encore les yeux, et je vis un visage qui me regardait, les yeux gris fatigués. Il était maculé de sang et de saleté, et le sang engluait sa barbe blonde.

Il me fallut encore un certain temps pour réaliser que c'était moi-même que je regardais, dans le rétroviseur de la voiture.

Alors, il s'agissait de mes jambes, et ces pieds en bouillie, c'étaient les miens. Que s'était-il passé? Je fouillai ma mémoire pour trouver un sens à ce que je voyais. Puis je me souvins. Le voyage, la circulation. La Capri orange et l'éclair orange emplissant le pare-brise.

Sue était agenouillée à côté de moi, dans la voiture, soutenant ma tête. Elle ne semblait pas blessée. Peut-être seul mon côté de la voiture avait-il été sérieusement endommagé. L'habitacle autour de moi était tordu et brisé, et des éclats de verre étaient éparpillés partout.

«Susie...» Je ne pouvais pas vraiment la voir, et je voulais savoir si elle n'avait effectivement rien. Je pouvais à peine prononcer son nom, et encore moins en dire davantage. C'était comme si ma voix restait coincée dans ma gorge. Je ne pouvais pas respirer correctement; je m'entendais: ma respiration était rauque.

«Max, je suis là; je ne suis pas blessée, mais toi...» Sa voix s'élevait.

«Tiens-moi la tête, haletai-je. Je t'en supplie, tiens-moi la tête.» Je ne pouvais la maintenir de moi-même. J'avais une douleur aiguë dans la nuque, comme si quelqu'un y remuait un couteau.

Tout en luttant pour respirer, je réalisai soudain autre chose. Je ne pouvais plus bouger du tout. Mes mains gisaient sans vie sur mes cuisses: mes pieds et mes jambes étaient comme bloqués dans leur position saugrenue. C'était comme s'ils ne m'appartenaient plus. Je ne pouvais même plus les sentir. Tout ce que je sentais encore, c'était cette douleur fulgurante dans la nuque. Pourquoi ne pouvais-je plus bouger ni sentir quoi que ce soit? Mon corps était bien là, mais j'en étais séparé. Est-ce que j'allais mourir? Si j'étais séparé de mon corps, c'est que j'allais mourir.

L'idée d'être auprès de Dieu pour l'éternité me remplit d'un flot de joie. Il n'y avait plus place pour la peur. J'étais sur le point de rencontrer celui qui m'avait créé, qui avait marché à mes côtés pendant toute ma vie, mais que je n'avais encore jamais vu face à face. Je m'attendais

intensément à quelque chose de prodigieux, tout en éprouvant un sentiment de crainte respectueuse. Que mon corps fût sans vie me laissait indifférent. Même la douleur à la nuque ne signifiait plus rien. J'étais arrivé au seuil de la vie, et je n'aspirais qu'à le franchir. Je commençai à prier à haute voix, ressentant le Seigneur si proche qu'il me semblait être déjà auprès de lui.

Sue se pencha sur moi et me caressa la joue. La pensée de la quitter me rendait triste, même si je voyais venir la mort avec joie. Je ne trouvais pas d'autres mots que ceux qui me vinrent sur les lèvres:

«Je t'aime, Susie.

- Moi aussi je t'aime», répondit-elle doucement.

Autour de nous des voix s'élevaient. A travers le pare-brise éclaté on voyait des visages anxieux et compatissants. Un homme nous fixa pendant un long moment; son visage était émacié, ses traits tirés, son regard égaré. Sa main tremblait lorsqu'il porta la tasse qu'il tenait à ses lèvres.

La voiture était dans une position démentielle par rapport à la route; le coffre, en haut du talus, pointait vers le ciel. La capote avait été déchirée, et la bruine arrivait jusqu'à nous. Pendant tout ce temps, le grondement de la circulation continuait, les voitures nous dépassaient l'une après l'autre.

Puis j'entendis la douce voix de Sue: elle commençait à me réciter des versets de l'Ecriture. Ces paroles coulèrent sur moi telle une eau rafraîchissante, et j'y bus goulûment. Verset après verset, elles me remplissaient de paix et d'une joyeuse attente. La pluie, la voiture disloquée, cette douleur insupportable à la nuque - tout cela ne comptait plus, appartenait au monde que j'étais en train de quitter.

Au loin, une sirène se mit à retentir. Elle s'approcha de plus en plus, jusqu'à absorber tous les autres bruits. A peine s'était-elle arrêtée que j'en entendis une autre, approchant aussi rapidement que la première. En fait, une ambulance ne me semblait pas nécessaire. La mort était trop proche. Un personnage en uniforme regarda par le trou du toit. Sue répétait alors ces précieuses paroles de Jésus:

«Voici, je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde.»

Ce qui suscita une réponse chaleureuse de l'ambulancier:

«Vous en faites pas, mon vieux, me dit-il, elle ne vous quittera jamais.»

Ma seule réponse fut ma respiration rauque.

Il semblait que d'autres personnes s'étaient rassemblées. La deuxième sirène devait avoir été celle d'une voiture de pompiers, car ce fut un

pompier, casqué, qui surgit; il examina la portière de mon côté de la voiture. Peut-être fallait-il la découper pour me dégager. Je vis aussi un policier. Sue ne cessait de me citer les Ecritures, répondant par des hochements de tête aux questions.

«Il faut un médecin ici, et en vitesse, entendis-je dire un des ambulanciers. On ne peut pas le bouger tant qu'on ne connaît pas l'étendue de ses blessures.»

Une femme vint et parla à Sue, la rassurant au sujet de Benjamin: il n'était pas blessé, seulement choqué et légèrement coupé par des éclats de verre.

«Merci, merci»: c'était tout ce que Sue pouvait dire.

«Son sac de couchage l'a protégé, m'expliqua-t-elle. La dame a été très attentionnée, et elle s'en est occupée...»

Mais des vagues de douleur m'envahirent, et je n'eus plus conscience de la confusion qui régnait alentour.

Finalement, la lourde portière de la Plymouth s'ouvrit sur un médecin. Le temps d'un salut amical, et il était penché sur nous, examinant attentivement ma nuque. Puis il y adapta une sorte de collier. La douleur sembla moins aiguë.

«C'est bon, dit-il par-dessus l'épaule. Vous pouvez le déplacer maintenant. Allez-y doucement lorsque vous le mettrez sur le brancard.»

Un ambulancier prit la place du médecin dans l'encadrement de la portière, et se pencha pour me libérer les pieds de dessous les pédales. Puis on me retira, corps flasque, de la voiture, pour me mettre sur le brancard. C'était une sensation étrange que d'être déplacé sans rien sentir du tout. L'ambulance était à côté de la Plymouth, et il n'y avait pas moyen de voir la Capri. Je me demandais à quel point elle avait été endommagée. L'homme que j'avais vu avec la tasse en mains devait en avoir été le conducteur.

Sue nous suivit dans l'ambulance, après avoir pris le panier à pique-nique et quelques bagages. Benjamin était dans ses bras. Il semblait que la vie continuait en dépit de tout. Une impression que tout allait être pour le mieux maintenant qu'on était en route pour l'hôpital remplaça mon attente de la mort. Je fis complètement confiance à Dieu pour tout ce qui était à venir.

# Apprentissage

Je n'étais qu'à demi conscient pendant le trajet jusqu'à l'hôpital. La sirène hurlante me ramenait toujours à nouveau brutalement au fond de l'ambulance. Lorsque j'ouvrais les yeux, tout ce que je pouvais voir était la légère courbure métallique du toit du véhicule, bien réel et par là sécurisant. Le bruit de la circulation à l'extérieur, tellement normal, émanation audible du train-train quotidien, me rassurait aussi. Je me sentais en sûreté, écoutant les changements de régime du moteur alors que le conducteur manœuvrait dans les rues.

En bougeant les yeux, péniblement, vers la gauche, je voyais Sue. Pendant la plus grande partie du trajet, elle avait la tête inclinée, en prière. A côté d'elle était assis l'ambulancier qui nous avait regardés par la déchirure de la capote. Il ne cessait de regarder Sue d'un air désolé, jusqu'au moment où il se pencha en avant, et lui posa une main amicale sur l'épaule.

«Est-ce que ça va?» Sa voix était très douce.

Je vis Sue se redresser, plutôt surprise; écartant ses cheveux du visage, elle répondit:

«Oh oui, je ne faisais que prier.»

L'ambulancier en était ahuri; embarrassé, il fixa alors ses pieds.

«Euh, oui, je vois, marmonna-t-il. Euh, oui, c'est une bonne chose.»

Il s'arrêta et releva la tête, à nouveau inquiet, comme s'il ne pouvait croire que Sue était aussi calme qu'elle en avait l'air.

«Vraiment, ça va bien», assura-t-elle, en lui souriant avec reconnaissance pour sa prévenance.

Il acquiesça, et d'un geste de réconfort lui serra l'épaule avant d'enlever sa main en disant:

«Si vous avez besoin de quoi que ce soit, appelez-moi. Je suis devant, avec le chauffeur.

- Merci beaucoup.»

Puis je vis Benjamin; des bras de sa mère, il observait tout autour de lui. Son visage était couvert de sang, et son petit corps était secoué de sanglots. Il avait pleuré encore peu avant. Je n'avais perçu ses pleurs que faiblement, comme s'il avait été très loin. Il avait encore les yeux pleins de larmes, et il bougeait sans cesse, essayant de se blottir toujours davantage contre Sue. Elle le tenait contre elle, le berçant d'avant en arrière.

Ma vision se troubla, puis s'éclaircit, puis se troubla de nouveau. Parfois tout s'évanouissait dans un flou impénétrable, comme si j'étais enveloppé dans une grosse couverture.

L'ambulance roula encore pendant ce qui me semblait un long moment. J'entendis de nouveau l'ambulancier parler à Sue:

«Vous en faites pas, j'ai vu des gens dans un état bien pire que votre mari s'en sortir. Ne perdez pas espoir.»

Ses mots ne me touchèrent pas. Je pouvais à peine croire que c'était à moi qu'il faisait allusion. Il devait parler de quelqu'un d'autre.

Finalement, dans un dernier hurlement de sirène, nous nous arrê tâmes. Les portes de l'ambulance s'ouvrirent aussitôt, et un souffle d'air frais m'enveloppa. Je respirai avidement. Des pas précipités se firent entendre, de plus en plus proches, puis l'ambulance oscilla lorsque quelqu'un y monta.

«O.K., John, on y va, dit-il en s'approchant du brancard. Tu le prends de ce côté, et moi de celui-ci.»

Un jeune homme en blouse blanche se mit en place pour me soulever, et notre compagnon de voyage si prévenant vint l'aider.

«A trois, on lève: un, deux, trois», fit le nouveau venu, et je pus expérimenter cette sensation grisante d'être suspendu entre ciel et terre lorsque les deux hommes soulevèrent le brancard.

«Allez-y doucement», conseilla quelqu'un d'autre à l'extérieur, tandis que le toit de l'ambulance faisait place à un ciel gris, chargé de pluie.

Mon brancard à roulettes tangua légèrement lorsqu'on le posa sur le sol, et j'entrevis des murs ternes de béton, ainsi qu'un panneau rouge vif sur lequel était écrit: «ACCIDENTS ET URGENCES». Je sentis la pluie me fouetter le visage avant d'être roulé vivement par une porte battante dans la chaleur aseptisée de l'hôpital.

Il y faisait plus sombre qu'à l'extérieur, et comme je ne voyais que le plafond, je ne pouvais me faire une idée plus précise de mon environnement. La peinture blanche avait tourné par endroits au gris-jaune avec les années; je pouvais aussi me rendre compte si nous passions à hauteur d'une fenêtre par la lumière qui se réfléchissait au plafond. Le couloir

résonnait du bruit de mon brancard et des allées et venues du personnel hospitalier.

Après avoir tourné une dernière fois, je fus introduit dans une petite pièce éclairée par de puissantes lumières fluorescentes qui couraient autour du plafond. Les appareils semblaient occuper la majeure partie de la pièce. Mon brancard s'arrêta enfin et, soulagé, je fermai les yeux. Je me sentais pris de vertige après tous ces mouvements.

Une voix amicale me salua alors.

«Bonjour, je suis le docteur Hughes.»

Je levai les yeux et vis un visage jeune, sérieux, qui se penchait, attentionné, sur mon brancard. Il se présenta comme étant le responsable principal des admissions.

«Bonjour», lui répondis-je.

Ma voix me surprit. Elle était faible et rauque, et comme étrangère à moi-même.

«Nous allons commencer par faire des radios, reprit-il, puis on vous emmènera à la salle d'examen pour faire quelques tests.»

Il parlait sur un ton affirmatif, et je ne savais pas si j'étais censé répondre.

«Merci», dis-je finalement.

Je l'entendis donner des instructions, et un regain d'agitation s'ensuivit. On rapprocha une des plus grosses machines de mon lit et on la positionna de telle manière que ma tête repose entre deux plaques de métal.

Quelqu'un me mit sa main sur le front, et j'entendis deux déclics sourds, tout près de mes oreilles. Puis, en quelques mouvements lestes et précis, on repositionna les plaques, l'une d'entre elles descendant à hauteur du visage et de la poitrine. J'avais froid au front sans la chaleur de la main.

Les vertiges me reprirent alors, et la pièce sembla s'éloigner. J'entendis encore vaguement d'autres déclics lorsqu'on prit d'autres radios. Puis on me sortit de la pièce.

A peine dans le couloir, on me fit passer une nouvelle porte: la salle d'examen. La lumière était aussi intense que dans l'autre pièce.

«Le personnel va vous préparer», m'informa le docteur Hughes, lorsqu'il passa à hauteur de mon brancard. Sa voix, qui s'était d'abord amplifiée, diminua lorsqu'il s'éloigna.

Une infirmière m'expliqua qu'on devait me déshabiller pour que le docteur Hughes puisse m'examiner.

«Merci», répondis-je comme auparavant, reconnaissant pour tout ce que l'on faisait pour moi. Confusément, je vis plusieurs silhouettes apparaître et disparaître, occupées à me déshabiller.

«Monsieur Sinclair - ce fut la même infirmière qui reprit la parole - nous avons quelques difficultés avec votre chemise. Cela ne vous dérange-t-il pas qu'on vous la coupe?»

J'allais acquiescer, comme elle semblait s'y attendre, lorsque tout le sens de cette question m'apparut. Couper ma chemise? Mais pourquoi donc voulait-elle couper ma chemise? J'en aurais très bientôt besoin. N'étais-je pas censé rentrer sous peu à la maison? Je ne comprenais pas qu'elle voulait simplement éviter au maximum de me bouger, qu'il fallait m'ôter mes vêtements imbibés de sang et raidis aussi vite que possible pour qu'on puisse s'occuper de mes blessures sans autre délai. Je ne réalisais pas combien sérieusement j'étais atteint. De cet écheveau d'idées surgit alors une protestation aussi simple qu'extraordinaire:

«Mademoiselle - ceci dit sur un ton de dignité offensée - est-ce que vous réalisez que je suis passé à la télévision avec cette chemise?»

L'infirmière me regarda, complètement médusée, les sourcils relevés jusque sous ses boucles. Elle regarda ensuite ses ciseaux, ne sachant plus si elle devait les utiliser, puis se détourna et sortit de la chambre.

Peut-être va-t-elle en aviser un de ses supérieurs, pensai-je. Je me demandais si elle croyait que j'étais une célèbre vedette de cinéma voyageant incognito.

Elle revint sans les ciseaux. Elle ne dit pas un mot lorsqu'elle se baissa pour dégager la chemise, objet de l'offense, de mes épaules.

C'est alors que je réalisai quelque chose de nouveau. Je pouvais sentir ses mains sur mes épaules. Quel réconfort! C'était la première fois que je sentais quoi que ce soit depuis qu'on avait commencé de me déshabiller.

«Merci», fis-je quand la chemise fut complètement enlevée.

«Encore une dernière chose», fit l'infirmière, d'un ton vif. Elle me prit la main et mit une bandelette d'un blanc laiteux autour du poignet. On eût dit qu'il était en plastique.

«Voilà. Maintenant, on saura qui vous êtes.»

C'était mon bracelet d'identification. Il semblait sceller ma venue à l'hôpital, faisant de moi un patient «officiel». Pourtant, d'une manière étrange, il me semblait que tout cela arrivait à quelqu'un d'autre qu'à moi.

La chemise avait été la dernière chose qui était à enlever. Avec une certaine gêne, je réalisai que j'étais complètement nu. Je vis l'une des infirmières s'éloigner, mes vêtements bien pliés sur les bras, et me sentis abandonné à moi-même, sans protection. Epuisé, je fermai les

yeux. Ils étaient enflés et douloureux, irrités par le verre qui m'était tombé dessus lorsque le pare-brise avait éclaté.

Je sentis quelque chose de chaud et humide sur la figure. Une compresse, avec laquelle on me lavait le visage. Elle avait un parfum rafraîchissant de savon, et son contact à la peau était agréable.

«Etes-vous prêt pour quelques tests, Monsieur Sinclair?» J'ouvris les yeux et vis le docteur Hughes à nouveau à côté de moi.

Ma réaction instinctive à sa question fut de hocher la tête, mais avant même que ma pensée eût transmis cette intention, je me souvins que je ne pouvais bouger la tête. Réunissant les forces nécessaires pour parler, je formulai un petit «oui».

«Ce ne sera pas long, reprit le docteur avec prévenance. Pourriez-vous essayer de remuer les doigts?»

Je me concentrai pour faire ce qu'il me demandait, mais je ne pus localiser mes mains. La transmission du message à mes doigts était bloquée. Je regardai anxieusement le docteur Hughes pour qu'il me dise s'il avait vu un mouvement, mais son visage était impassible et n'exprimait rien.

«Qu'en est-il de votre bras? dit-il ensuite. Pouvez-vous le soulever?»

J'essayai de contracter mes muscles, mais rien ne se produisit. C'était comme si je n'avais plus de bras. Je voulais regarder pour être sûr qu'il était toujours partie intégrante de moi-même.

«Je n'ai pas l'impression d'y arriver, fis-je d'un ton que je voulais détaché.

- Essayez maintenant de remuer vos orteils.»

Je fixai résolument mon regard au plafond. Je savais confusément que mes efforts étaient inutiles.

«C'est bien, dit le docteur. Essayons autre chose. Dites-moi si vous sentez quoi que ce soit.»

Il sortit un objet de sa poche et s'approcha du pied du lit. J'attendis avec espoir quelque sensation.

«Rien? s'enquêrit mon examinateur quelques secondes plus tard.

- N... non, bégayai-je, ne sachant pas exactement ce qu'il faisait et ce que j'aurais dû sentir.

- Et ceci?» Il se pencha et étendit son bras au-dessus de moi jusqu'à l'épaule gauche. Je sentis une piqûre au ras du cou. «Oui, oui, ça je le sens.

- Bien. Et ceci?»

Une autre piqûre, à l'épaule. C'était comme si on m'aiguillonnait avec une pointe; il y eut une note de reproche dans ma voix lorsque

j'affirmai que je pouvais certainement sentir cela. Le docteur se mit à sourire.

«Je vous piquais avec une épingle», dit-il. Puis, sans autre explication, il sortit.

L'examen était terminé. On me recouvrit d'un drap; puis je fus tranquille un moment. Je ne réfléchis pas alors aux implications de ces tests. Il se passait tant de choses que je ne faisais que suivre les événements dans leur immédiat. Il ne me vint pas à l'idée à ce moment-là que je pouvais être paralysé, provisoirement ou même irrémédiablement.

Lorsque le responsable des admissions s'adressa de nouveau à moi, je fus d'abord surpris, comme si je venais de me réveiller, de me trouver dans un environnement aussi bizarre. Pendant un instant je ne pus comprendre pourquoi je n'étais pas dans mon lit, chez moi. Puis les événements de la journée me revinrent brutalement à la mémoire. Le docteur Hughes me parlait, et j'essayai de comprendre ses paroles.

«Nous allons vous suturer la plaie à la tête, Monsieur Sinclair; puis nous vous mettrons en traction cervicale. Je dois vous demander l'autorisation de la faire. Cela revient simplement à vous fixer un petit mécanisme sur la tête. Etes-vous d'accord?»

Je n'avais aucune idée de ce qu'était une traction cervicale, mais je supposais que cela était nécessaire.

«Allez-y», fis-je, interloqué par cette allusion du docteur à une blessure à la tête. Comment cela était-il arrivé?

Une infirmière s'approcha, une cuvette métallique et du coton en mains. En marchant, sa blouse amidonnée bruissait, et quelque chose de métallique tintait au fond de la cuvette. Elle se mit derrière moi et commença à me laver la blessure à la tête.

«Est-ce grave? demandai-je timidement.

- Pas vraiment. Rien qui ne résiste à quelques points de suture.» Je restai un instant silencieux.

«Je n'avais pas réalisé que j'étais blessé.»

L'infirmière répondit à la question sous-entendue:

«Vous vous êtes heurté la tête contre le toit de la voiture, dit-elle gentiment. Mais ce n'est vraiment pas très grave. Il ne faudra pas longtemps pour que ce soit suturé.»

Puis je vis les cheveux du docteur Hughes, lorsqu'il se pencha pour me faire les points de suture. Ce qui fut vite terminé. L'infirmière m'annonça alors l'étape suivante.

«Il faut que nous vous rasions la tête, Monsieur Sinclair. Seulement un peu, pour que vos cheveux ne se prennent pas dans les pinces.»

Je me demandais ce que pouvaient bien être ces pinces quand j'entendis le bruit du rasoir, qui vint me racler le cuir chevelu. Je le sentis s'avancer vers le milieu du crâne, et j'imaginai mes cheveux tombant par touffes. J'avais l'impression d'être perdu, encore un peu plus dénudé de mon moi normal.

Le rasage terminé, le docteur Hughes réapparut.

«Monsieur Sinclair», commença-t-il sur ce ton affairé qui lui était propre. Je me sentais d'autant plus aliéné dans cet étrange univers hospitalier qu'on m'appelait toujours par mon nom de famille.

«Monsieur Sinclair, je vais vous percer deux petits trous dans le crâne. Ne vous en faites pas, ce ne sera pas douloureux. Nous vous ferons une anesthésie locale avant.»

Des trous dans mon crâne? J'imaginai une énorme perceuse en train de me perforer la tête, et je me crispai d'appréhension.

On pulvérisa un liquide glacial sur mon crâne dénudé. Puis j'entendis quelque chose de semblable à une vrille de dentiste, mais les vibrations dans mon crâne semblaient provenir d'un appareil bien plus gros. Pendant quelques secondes interminables, je n'eus plus conscience que de ce vrombissement qui se réverbérait dans toute la tête.

Et soudain, cela s'arrêta. J'entendis encore le bruit aigu de la vrille qui s'amenuisait à quelque distance. Un son métallique irrégulier remplaça celui de la vrille, et une légère secousse à la tête me fit savoir que les pinces étaient en place.

Le docteur Hughes annonça alors que ce travail était terminé. Je sentis une tension toute nouvelle au cou, comme si quelque chose le tirait en arrière. Je demandai à l'infirmière de me décrire cette traction, pour avoir au moins une vague idée de ce à quoi cela ressemblait.

«Eh bien..., commença-t-elle dubitativement, essayant de décrire ce que j'avais sur la tête. Les pinces ont grosso-modo cette forme et cette taille - elle fit un demi-cercle avec le pouce et l'index, les écartant d'environ cinq centimètres - et sont fixées dans deux petits trous au sommet de votre tête. Elles tiennent comme n'importe quelles autres pinces, et sont reliées à une corde qui passe sur une poulie à la tête du lit. Et on accroche les poids au bout de cette corde.

- Les poids?

- Ils sont là pour maintenir votre cou tendu, de telle manière que l'os déplacé puisse guérir.

- Je vois», murmurai-je, bien que je ne réalisai pas ce qui m'était arrivé au cou. Je me souvenais qu'après l'accident je n'avais pas été capable de soutenir ma tête et que j'avais eu très mal à la nuque jusqu'à

ce qu'on m'ait mis la minerve, mais personne ne m'avait dit que j'avais la nuque fracturée.

L'infirmière dut voir mon étonnement, car elle dit en souriant:

«Ces pincés sont très précieuses, vous savez. Elles sont faites en argent, alors faites-y bien attention.»

Je ris avec elle, et la tension tomba momentanément.

Juste avant de me sortir de la salle d'examen, on me mit deux sacs rembourrés de part et d'autre du visage. On eût dit deux gros sacs de haricots déguisés en petits oreillers, mais en fait ils étaient plutôt solides. On les avait posés contre mes joues, et ils me maintenaient la tête en place. Il devenait évident que j'allais devoir encore me contenter de la vue du plafond pendant un certain temps.

Le trajet de retour dans le couloir fut différent qu'à l'aller. Je me sentais soumis, intimidé par cette nouvelle et étrange personnalité d'hospitalisé que je paraissais désormais assumer. Nous avançons plus lentement que la première fois, et le docteur Hughes me tenait la tête en permanence, maintenant la traction constante. Puis on me fit savoir que je serais transféré à l'hôpital principal, de l'autre côté de la route, l'hôpital Queen Elizabeth. Ce qui impliquait un nouveau parcours en ambulance, plus court cette fois-ci. Je pensais à Sue, me demandant ce qu'elle avait fait pendant tout ce temps.

«Est-ce que ma femme viendra avec?

- Oui, bien sûr. Elle vous attend à la Réception.»

En sortant du couloir, je regardai autant que cela m'était possible sur les côtés pour voir Sue. Mais je ne pouvais voir que le haut de la tête des gens, et ce dans une toute petite partie du hall de réception. Il fallait que Sue nous rejoigne si je voulais avoir une chance de la voir.

Nous nous arrêtâmes près du bureau de la réception, alors que les portes principales étaient maintenues ouvertes. Je ne cessais de regarder autour de moi autant que je pouvais, jusqu'à ce que finalement je vis Sue qui s'approchait, hésitante, Benjamin dans les bras.

Je fis un grand sourire. Avec tout cet attirail autour de la tête, je devais être effrayant. Mal à l'aise, Sue regarda le système d'extension, puis retourna à mon sourire déconcertant. Nous échangeâmes un long regard, en une communion silencieuse. Le sien était calme, en dépit de la pâleur de son visage et de la fatigue qui s'y lisait, et je savais qu'elle ressentait Dieu proche d'elle autant que moi-même.

L'instant d'après, j'étais de nouveau à l'air frais, à l'extérieur. Le docteur Hughes me maintenait toujours la tête dans la même position, et il donna des instructions précises lorsqu'il fallut me soulever pour

me mettre dans l'ambulance. Sue suivait avec Benjamin et nos bagages.

Le trajet fut vite couvert. Cette fois-ci j'étais à peine conscient du chemin parcouru jusqu'à la petite pièce tranquille où l'on m'amena. Plusieurs personnes m'entourèrent pour soulever mon corps inerte du brancard et le mettre sur le lit. Puis on me laissa seul avec une infirmière qui s'assit à côté de moi. On eût dit qu'elle savait que je ne pouvais répondre aux exigences d'une conversation. Elle me dit simplement qu'elle était là au cas où j'aurais besoin de quoi que ce soit.

Je ne peux dire combien de temps s'écoula jusqu'à ce que les portes battantes de ma petite chambre s'ouvrirent de nouveau. C'était le docteur Hughes. Il vint pour me poser une perfusion au bras.

J'observai l'attirail qu'on installait à côté de mon lit: un haut support métallique, une bouteille retournée et un tube qui en descendait. Je fus quelque peu surpris de découvrir que j'allais être nourri par voie intraveineuse. Je ne réalisais toujours pas combien j'étais mal en point.

Lorsque l'aiguille pénétra dans mon bras, je ne pus réprimer un «Aouh!»

Le docteur Hughes me regarda avec étonnement, comme s'il ne s'était pas attendu à me faire mal. J'étais encore trop désorienté à ce moment-là pour me souvenir que, quelques heures auparavant, j'avais été incapable de sentir la piqûre d'une épingle plus bas que mes épaules.

La tranquillité de la pièce était comme un baume. J'aurais pu dormir, si l'extension n'était pas devenue de plus en plus inconfortable. Je ne pouvais comprendre que les poids semblent si lourds alors que je les avais à peine remarqués au début. Je supposai d'abord qu'il fallait un certain temps pour s'y habituer, mais à mesure que les minutes passaient, ils semblaient encore s'alourdir. C'était comme si on m'appuyait avec force sur le front, sans tenir compte de la résistance qu'il y avait sous ma tête. Dans cette pièce si calme, je fus bientôt en proie à des élancements violents.

«Mademoiselle!», chuchotai-je finalement, incapable de supporter cela plus longtemps.

Le visage de l'infirmière apparut immédiatement au-dessus de moi.

«Vous est-il possible de faire quelque chose pour réduire le poids de la traction? J'ai l'impression que ma tête va exploser.»

Dans un geste de réconfort, elle posa la main sur mon épaule, là où je pouvais la sentir, et hocha la tête d'un air désolé.

«J'aimerais bien, dit-elle avec gentillesse. Mais il faut que les poids restent constants. On va bientôt vous tourner le lit, et cela ira mieux alors.»

Je ne pouvais qu'attendre. J'avais mal à la tête et j'étais pris d'étourdissements. Des vagues de ténèbres me passaient devant les yeux. Je n'avais aucune idée pourquoi et comment on tournerait mon lit, mais je soupirai simplement après le soulagement que cela était censé amener.

La tranquillité de la pièce fut soudain troublée par un bruit de pas, puis par celui de la porte battante. Un médecin et une infirmière s'approchèrent du lit, et quelqu'un mit un mécanisme en marche. J'en entendis le bourdonnement, puis je réalisai qu'un des côtés de mon lit s'élevait doucement, me basculant de telle manière que je fis alors face à l'endroit où le mur opposé rejoignait le plafond.

La pression sur mon front s'amenuisa immédiatement. On avait enlevé les sacs de sable avant de tourner le lit, et ma joue reposait contre une espèce de coussinet qui empêchait ma tête de rouler de côté. Je fus soulagé au-delà de toute expression, la traction du poids semblait moins forte sous cet angle.

Autour de moi, les infirmières s'affairaient, dégageant les oreillers de sous mon corps et les battant énergiquement avant de les remettre en place.

«Et voilà, fit l'une d'elles en me lissant mon drap d'un dernier geste. A tantôt, dans deux heures.»

Je la remerciai chaleureusement; je devais sans doute garder la même position pendant ces deux heures.

Libéré de la douleur et l'esprit clair, je commençai à m'intéresser un peu plus à l'endroit où je me trouvais. Je vis des étagères et de grands classeurs tout le long du mur auquel je faisais face, et les portes battantes au bout. Elles avaient des fenêtres rondes qui rappelaient des hublots, et elles étaient peintes en bleu foncé.

Tandis que je les regardais, elles s'ouvrirent et Sue apparut. Elle hésita avant d'entrer, comme si elle se demandait dans quel état elle allait me retrouver.

Ma joie de la revoir dut être communicative, car elle fit rapidement les derniers pas et se pencha pour m'embrasser. Elle glissa une chaise aussi près que possible du lit et s'assit.

«Tout va bien», répondis-je à sa question inexprimée. Ma voix était toujours sèche et rauque. Elle me sourit d'un air navré.

«Est-ce que tu as toujours autant mal à la nuque? demanda-t-elle d'une petite voix.

- Non, ça va beaucoup mieux. Ça a l'air d'aller quand mon cou est maintenu droit.»

Sue acquiesça. Son regard était irrésistiblement attiré par l'attirail qui était fixé à ma tête.

«Tu as l'air rigolo avec tout ça», fit-elle.

Je ne pus m'empêcher de rire. J'avais l'impression d'être grotesque, mais Sue avait réussi à y trouver un côté humoristique.

«Et toi? continua-t-elle, le souffle un peu court.

- Ca va bien aussi. Tu ne devineras jamais ce qui s'est passé.

- Raconte-moi.»

Il y avait toujours quelque chose de positif à entendre lorsqu'elle disait que je ne devinerais jamais.

«Tante Alys était au Hall quand j'ai téléphoné ce matin pour leur annoncer l'accident.»

Alys Moss, avec ses cheveux argentés et ses vêtements impeccables, était un personnage connu à Hildenborough. Affectueusement surnommée «tante Alys», elle était celle chez qui tout le monde allait demander conseil ou trouver un réconfort. Lorsqu'on lui demandait sa fonction au Hall, elle avait coutume de répondre: «En fait, je ne fais rien. Je discute seulement avec les gens.» Mais simplement cela portait énormément.

«Elle a pensé à quelque chose qui pourrait nous aider immédiatement. Savais-tu que Roger habite dans le coin?»

J'avais rencontré son fils à deux reprises, mais n'avais aucune idée de l'endroit où il habitait.

«Eh bien, elle lui a téléphoné pour lui raconter ce qui s'est passé; il est tout de suite venu et a proposé que Ben et moi restions chez lui aussi longtemps que je le souhaitais. J'ai alors laissé Ben endormi là-bas.»

C'était là une preuve que Dieu s'occupait de nous. De voir que quelqu'un était si attentionné à notre égard me réchauffait le cœur.

«Et il est juste venu au moment où je commençais à baisser les bras, ajouta Sue. J'avais essayé de faire dormir Ben au service de pédiatrie, mais sans succès. Je ne savais pas combien de temps nous aurions à attendre, et je n'avais pas réussi à trouver quelqu'un que je connaissais dans les parages à qui demander de l'aide - et tout à coup Roger était là, avec son étreinte chaleureuse et ses mots réconfortants. Il a pris les bagages, et je l'ai suivi.

- C'est merveilleux, fis-je, reconnaissant. Ainsi tu seras dans les environs.

- Aussi longtemps que tu seras ici», m'assura-t-elle.

Ni elle ni moi ne savions combien de temps cela durerait. Nous fûmes à nouveau silencieux, nous regardant l'un l'autre. J'aurais voulu pouvoir lui prendre la main et la serrer pour la réconforter, mais évidemment

cela m'était impossible. Je me demandais si elle tenait la mienne. Je ne sentais rien, et souhaitai qu'elle me touchât l'épaule ou la joue.

«Et tout va bien aussi pour Noddy et Annie», continua Sue, pressentant mes questions, en dépit du fait que je ne pouvais ordonner suffisamment mes pensées pour l'interroger. «Elles restent pour le moment chez les Tollat.

- C'est bien.»

Il me devenait de plus en plus difficile de suivre ce que Sue me disait.

«J'ai l'impression de te regarder par le mauvais bout d'un télescope», lui dis-je. Son visage m'apparaissait très petit et très lointain.

«Je suis toujours à côté de toi», vint sa réponse, claire. Puis:

«Est-ce que je dois te lire quelque chose? J'ai ma bible ici.»

Elle n'aurait pu avoir de meilleure idée.

«Oui, s'il te plaît», dis-je d'une voix si petite que je me demandais si elle m'avait compris. Mais bientôt j'entendis à nouveau les précieuses paroles de l'Écriture. Elles coulaient sur moi comme elles l'avaient fait dans la voiture après l'accident. Elles me parlaient de la présence de Dieu et de sa prévenance permanente, et m'immergèrent dans son amour.

J'espérai ne plus avoir à attendre trop longtemps avant d'être à nouveau tourné, car les poids de la traction semblaient une fois de plus s'alourdir, et le coussinet contre lequel je reposais me pénétrait la joue. La souffrance augmenta, comme auparavant; j'eus bientôt l'impression d'avoir la joue à vif, et les élancements devinrent insupportables.

«Sue!» Je dus interrompre sa lecture. «Pourrais-tu demander à l'infirmière s'ils vont bientôt venir me tourner?»

Je ne savais pas comment j'aurais pu supporter cela plus longtemps. J'entendis Sue parler à l'infirmière, qui lui expliqua comment on me tournait.

«Dans peu de temps, Max», me rassura-t-elle, en regardant mon visage tendu. Mais le temps s'étirait en longueur et ils ne venaient toujours pas!

«Où sont-ils?», demanda Sue, impuissante, à l'infirmière. Je l'entendis lui répondre quelque chose au sujet du manque de personnel, et qu'elle l'aurait fait elle-même si elle avait pu le faire seule. Finalement, les pas se refirent entendre, et le lit fut remis dans sa position initiale. Le soulagement fut immense. On réinstalla les deux sacs de sable de part et d'autre du visage, et on remit les nombreux oreillers, une fois battus, en place. Je pleurai presque de reconnaissance.

Ce processus n'allait me devenir que trop familier. Les poids m'écras

saient le front lorsque j'étais couché sur le dos, et quand on me tournait sur le côté - que ce soit sur le droit ou sur le gauche -, le coussinet me mangeait la joue. La deuxième heure était toujours la pire. La première était un répit lénifiant; j'avais alors de la peine à croire que la douleur s'intensifierait à un tel point avant que l'on me tourne de nouveau, et quand cela se produisait, j'avais l'impression de l'avoir endurée depuis toujours.

Il y a une chose pour laquelle je serai toujours reconnaissant: je n'ai jamais gâché la première heure à appréhender la seconde. Dieu me préserva d'une telle torture psychologique, me demandant seulement de faire face à l'instant présent.

Lorsque Sue partit ce soir-là, je me sentis très seul, perdu dans la tourmente de la journée. Mon lit était incliné de telle manière que je voyais l'autre côté de la pièce, et j'étais là, allongé, à fixer la fenêtre éclairée par le soleil couchant. La nuit tombait, longue et inquiétante.

Normalement, dans de telles circonstances, j'aurais pris ma bible pour y trouver réconfort et inspiration. Mais le simple geste de prendre un livre, de l'ouvrir et de le lire m'était refusé. Je pensai alors à l'infirmière.

«Mademoiselle.» Je m'éclaircis la voix et essayai de m'humecter les lèvres, de manière à mieux prononcer mes mots. «Est-ce que vous avez une bible ici?

- Euh, non, répondit-elle sur un ton d'excuse. Mais je peux en avoir une sous peu, si vous le désirez.

- J'aimerais bien que vous la lisiez un peu pour moi, si cela ne vous dérange pas.

- Mais bien sûr, avec plaisir, répondit-elle, serviable. Si vous voulez patienter un instant, je vais demander à quelqu'un d'en chercher une.»

Elle franchit rapidement les portes battantes, et je l'entendis formuler sa requête à quelqu'un qui passait par là.

«On l'aura dans une minute», fit-elle en retournant à son tabouret.

En fait, la bible fut là au bout de quelques secondes à peine.

«Que voudriez-vous que je lise? demanda l'infirmière en se mettant à feuilleter les pages.

- Pourriez-vous chercher le psaume 40?», suggérai-je.

Depuis que Justyn était parti pour prendre son repos sabbatique, je lisais un psaume par jour, et j'étais arrivé au quarantième.

Il y eut un bruissement de papier encore plus pressé.

«Je pense que c'est quelque part vers le milieu, dis-je pour lui venir en aide.

- Ah oui, voilà, j'y suis.»

Elle trouva le psaume et commença à lire:  
«J'avais mis en l'Etemel mon espérance;  
Et il s'est incliné vers moi, il a écouté mes cris.  
Il m'a retiré de la fosse de destruction,  
Du fond de la boue;  
Et il a dressé mes pieds sur le roc,  
Il a affermi mes pas.  
Il a mis dans ma bouche un cantique nouveau,  
Une louange à notre Dieu.»

Chaque mot prononcé trouvait un écho dans mon cœur. Allongé sur ce lit d'hôpital, j'étais dénué de tout sauf de ma foi au Créateur et Sauveur du monde. Et ma foi représentait plus que tout le reste. Elle me donnait une assurance solide comme un roc, en dépit de «la fosse de destruction» de mes souffrances présentes. Je pouvais me réjouir avec le psalmiste, même lorsque mon cou luttait contre la tension des tractions. Ce simple *fait* de l'amour de Dieu, qui m'avait envahi, me submergeait plus que jamais, et débordait en une chaude reconnaissance, «une louange à notre Dieu».

«Heureux l'homme qui place en l'Etemel sa confiance...»

D'aucune façon je ne contestai la justesse de ce que Dieu faisait. Je savais qu'il était digne d'une confiance totale, et la paix qui résultait de cette confiance faisait que je me sentais effectivement «heureux».

«Je ne retiens pas dans mon cœur ta justice,  
Je publie ta vérité et ton salut...  
Toi, Etemel! tu ne me refuseras pas tes compassions;  
Ta bonté et ta fidélité me garderont toujours.»

Je me souvins du nombre de fois où j'avais parlé de la puissance salvatrice du Christ, de l'amour et de la fidélité de Dieu. Jamais je ne fus plus convaincu de la vérité de ce que j'avais affirmé, et jamais non plus je n'eus autant besoin de l'attention et de la protection d'un Dieu fidèle.

La voix de l'infirmière devint de plus en plus chaude, et insistante vers la fin du psaume.

«Que tous ceux qui te cherchent  
Soient dans l'allégresse et se réjouissent en toi!  
Que ceux qui aiment ton salut

Disent sans cesse: exalté soit l'Etemel!  
Moi, je suis pauvre et indigent;  
Mais le Seigneur pense à moi.  
Tu es mon aide et mon libérateur;  
Mon Dieu, ne tarde pas.»

Il y eut un bref silence.

«N'est-ce pas merveilleux? fit l'infirmière doucement, une note de respect dans la voix.

- Merveilleux, répétais-je. C'était exactement ce que j'avais besoin d'entendre.»

Je sentais une plus grande proximité avec l'infirmière, une certaine chaleur à lire ensemble la Parole de Dieu. La pièce semblait un peu moins vide ainsi.

Je ne pus dormir que par à-coups cette nuit-là; les heures de sommeil étaient entrecoupées par les moments d'élancements aigus, jusqu'à ce qu'on vienne me tourner le lit. J'avais aussi terriblement soif. Je demandais souvent à l'infirmière de me faire boire de l'eau, mais à chaque fois elle me rappelait que je recevais par la perfusion le liquide dont j'avais besoin, et que je n'étais pas censé absorber quoi que ce soit par la bouche. Elle m'humectait alors les lèvres avec une compresse humide, mais cela ne faisait qu'aggraver ma soif.

Vers le milieu de la nuit, elle me demanda si j'aimerais un bonbon glacé à la menthe. J'acceptai avec reconnaissance, mais je le regrettai bien vite. La menthe me collait dans la bouche comme du coton, me laissant un goût nauséabond et la bouche desséchée; et cela dura jusqu'à l'aube.

Lentement, imperceptiblement, la lumière du matin gagna le coin de ciel visible depuis ma fenêtre. D'abord foncé, il s'éclaircit en un gris pâle pour prendre ensuite une couleur bleue délavée et translucide. J'étais heureux que la nuit soit passée, et pourtant rien n'avait changé dans ma petite pièce. Personne n'apporta de petit déjeuner pour commencer la journée, et personne ne vint me dire bonjour.

Plus tard, Sue revint. Elle me fit un peu de lecture, puis resta simplement assise, silencieuse, à côté du lit. Sa seule présence suffisait à me rendre heureux. J'avais encore le goût aigre de la menthe en bouche, et j'avais l'impression désagréable d'avoir les dents recouvertes d'une pellicule. Sue avait apporté quelques affaires qu'elle pensait m'être nécessaires: ma bible, le vieux recueil «Lumières sur le sentier» que

j'avais emmené partout depuis le jour où on me l'avait donné, et un peigne. Elle avait aussi pris ma trousse de toilette, et je savais que ma brosse à dents y était entre autres choses.

«Sue», commençai-je. Je trouvais difficile de demander de l'aide comme un enfant. «Tu crois que tu pourrais me brosser les dents?

- Bien sûr, Max.»

Elle trifouilla dans la trousse pour prendre la brosse à dents.

«Est-ce que je pourrais avoir quelque chose pour y mettre de l'eau?» demanda-t-elle à l'infirmière, qui venait de relever ma compagne de la nuit passée.

- Oui, prenez une de ces cuvettes.»

J'entendis qu'on ouvrit un placard, puis le même tintement métallique que lorsqu'on m'avait fait les points de suture.

«Cela ira très bien», dit Sue en regardant dans le placard près des portes. Lorsqu'elle eut rempli la cuvette et étalé une serviette sous mon menton, elle se mit à l'ouvrage avec la brosse à dents.

Je ressentis une gêne étrange. Sue était en train de me faire ce qu'elle avait fait pour les filles lorsqu'elles étaient petites, et que moi-même je faisais encore l'autre jour à Benjamin avec ses deux dents toutes nouvelles. C'était tellement élémentaire, et pourtant je ne pouvais plus le faire moi-même. Je me sentis humilié, et soudain perturbé par la pensée que désormais il me faudrait souvent une telle aide. Mes sentiments'étaient encore plus confus par le fait que c'était Sue qui le faisait. D'une certaine manière, c'était le monde à l'envers. Normalement, en tant qu'époux, c'était à *moi* de veiller sur *elle*. Pour la première fois, l'idée me vint que je ne pouvais plus assumer ce rôle.

«Hé!» Sue me gronda gentiment. «Tu n'ouvres pas ta bouche assez grand.»

Docilement, j'ouvris la bouche un peu plus grand, et ne pensai plus qu'à me délecter de la fraîcheur du dentifrice.

D'autres incidents allaient raviver ces pensées troublantes ce jour-là. L'atmosphère de la pièce devenait étouffante, et je dus demander qu'on m'ouvre la fenêtre. Ce fut l'infirmière qui le fit. J'avais besoin d'un mouchoir, et ne pouvais me moucher moi-même; Sue m'aida. Je ne pouvais rien faire de moi-même, et à chaque fois qu'il me fallait demander de l'aide, mon amour-propre était blessé un peu plus. Alors que pendant la nuit je n'avais pas ressenti de gêne à demander à l'infirmière de m'essuyer le visage, je ressentais maintenant cela comme une humiliation et essayai de réprimer le désir de me faire rafraîchir le visage avec un gant de toilette.

Le soir, nous eûmes la visite du groupe de jeunes de l'église locale. Ils chantèrent dans la salle principale, au-delà des portes battantes, puis ils se réunirent dans ma petite pièce pour chanter un cantique spécialement pour nous. Nous nous y joignîmes avec enthousiasme. Sue me tint son recueil de cantiques au-dessus de la tête et je pus même chanter un peu.

A cet instant, un certain sens de la normalité fut rétabli. Les choses ne semblaient pas aller si mal, après tout. Je bavardai ensuite avec les jeunes, comme je l'aurais fait avec des visiteurs au Hall, et ressentis même un certain enjouement.

Cela ne dura pas.

Après qu'ils furent partis et que Sue m'eut laissé pour la nuit, je fus pris d'une tristesse telle que je n'en avais pas connue jusqu'alors. Les douleurs de la journée revinrent me submerger, et j'entrevis l'horrible éventualité d'être paralysé pour le restant de mes jours, confiné dans un fauteuil roulant, dépendant d'autrui pour tout. Je luttai pour refouler les images de mon existence future qui se bousculaient dans mon esprit, mais c'était comme si on avait ouvert le couvercle d'une boîte et qu'on en avait laissé irrévocablement échapper le contenu. Je ne pouvais les chasser de ma pensée.

Je voyais le champ en pente derrière notre maison, et le chemin qui y menait. Je m'étais souvent promené là avec le chien ou les enfants, ou même tout seul. Je me souvenais des chaudes senteurs de la terre en été, et du froid mordant et asphyxiant de l'hiver. Je n'allais plus jamais m'y promener.

Je voyais les enfants chahuter sur le gazon dans le jardin, jouer à cache-cache à l'intérieur et se chercher parmi les meubles, s'échappant lorsqu'il était l'heure d'aller au lit.

Je me souvenais des exclamations de joie lorsqu'on jouait aux cow-boys et aux indiens, et que moi, le cheval, je trimballais un brave héros enfantin sur mon dos. Je n'allais plus jamais jouer ainsi.

Je me voyais dans un fauteuil roulant, Sue en train de me donner à manger, de me pousser ça et là, de me laver. Les gens me regardaient de leur hauteur, l'air embarrassé, comme si je les gênaï.

Je pleurai, les larmes jaillirent de mes yeux et coulèrent silencieusement. L'infirmière se pencha sur moi et m'essuya gentiment les larmes. Elle ne dit rien, et je la remarquai à peine, ayant toujours devant les yeux ces images qui changeaient incessamment, toujours plus affligeantes. Le Hall, où je m'étais donné pendant cinq années. La salle de réunion vide. Allais-je jamais y reparler? Qu'en était-il de mon ministère, don de Dieu?

Je repensai à toutes les activités dont Sue et moi avions joui ensemble: les parties de tennis sous une chaleur torride, le ski en hiver sur les pentes revêtues de blanc, le cheval, la marche, même le bêchage du jardin. Sue serait désormais seule à faire ces choses.

J'étais en proie au désespoir. Je pleurai la perte de mon corps, du temps passé. De cette confusion d'images émana une prière, un appel inexprimé à Dieu. De la boîte sortait un dernier présent: les paroles d'un verset de l'Ecriture, un psaume:

«Tu me feras connaître le sentier de la vie;  
Il y a d'abondantes joies devant ta face,  
Des délices éternelles à ta droite.»

C'était comme si Dieu déployait spécialement ces mots devant mes yeux. Je connaissais très bien ce verset du psaume seize, mais il était soudain empreint d'une signification nouvelle.

Je n'avais pas à me soucier de quoi que ce soit aussi longtemps que Dieu était avec moi. Il était la source de toute vie, de tout ce dont j'avais eu et dont j'aurais encore besoin. Seule sa présence comptait, et je pouvais lui confier ma vie maintenant exactement comme je l'avais fait bien longtemps auparavant, lorsque je m'étais donné à lui. Ce moment de reconnaissance tranquille, paisible, avait une portée éternelle. Je me sentais préparé à accepter tout ce qui devait arriver, parce que je savais que Dieu était souverain.

Pourtant, je pleurai ce que j'avais perdu. Couché, prisonnier de mon corps paralysé, avec la traction des poids qui s'exerçait implacablement, la bouche desséchée, la langue enflée, mes larmes coulèrent sur l'oreiller jusqu'à ce que je finisse par m'endormir.

# La vie à l'hôpital

La nouvelle de l'accident se répandit comme une traînée de poudre. J'étais couché à plat, à moitié assoupi, lorsque mon premier visiteur vint en ce dimanche après-midi.

«Tim!», m'exclamai-je lorsque le visage écarlate et souriant de mon vieil ami Tim Giles apparut au-dessus de moi.

«Salut, Max. J'ai pensé que je pourrais faire un petit saut pour voir comment tu allais.»

Si on prenait en considération le fait qu'il habitait dans le Surrey, ce n'était pas un petit geste de sa part. Qu'il fût venu de si loin me toucha, mais je n'y vis pas de lien avec la gravité de mon état. Je me réjouissais simplement de revoir son visage amical et familial. Nous étions allés à la même école et avions suivi le même stage de formation de comptabilité à Londres; il était ensuite devenu membre du conseil de gestion de Hildenborough.

«Est-ce que tu es venu avec ta Morgan?» Je ne pouvais imaginer Tim sans sa voiture de sport.

«Bien sûr. Et capote repliée pendant tout le trajet.»

Nous bavardions de manière détendue, comme nous l'aurions fait en toute occasion normale. C'était presque comme si rien ne s'était passé.

Il ne resta que quelques minutes, mais la jovialité de sa compagnie me redonna du courage.

Ce fut tout à fait différent avec mon père.

Il vint un soir, de bonne heure, alors que Sue était encore chez les Moss, à mettre Benjamin au lit. Avant même de le voir, je reconnus son pas lourd caractéristique.

«Bonjour, p'pa.»

Je ne l'avais pas vu depuis plus de six mois. Pour une raison ou pour une autre, que ce soit à cause de mon départ en internat ou ensuite à l'université, nous n'avions jamais réussi à forger entre nous ces liens

essentiels qui auraient résisté aux années. Nous n'avions plus que de très rares contacts. Il esquissa un sourire en me voyant.

«Comment vas-tu, Max?»

Je pouvais lire toute sa détresse derrière son attitude apparemment calme. Il avait les épaules raidies, comme s'il tenait les mains fortement serrées derrière le dos.

«Ca va vraiment bien, dis-je. Ils prennent bien soin de moi ici.»

Papa acquiesça, le visage grave.

«Ne te fais pas de souci pour la paperasse en ce qui concerne la police, l'assurance et tout ça, dit-il prosaïquement. Je m'en occupe.

- Merci.»

Il avait toujours été un soutien en période de crise, pensant à tout et s'occupant des questions pratiques. Je voulais lui demander comment il allait, mais il continua avant que je ne pusse dire quoi que ce soit.

«Et ne t'en fais pas non plus pour Sue. Je vais m'assurer qu'elle et les enfants ne manquent de rien tant que tu es ici.»

Cette fois-ci, un nœud dans la gorge retint mes paroles. Papa mettait la sécurité financière très haut sur la liste des priorités, et je savais qu'il ferait tout ce qui était en son pouvoir pour Sue. Je me souvins combien il avait été déçu lorsque j'avais abandonné la comptabilité, craignant que je ne sois pas en mesure de subvenir aux besoins de ma famille avec les revenus que j'aurais du Hall.

Il y eut une pause, et le regard de papa se détacha de moi pour se poser sur la traction, la perfusion, le lit orthopédique. Sans un mot, il se pencha en avant pour me dégager les cheveux du front.

Dans ce mouvement, l'ancienne relation d'enfance semblait avoir resurgi. Les souvenirs revenaient. Lorsque j'étais alité avec une mau vaise rougeole, c'était la même main paternelle qui me rafraîchissait mon front bouillant. A nouveau au lit, cette fois-là avec un mélange affreux de varicelle et de zona, papa était à côté de moi, me caressant d'une main rassurante en mettant mes cheveux en arrière. Je me sentais toujours mieux quand il était là.

Et maintenant, je retirai la même consolation de sa présence. Je me sentais plus proche de lui que jamais durant ces dernières années. Et pourtant, une nouvelle sensation d'impuissance m'envahit, refoulant la dignité d'adulte que j'avais gardée avec Tim Giles. J'étais de nouveau l'enfant malade.

«Je ne peux pas rester longtemps», reprit papa. On sentait à sa voix qu'il avait de la peine à se maîtriser. «Ils m'ont dit de ne pas m'attarder.» Il retira sa main et se tint en retrait du lit.

«Je reviendrai bientôt te voir», et il disparut. J'entendis ses pas s'éloigner, et me sentis perdu sans le réconfort de sa main.

Je passais la plupart de ces premières journées dans un état de semi-conscience. Il n'y avait pas de repas pour donner à la journée sa structure coutumière, et je n'avais ainsi aucun point de repère pour m'aider à me situer dans le temps. La lumière changeante à la fenêtre m'indiquait si on était le jour ou la nuit, mais après un certain temps j'en arrivai à ne plus me rappeler combien de jours s'étaient écoulés.

Peut-être était-ce le troisième ou le quatrième jour, je me réveillai pour découvrir Justyn et sa femme Joy à mon chevet. Joy s'agrippait fortement au bras de Sue, comme pour avoir un support.

«Justyn! Tu as fait tout ce chemin depuis le Northumberland.»

Ma voix se teinta fortement de regret lorsque je réalisai qu'il avait dû reprendre son travail au Hall. Il n'y avait personne d'autre pour le diriger.

«Je suis navré de t'avoir obligé à reprendre le collier.»

Justyn m'arrêta d'un geste.

«Ne t'en fais pas pour ça. Comment te sens-tu?

- Pas mal pour l'instant. J'ai pourtant l'impression que j'en aurai pour un petit moment.

- Ne t'en fais pas pour le Hall», répéta Justyn. Son menton, large et ferme, exprimait la détermination. «L'endroit nous manquait de toutes façons, pas vrai, Joy?»

Je savais qu'il disait cela uniquement pour me rassurer. Ils avaient tous les deux besoin d'un changement. Les traits fins, charmants de Joy étaient sans expression, glacés. Lorsque Justyn se tourna vers elle, elle fit un effort pour sourire.

«On se débrouillera, Max, dit-elle enfin. Occupe-toi seulement de toi.»

Quelques minutes encore, et ils se levèrent pour sortir.

«Justyn», appelai-je instamment, alors que les deux femmes s'éloignaient, hors de vue. Il revint immédiatement.

«Je... je voulais te demander à propos de Susie...»

Justyn acquiesça, compréhensif, alors que je continuais, presque suppliant:

«Est-ce que tu crois qu'elle va vraiment bien? Elle est si tranquille, mais je ne sais pas.

- Cela semble difficile à croire, mais elle va effectivement bien.»

Je me cramponnai avec gratitude à son assurance.

«C'est même elle qui nous a réconfortés. Moi, je crois que c'est un miracle. Dieu s'occupe d'elle d'une manière toute particulière.

- Merci», soufflai-je.

Si Susie avait été anxieuse et avait essayé de me le cacher, nos deux plus proches amis s'en seraient sans aucun doute aperçus; c'est pourquoi les paroles de Justyn me tranquillisèrent.

Des semaines après seulement, j'entendis plus en détail comment Dieu avait soutenu Susie. Le jour de l'accident, elle dut me voir transféré d'un endroit à l'autre sans même savoir à quel point j'étais blessé. Elle dut s'occuper d'un Benjamin agité, supporter le tracasserie d'informer les gens de ce qui s'était passé, régler le problème du séjour à proximité de l'hôpital et celui de savoir pour combien de temps elle devait se préparer à être séparée de Noddy et Annie. Elle n'avait aucune certitude, et lorsque finalement le docteur Hughes lui révéla quelle était réellement la situation, ce fut le coup le plus dur.

«Il a pris un air très solennel lorsque je suis entrée dans son bureau, me rapporta Sue lorsqu'elle se sentit en mesure de me répéter ce qu'il lui avait dit. Je savais qu'il allait m'annoncer quelque chose de grave. Il y avait une infirmière avec lui, et elle vint se mettre à côté de moi pendant qu'il parlait. Ils pensaient peut-être que j'allais m'évanouir ou quelque chose de ce genre.»

Le docteur alla droit au but et dit à Sue le résultat de ses examens. Je m'étais brisé la nuque et j'étais complètement paralysé.

«Je n'arrivais d'abord pas à réaliser la chose, mais il me l'a expliquée. Je façon plus détaillée, disant qu'il était probable que tu serais dans un fauteuil roulant pour le restant de tes jours. Il a ajouté que ce serait un grand changement dans nos vies, et même s'il pouvait éventuellement y avoir une petite amélioration, je devais compter avec le fait qu'il pouvait ne pas y en avoir du tout.»

Je fus secoué en pensant à l'effet dévastateur que ces paroles durent avoir sur Sue. Mais elle réagit de la manière la plus incroyable.

«Je lui ai simplement répondu que nous étions chrétiens, et que Dieu nous soutiendrait jusqu'au bout, me dit-elle tout naturellement. Je ne sais pas comment deux personnes du métier ont perçu cela, mais c'étaient là les paroles qui me sont venues à l'esprit. Le fait de savoir que Dieu connaissait toutes choses et que d'une certaine façon c'est lui qui les dirigeait m'a profondément rassurée, même si je pleurais intérieurement à la pensée que tu étais paralysé.»

Il était stupéfiant qu'elle soit restée si calme, si sereine en un tel moment. Je m'émerveillais devant sa foi et devant le Dieu qui la soutenait.

Je m'habituai peu à peu à l'hôpital. Au lieu de rester silencieux

lorsqu'il n'y avait que l'infirmière avec moi, je fis quelques efforts pour engager la conversation. Plus je connaissais ceux qui veillaient à mon chevet, mieux je parvenais à me détendre. Ma vraie personnalité commençait à reprendre le dessus, et je me mis même à lancer quelques plaisanteries dans mes meilleurs moments. Sue me taquina à ce sujet, m'accusant de croire que j'étais de retour au Hall, loin de l'hôpital.

Sue restait chaque jour aussi longtemps qu'elle le pouvait. Elle avait toujours l'air fraîche et charmante, comme si elle faisait un effort particulier pour moi. D'habitude elle ne mettait jamais de parfum, mais elle en avait déniché un d'essence végétale qui l'entourait d'une effluve légère et suave et voilait l'odeur aseptisée de l'hôpital.

Parfois elle emmenait Ben, lorsqu'il n'y avait personne pour s'occuper de lui chez les Moss, et dans ce cas elle ne faisait qu'un saut de quelques minutes, avant de lui faire faire une promenade en poussette autour de l'hôpital. Nous nous étions mis d'accord qu'il ne devait pas rester avec elle chez moi, car il aurait certainement été effrayé en me voyant dans cette étrange posture. La réceptionniste en bas, June, avait proposé de le garder durant ces quelques minutes. Elle s'était très attachée à lui depuis le jour où elle l'avait apaisé et lui avait lavé le sang qu'il avait au visage pendant que Sue donnait les coups de téléphone urgents à la famille et aux amis.

Un matin - quelques jours seulement après l'accident -, on m'informa que j'avais fait suffisamment de progrès pour qu'on m'enlève la perfusion.

«Que diriez-vous d'essayer de boire une tasse de thé?», demanda le docteur Hughes, jovial. Du thé! J'en salivai d'avance.

«Oh oui, s'il vous plaît.»

On envoya une infirmière en chercher, mais je fus soudain pris de panique.

«Mais comment est-ce que je vais le *boire*?»

Le docteur Hughes se mit à rire et m'expliqua qu'on me donnerait une paille spéciale, flexible en son milieu, de sorte qu'elle pouvait faire un angle permettant ainsi à ma bouche d'être reliée à la tasse.

«Vous allez voir comme c'est facile.»

Lorsque l'infirmière revint avec le thé, Sue prit cérémonieusement la relève et plaça la paille de telle sorte que je pus la tenir en bouche. Elle dut légèrement incliner la tasse pour que le pli de la paille ne bloque pas complètement le liquide. Ça marchait! J'avalais avec délices le thé chaud et parfumé. Jamais thé ne m'avait semblé si bon!

Cependant, les conséquences furent tout à fait différentes de ce à quoi

je m'attendais. Mon estomac n'avait plus rien eu depuis cinq jours environ, et cette intrusion était au-delà de ce qu'il pouvait supporter. Il rejeta le thé péremptoirement. J'étais déçu et gêné. Une fois de plus, je ne pouvais rien faire de moi-même, et je devais regarder les infirmières me changer les draps prestement, me roulant tout doucement pour dégager celui qui était sous mon corps.

«Ne vous en faites pas.» Le docteur Hughes me rassura. «Vous auriez eu de la chance si vous y aviez coupé. Mais vous y arriverez bientôt.»

Ils m'enlevèrent quand même la perfusion, et psychologiquement j'avais franchi une étape. Je me dis alors que j'allais mieux.

Cet après-midi là, on me transféra dans la grande salle. En fait, cela consistait simplement à me faire passer avec mon lit à roulettes par les portes à hublots, qui débouchaient sur une salle plus grande. Sue marchait à côté de moi, aussi excitée que moi par l'évidence de ces progrès.

J'aimai immédiatement mon nouvel environnement. La pièce était claire et aérée, les murs fraîchement repeints en jaune citron. Je sentis un parfum de fleurs et du coin de l'œil je vis un énorme vase de fleurs multicolores sur une petite table de chevet. Les infirmières s'approchèrent pour me saluer, me grondant joyeusement d'avoir été si peu •ociable pendant tellement longtemps dans ma petite pièce. Je me sentais presque euphorique.

De l'endroit où j'étais, je pouvais voir, lorsque j'étais sur le côté, l'autre bout de la salle, où de hautes portes-fenêtres s'ouvraient sur un jardin ensoleillé.

«Hé! fis-je, surpris, à l'adresse de Sue. Je pensais que nous étions au moins au deuxième étage, mais on est au rez-de-chaussée.»

De mon petit réduit, tout ce que j'avais pu voir par la petite fenêtre était le ciel, et j'en avais déduit que j'étais à un étage élevé.

«Et regarde! Il y a des malades dehors, au soleil.»

Je comptai au moins trois lits au-delà des portes-fenêtres. Je fus pris du désir d'être à l'air frais et de sentir le soleil sur mon visage.

«Sue, s'il te plaît, trouve quelqu'un pour me pousser à l'extérieur.»

Sue me regarda d'un air dubitatif, mais acquiesça.

«Mais ne te fais pas trop d'illusions», m'avertit-elle en disparaissant.

Quelques instants plus tard, elle revint avec une des infirmières.

«Je suis désolée, Monsieur Sinclair, mais on ne peut pas encore vous sortir. Il vaut mieux ne plus vous bouger pour le moment.

- Mais, commença Sue après un silence, sentant ma déception, ne pourrait-on pas pousser le lit *très* prudemment?

— J'ai bien peur que non, Madame Sinclair. Nous devons faire un pas à la fois.»

Elle était aimable, mais sa fermeté ne souffrait aucune autre argumentation.

Je regardai avec envie les malades à l'extérieur. Je ne me sentais pas mal au point de ne pouvoir être déplacé, mais comme on m'en avait refusé si fermement la permission, je supposai qu'il y avait une bonne raison. Je ne soupçonnais pas que ma vie pût encore être en danger.

Puis je commençai à sentir des fourmillements. Au début, ce fut un picotement presque imperceptible, que je remarquai un jour lors d'une séance de physiothérapie. Depuis ma promotion à la nouvelle salle, une physiothérapeute énergique venait chaque jour régulièrement me faire travailler les membres, me contorsionnant bras et jambes dans toutes sortes de positions pour empêcher les muscles de s'ankyloser.

«Vous savez, tous ces exercices me donnent des picotements dans les bras, fis-je à ma masseuse si zélée.

- Vraiment? répondit-elle. Eh bien, ce n'est pas une mauvaise chose.»

Elle ne dit rien de plus alors, mais lorsque je me plaignis le jour suivant que les picotements avaient augmenté et devenaient franchement douloureux, elle s'arrêta dans son ouvrage et me dit avec insistance:

«C'est une *bonne* chose, vous savez.

- Ah bon?

- Cela veut dire que vos muscles se réveillent.»

Elle reprit son travail, bougeant vigoureusement mes deux bras alternativement, les pliant au coude, au poignet, et les tendant depuis l'épaule.

«A ce stade, continua-t-elle, vous devriez de nouveau sentir quelque chose dans votre bras, et aussi faire des mouvements.

- Des mouvements?»

Le mot m'avait échappé. Incrédule, je mis du temps à saisir cette nouvelle information.

«Vous voulez dire, fis-je en hésitant, que je serai capable de bouger les bras?

- Si on continue de travailler», vint sa réponse, sonnante comme un avertissement.

Mais cela jetait une lumière tout à fait différente sur mes fourmillements. Avec un enthousiasme tout neuf, je fis tous les efforts pour suivre les instructions de ma physiothérapeute.

«Allons, m'encourageait-elle. Vous *pouvez* bouger ce bras. Vous savez que vous le pouvez.»

Cela semblait impossible. J'avais beau faire, je n'arrivais pas à bouger d'un cheveu par moi-même.

«Ne faites pas l'idiot, grondait-elle lorsqu'elle pensait que j'abandonnais. Vous pouvez y arriver.»

Et effectivement, un après-midi j'y arrivai. Sue attesta que j'avais un tout petit peu soulevé mon coude droit du lit.

«Qu'est-ce que je vous disais?», fit la masseuse, triomphante.

J'en fus tellement bouleversé que je continuai de travailler bien longtemps encore après que la séance officielle de physiothérapie fut achevée, déterminé à améliorer ce résultat. Vers la fin de la soirée, fatigué mais exultant, j'avais déplacé mon bras jusqu'à mi-chemin de la poitrine.

J'avais l'impression d'avoir fait un formidable bond en avant. Avec le retour de la motilité, je n'allais sûrement pas tarder à être sur pied et en mesure de rentrer à la maison.

Entre-temps, je tirai le plus possible parti de la situation où j'étais, confiné dans un lit d'hôpital. Durant cette semaine-là, j'appris à très bien connaître le personnel, et leur joyeuse compagnie changea complètement l'atmosphère par rapport à celle de la petite pièce.

Quelques infirmières s'appliquaient particulièrement à faire en sorte que les heures où les malades ne dormaient pas soient moins pénibles. Je sommeillais la plupart du temps, mais lorsque j'étais réveillé, j'accueillais chaque distraction avec joie. Je me liai particulièrement d'amitié avec Mademoiselle Thomas, une jeune élève-infirmière.

«J'ai une surprise pour vous, fit-elle un matin après m'avoir changé les draps du lit. Fermez les yeux maintenant.»

Amusé, je fis ce qu'elle me dit.

«C'est bon, vous pouvez les ouvrir.»

Elle se tenait à côté de moi, avec entre les mains un gros album ouvert pour que je puisse le regarder. Il y avait, soigneusement placées sur les pages, différentes fleurs pressées et séchées.

«Hé, fis-je, admiratif, c'est vraiment joli.»

Un petit sourire de satisfaction se dessina sur son visage.

«Je pensais que vous l'apprécieriez, puisque vous êtes un homme de la campagne.

- Bien sûr», fis-je en riant, me souvenant de notre conversation de la veille. Nous nous étions découvert un goût commun pour le grand air,

elle étant une passionnée de fleurs sauvages, et moi un amoureux des balades à la campagne. Sa délicatesse me toucha.

Je regardai sa collection de plus près et découvris quelques fleurs que je reconnus.

«Elles sont vraiment ravissantes. Comment avez-vous fait pour les presser aussi bien?»

Elle se lança avec enthousiasme dans des explications détaillées pour me décrire comment elle avait constitué son album. Sa description de la région où elle avait trouvé ses fleurs était si vivante que je pouvais presque imaginer y avoir été. Pendant un moment, le fait de ne pas pouvoir sortir ne me pesa plus, parce qu'on m'avait apporté le «dehors»... à l'intérieur.

J'avais à peine vu la moitié de l'album que l'infirmière-chef survint et demanda, une lueur de malice dans les yeux, pourquoi mes draps étaient les seuls à avoir été changés dans toute la salle. En me disant précipitamment qu'elle reviendrait pour me montrer le reste «si cela ne m'ennuyait pas trop», Mademoiselle Thomas abandonna ses fleurs sauvages et retourna à sa pile de draps. L'infirmière-chef claqua la langue et leva les sourcils, mais oublia de masquer son regard souriant.

Ma nouvelle amie m'invita aussi à voir son album de photos et me raconta l'histoire de chaque image. Je suis sûr que les autres malades se demandaient si ce nouveau-venu qui riait aux éclats avec les infirmières était réellement malade.

Il y avait une douzaine de patients. C'était un hôpital orthopédique, et mes voisins étaient rivés à leur lit comme moi-même; nous ne pouvions donc pas nous «rendre visite» l'un à l'autre. Je ne voyais toujours que la même personne, dans le lit immédiatement à côté du mien. C'était un homme d'un certain âge, couché sur le dos, dans une position qui semblait peu commode et inconfortable. La plupart du temps, lorsque j'étais tourné vers lui, il était silencieux et tranquille, ne tournant la tête que rarement vers moi. Nos regards se croisèrent pour la première fois deux jours après mon arrivée dans la grande salle.

«Bonjour. Je m'appelle Max Sinclair.

- Enchanté», vint la réponse plutôt formelle. Il parlait à mi-voix, et il semblait devoir faire un effort pour parler.

«Je m'appelle Walter, Walter Finch.

- Heureux de vous connaître.»

Il y eut un silence.

«Qu'est-ce qui vous est arrivé?

- J'ai eu un accident d'auto, il y a une semaine environ.

- Ah, je vois. Moi, je suis tombé des escaliers et je me suis fait quelque chose à la hanche. Peux pas marcher. Embêtant.

- J'en suis navré.

- Enfin, c'est quand même pas mal ici.» Il allongea le cou en arrière sur l'oreiller, comme s'il ressentait une gêne. «Le personnel est gentil.» J'approuvai.

Il bougea la tête avec difficulté, marmonnant quelque chose comme quoi il s'ankylosait. Finalement, il se mit dans une position telle qu'il ne me fit plus face, et notre conversation s'arrêta là.

Nous ne nous sommes jamais dit plus que quelques mots à la fois. Nous échangeons nos impressions sur la nourriture de l'hôpital, sur ce que nous pouvions voir du temps, et l'une ou l'autre fois sur comment nous nous sentions. Il me présenta à sa femme, une personne rondelette et tranquille qui me sourit timidement; elle était encore moins portée à converser que son mari.

J'étais moi-même content de ne pas avoir à faire trop d'efforts pour parler. Cela semblait demander beaucoup d'énergie.

Peu de temps après avoir commencé à bouger le bras, j'eus la visite de mon frère Bernard. Lorsqu'il vint, j'étais occupé à mes exercices. J'avais progressé au point de pouvoir soulever le bras par-dessus la poitrine jusqu'au cou, mais je n'étais toujours pas parvenu à le ramener à sa position de départ. La séance de physiothérapie de ce matin-là me permit de recouvrer un peu de mouvement dans le poignet.

Je découvris alors que je pouvais faire redescendre mon bras en le faisant «marcher» sur la poitrine à l'aide du poignet. C'était lent et difficile, mais ainsi j'y parvenais: je pouvais maintenant lever et baisser le bras.

Bernard était à l'évidence gêné par la posture inhabituelle dans laquelle il trouva son jeune frère, mais il fit tout ce qui était en son pouvoir pour paraître détendu. Il était flatteusement impressionné par mes résultats.

«Continue comme ça, et personne ne croira que tu étais paralysé», dit-il chaleureusement. Sa sollicitude transparaissait dans les questions qu'il me posait pour savoir comment je me sentais et si l'on s'occupait assez bien de moi.

«Est-ce qu'ils te donnent assez à manger? demanda-t-il en clignant de l'œil, sachant que j'avais habituellement bon appétit. Tu n'as pas besoin qu'on t'apporte des morceaux de pain au milieu de la nuit pour éloigner les affres de la faim?»

Nous rîmes ensemble, nous souvenant de l'époque où nous allions en

classe: Bernard m'apportait en cachette des quignons de pain dans mon dortoir, soucieux à la pensée que j'avais besoin de plus de nourriture, ou de réconfort.

Nous ne nous ressemblions pas du tout, même si nous avions tous les deux une barbe rousse bien fournie. Bernard était plus fort que moi et voyait le monde à travers une paire de lunettes. Maintenant, avec nos familles respectives, nous vivions indépendamment, chacun de son côté, mais nous avions suivi des chemins presque identiques jusqu'au mariage, fréquentant la même école et la même université, étudiant la même chose et allant jusqu'à parfaire notre formation dans le même bureau d'expertise-comptable.

«Comment ça va, à la ferme?», demandai-je, sachant à l'avance que la réponse serait enthousiaste.

Bernard était finalement retourné à son premier amour. Je l'enviais sur bien des points. Nous avions tous les deux grandi avec la conviction que la vie de la ferme était la meilleure qui soit. Où pouvait-on vivre toute la journée au grand air, manger les produits frais de ses propres champs, monter ses propres chevaux, être seul ou avec des amis, comme on l'entendait, si ce n'était à la ferme?

«Comme sur des roulettes», vint la réponse; et il me raconta les derniers développements.

C'est alors qu'on m'annonça un autre visiteur.

«C'est un agent de police, Max», m'avertit mademoiselle Thomas en chuchotant.

Sue m'avait dit la veille que la police voulait me demander une déposition officielle à propos de l'accident.

Un officier, assez jeune, s'approcha, un porte-documents à la main et son chapeau fermement serré sous le bras.

«Monsieur Sinclair? demanda-t-il poliment, en s'arrêtant à quelques pas du lit.

- Moi-même.

- Je pense que vous m'attendiez. Oh, merci beaucoup, à l'adresse de Bernard qui apportait une chaise supplémentaire.

- Mon frère Bernard.

- Enchanté.» Il s'assit et fouilla dans son porte-documents. «Je suis navré d'avoir à vous demander de revenir sur un souvenir pénible...

- Cela ne fait rien, l'interrompis-je, heureux de me sentir l'esprit clair. Je suis par contre désolé de vous obliger à tout écrire vous-même. Je n'ai pas encore fait de progrès suffisants pour pouvoir tenir un stylo.»

Le policier ne sut comment réagir, me plaindre ou me répondre sur le même ton léger.

«C'est-à-dire, fit-il en s'éclaircissant la voix et en changeant de position, vous n'avez pas à vous faire de souci pour cela, Monsieur. Je vais vous poser les questions usuelles à propos de l'accident. Vous seriez bien aimable de répondre aussi simplement, clairement et précisément que cela vous est possible; ainsi nous en aurons vite terminé.»

Il s'adossa à la chaise et sortit un stylo de sa poche.

«Tout d'abord, pouvez-vous me dire l'heure exacte à laquelle vous vous êtes mis en route ce matin-là?

- Nous nous sommes levés à cinq heures - le bruit de la circulation à l'extérieur nous a réveillés - et nous nous sommes mis en route vers six heures moins le quart.

- Il y avait donc beaucoup de trafic?

- Oui, il semblait que tout le monde avait décidé de partir de bonne heure.

- Quand l'accident a-t-il eu lieu?

- Un quart d'heure, vingt minutes après notre départ.

- Pouvez-vous me dire exactement ce qui s'est passé?»

Je me souvenais des événements de cette matinée avec une clarté étonnante: la file ininterrompue de voitures et la Capri orange qui déboîtait en face de nous.

«Cela s'est passé si soudainement. Nous roulions tout à fait normalement, et l'instant d'après le monde était sens dessus dessous. Il me semble que la Capri avait échappé à tout contrôle. Le conducteur avait dû s'endormir au volant, ou quelque chose de ce genre.»

Je décrivis en détail mes impressions et mes réactions, tandis que le policier s'affairait à ses notes.

«La route était-elle mouillée? demanda-t-il ensuite.

- Non, je ne pense pas. Il ne s'est mis à pleuvoir qu'après l'accident.»

Il était curieux de constater avec quel détachement je pouvais regarder en arrière et relater les événements de cette terrible matinée. Cela semblait appartenir au passé. En fait, les souvenirs de cette journée ne me troublèrent jamais, pas même dans mes rêves.

Finalement, satisfait, l'agent de police arrêta les questions.

«Eh bien, voilà, Monsieur, si vous voulez signer cette déposition pour en confirmer l'exactitude, nous pourrions nous en tenir là.»

Il réalisa son erreur en se penchant pour m'offrir le stylo.

«Oh, euh, mais, bien sûr... j'aurais dû...»

Il rougit de confusion, puis s'éclaircit la voix et reprit:

«Je vais vous lire cette déposition, Monsieur Sinclair, et peut-être votre frère pourra-t-il signer à votre place, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.»

C'est ce que nous fîmes. Le policier sembla soulagé lorsque Bernard apposa son nom au document.

«Merci de m'avoir consacré de votre temps, dit-il en se levant, reprenant son chapeau sous le bras.

- Mais je vous en prie. C'est moi qui vous remercie.»

Bernard s'offrit de le raccompagner, mais il lui dit de ne pas se déranger. La dernière chose que je vis de lui fut son dos raide en uniforme.

Vers la fin de la semaine, maman décida de venir pour aider à veiller sur Benjamin. Elle et papa avaient divorcé peu avant notre mariage. Cela m'avait fait très mal. Je n'avais jamais réalisé avant combien ils avaient été malheureux, et à quel point toute communication avait disparu entre eux deux. Maman vivait à Malvern maintenant, et elle était en mesure de donner de son temps là où elle en ressentait le besoin. Elle fut pour nous une autre réponse de Dieu à des prières inexprimées.

Je dormais lorsqu'elle vint cet après-midi là. Elle était sans doute venue quelques minutes avant que je ne me réveille. Elle était pâle et tellement triste que j'en ressentis de la pitié.

«Allons, maman, dis-je, la voyant figée sur place. Viens m'embrasser. Je ne vais pas tomber en morceaux.»

Elle rit et sanglota tout à la fois en se penchant au-dessus des tubes et de tout l'appareillage pour m'embrasser.

A partir de ce moment, Sue et elle se relayèrent pour veiller sur Ben ou venir me rendre visite. Sue me racontait ce qu'elle avait fait depuis sa dernière visite, ou elle me faisait de la lecture, ou encore elle restait simplement assise à côté de moi, silencieuse, sa main sur mon épaule.

Maman était plus active, soucieuse que le maximum soit fait pour que je me sente à l'aise. Elle me lavait régulièrement le visage et me peignait les cheveux. Et un matin, elle apporta une crème pour la peau parce que, selon elle, ma peau se déshydratait.

«Mais, ma parole! s'exclama Sue lorsque je lui racontai cette dernière attention de ma mère. Qu'est-ce qu'elle va encore trouver!»

Je ne savais pas si elle pensait que maman en faisait un peu trop ou si elle était contrariée de ne pas avoir songé elle-même à la crème.

Le jour après la venue de maman, le docteur Hughes suspendit un moment sa tournée quotidienne si chargée pour venir me parler.

«Alors, Monsieur Sinclair, comment vous sentez-vous aujourd'hui?

- Pas trop mal, merci», répondis-je. C'était devenu ma formule standard.

On m'avait basculé sur le côté, et le coussinet semblait de nouveau devenir inconfortable et dur.

«Bien», acquiesça le docteur en enfonçant les mains dans les poches de sa blouse blanche. Son stéthoscope pendait sur sa poitrine, semblant briller d'importance.

«Avez-vous entendu parler de l'hôpital Stoke Mandeville? demanda-t-il de manière inattendue.

- Euh, non, jamais.

- C'est dans le Buckinghamshire, et il y a là-bas les meilleurs spécialistes des blessures à la colonne du pays. Nous allons vous y transférer la semaine prochaine. Ils sont bien mieux équipés que nous pour s'occuper d'une blessure comme la vôtre.»

Les meilleurs spécialistes des blessures à la colonne du pays! Cela semblait très impressionnant!

«Ils aiment bien avoir les patients dès que possible, continua le docteur Hughes; c'est pourquoi vous ne resterez pas plus longtemps ici. Je peux vous assurer que vous serez entre les meilleures mains qui soient.

- Oui. Merci», marmonnai-je, ne sachant pas vraiment si je me réjouissais de cette nouvelle perspective ou si je l'appréhendais.

Il était encourageant de penser que j'allais bénéficier des soins de spécialistes, mais d'un autre côté je m'étais habitué à mon lit et aux gens d'Exeter. L'idée d'un changement ne m'enchantait guère.

«Oh, encore une chose! fit le docteur, alors qu'il se détournait déjà. Nous allons essayer d'avoir un hélicoptère pour vous amener là-bas; alors ne vous en faites pas pour le voyage.»

Cela était encore plus impressionnant. J'allais bénéficier d'un traitement de faveur. Ce ne serait peut-être pas si terrible, après tout.

Le docteur venait à peine de me quitter lorsque surgit Mademoiselle Thomas.

«C'est épatant, n'est-ce pas, Max? Il n'y a pas de meilleur endroit pour vous, vous savez, et puis vous avez vraiment de la chance d'y aller. Ils ne prennent que les cas urgents, et il y a une liste d'attente extrêmement longue...»

Lorsqu'elle eut fini de me décrire toutes les merveilleuses installations, j'étais convaincu qu'on m'avait fait un grand honneur.

Aussi bien Susie que maman furent tout excitées en entendant cette nouvelle.

«Cela prouve que ça valait la peine que John téléphone aussi souvent, dit Sue en arborant un grand sourire.

- Que John téléphone?» C'était la première fois que j'entendais que le cousin de Sue était intervenu en ma faveur.

«Oui. En tant que médecin, il connaît parfaitement Stoke Mandeville et il est convaincu que c'est le meilleur endroit pour toi. Et papa est d'accord avec lui.»

Le père de Sue était également médecin, et je pouvais facilement m'imaginer que lui aussi avait téléphoné au docteur Hughes.

«Eh bien, je suis contente qu'on a tenu compte de leurs recommandations, fit maman avant que je ne puisse émettre la moindre protestation. C'est merveilleux.»

Dans l'après-midi, Sue téléphona à l'hôpital pour savoir où elle pourrait trouver à se loger.

«Apparemment, il y a un hôtel construit spécialement pour les visiteurs et les chambres ne manquent pas. Il suffit de traverser la route pour aller à l'hôpital.

- Elle sera chez toi dès potron-minet, ajouta maman en riant.

- Et, reprit Sue, le ton de sa voix indiquant qu'elle avait gardé le meilleur pour la fin, la dame qui tient l'hôtel a dit que Stoke Mandeville est un endroit coquet, en pleine campagne.»

Elle prit l'accent de la campagne, tenant à l'oreille un combiné téléphonique imaginaire:

«Vous allez beaucoup aimer.» Elle laissa éclater sa joie. «C'est comme ça qu'elle l'a dit.»

Je commençais à imaginer un véritable château, peut-être dans le style George V, au milieu de vastes étendues de verdure.

Mais allais-je vraiment être le seul à y aller? Walter Finch et tous les autres allaient-ils tous rester à Exeter? Je regardai le pauvre homme dans le lit à côté du mien.

«Vous êtes le seul blessé de la colonne que nous ayons ici, me dit Mademoiselle Thomas quand je lui demandai de m'expliquer le privilège apparemment unique que l'on m'accordait. A Stoke Mandeville, on ne pourrait rien faire de plus pour les autres que ce que nous faisons ici.

- Vous allez me manquer là-bas.»

Je ressentais un certain attachement pour l'endroit que j'allais bientôt quitter.

«A d'autres!», gronda Mademoiselle Thomas en arrangeant un énorme bouquet de roses à côté de mon lit.

Ce soir-là, Sue apporta du papier à lettres et ensemble nous écrivîmes

une missive pour Noddy et Annie. Elles étaient chez les parents de Sue à Hastings et nous avions eu des échos de la façon dont elles s'amusaient à la plage et sur le bateau de grand-papa.

«Papa va aller dans un hôpital bien meilleur, fit Sue à haute voix en écrivant. Nous allons être partis un peu plus longtemps. Vous devrez veiller sur Pepperland jusqu'à notre retour. Je suis sûre que vous allez bien vous entendre avec oncle Simon et tante Sue.»

Le frère de Sue avait proposé d'emménager avec toute sa famille dans notre maison sur la colline tant que Sue serait auprès de moi. Ainsi les filles auraient un élément de stabilité en étant à la maison, lorsque leur séjour de deux semaines à Hastings toucherait à sa fin. Les enfants des Young et les nôtres s'entendaient à merveille et nous savions qu'il n'y aurait pas de problème.

«C'est formidable comme tout le monde y met du sien, commenta Sue après m'avoir appris la proposition de Simon. Autant de raisons pour être reconnaissants.»

Maintenant, la prochaine étape était Stoke Mandeville.

# Des fleurs sur le dépôt d'ordures

L'aube du 3 août se leva sur un ciel clair et ensoleillé. L'hélicoptère devait venir de bonne heure, et mon petit déjeuner et ma toilette en furent encore plus précipités que d'habitude. Sue avait emballé mes quelques affaires dès la veille et m'avait promis d'être sur Faire de décollage pour me dire au revoir.

Ma première déception de la journée fut la nouvelle que l'hélicoptère n'était pas disponible à la suite d'une urgence.

«Un grave accident, apparemment, fit le docteur Hughes en examinant ma feuille de soins pour la dernière fois. J'ai bien peur que vous devriez quand même voyager en ambulance. Cela ne devrait pas être trop dur. Il fait un temps idéal pour voyager.»

Il ne me restait plus qu'à me résigner à un moyen de transport plus humble. Une ambulance n'avait pas exactement le même style qu'un hélicoptère, mais elle allait tout autant m'amener là-bas.

Mais je ne m'attendais pas à un tel tacot. Alors qu'on me mettait précautionneusement en place de long de la paroi derrière le conducteur, je vis avec suspicion des bourrelets dans la peinture et des craquelures, soupçonnant que derrière se cachait de la rouille.

«Il y a belle lurette qu'elle est en service, fit Mademoiselle Thomas d'un ton réprobateur, en s'installant sur la banquette de l'autre côté. Mais on m'a dit qu'elle avait un nouveau moteur.» Ce dernier point était censé me rassurer, je suppose.

Une autre infirmière de mon service grimpa à son tour dans l'ambulance et me fit un large sourire.

«Vous y êtes? On en aura pour quelques heures là-dedans, mais ça vaut le coup.

- Je suis bien installé», l'assurai-je. Je me sentais mieux que d'habitude, ragaillardi par les rayons du soleil et la perspective de ce qui m'attendait. J'avais même l'esprit assez clair.

Le moteur rugit. Sue m'appela gaiement de l'extérieur.

«Au revoir, Max.» Je l'imaginai, le petit Ben dans le porte-bébé, sa tête dépassant l'épaule de sa mère. «Bon voyage. Maman et moi suivrons juste derrière avec la voiture.»

On claqua les portières, et le véhicule s'ébranla.

Je ne réalisai pas, alors que nous prenions de la vitesse sur la grande route, à quel point ce voyage allait être atroce. J'étais d'abord heureux en voyant les reflets du soleil sur le plafond du véhicule, mais à mesure que l'atmosphère y devenait plus chaude et plus étouffante, je commençai à souhaiter que ce soleil d'août nous abandonne plutôt que de darder sur nous ses rayons brûlants. Les bouffées de fumée de la cigarette du conducteur absorbaient le reste de fraîcheur du véhicule, et je ne fus pas long à avoir franchement des nausées.

Mes deux compagnes essayèrent de m'entretenir en décrivant le paysage qui défilait et en me racontant des anecdotes qui m'auraient fait rire si je ne m'étais pas senti aussi mal. Mes réponses devenant de plus en plus rares et monosyllabiques, elles finirent par se taire, et ma seule distraction fut les sifflements plutôt discordants du conducteur.

Il semblait que des heures s'étaient écoulées - même si cela ne pouvait l'être plus de deux ou trois - lorsque Mademoiselle Thomas se pencha et oposa de s'arrêter pour une pause thé. Je soupirai de soulagement à la pensée de quelques instants de répit.

«Pourriez-vous ouvrir les portières?», demandai-je presque suppliant, alors que nous nous arrêtons.

Une bouffée d'air chaud, ainsi qu'un mélange écœurant de poussière et de gaz d'échappement déplaça à peine l'air étouffant qui régnait dans la cabine. Quelqu'un proposa des sandwiches, mais je ne pouvais même pas supporter l'idée de manger.

Les infirmières comprirent combien je me sentais mal. Mademoiselle Thomas me passa délicatement une compresse rafraîchissante sur le visage.

«Une gorgée de thé vous ferait peut-être du bien», proposa-t-elle gentiment. J'avais la bouche si sèche que j'acceptai d'en boire un peu, mais je le regrettai bien vite. Nous avions à peine repris la route que j'étais complètement malade.

«Ne vous en faites pas, Max.» Mademoiselle Thomas parlait d'une voix apaisante, tout en m'arrangeant les oreillers et en mettant les draps sales dans une cuvette. «Il va conduire plus doucement pour que vous ne vous sentiez pas aussi mal, et on peut aussi vous faire une piqûre pour vous aider.»

Une piqûre, puis une deuxième, ne semblèrent pas apporter de grand soulagement. J'avais atrocement mal et soupirais après la fin du voyage.

Plus de sept heures après notre départ, l'ambulance s'engagea dans l'allée de l'hôpital Stoke Mandeville. Lorsque enfin on me sortit de l'ambulance, la tête martelée de palpitations et les sens engourdis, je dus subir la deuxième déception de la journée. On eût dit que quelqu'un avait rasé le château et l'avait remplacé par des rangées de baraques militaires. Stoke Mandeville... ce n'était qu'un ensemble de constructions légères.

A l'intérieur, l'odeur aseptisée de l'hôpital me souhaita la bienvenue. On me roula à toute vitesse d'un couloir à un autre. Des ajours dans le toit laissaient passer une vive clarté et lorsque nous passions dessous, je grimaçais de douleur, ébloui. Après avoir pris un dernier petit couloir latéral, nous débouchâmes dans une poche de bruit et de lumière crue. De la musique, des voix, une télévision, tous rivalisant de puissance pour couvrir le vacarme du voisin. Cela ne pouvait certainement pas être une salle d'hôpital.

Mais nous nous arrê tâmes, et à travers ce brouhaha j'entendis Mademoiselle Thomas répondre à des questions brèves.

«Oui, c'est cela. Maxim Sinclair. Nous avons eu un voyage pénible.»

«Monsieur Sinclair?» Une infirmière se pencha sur mon lit. «Enchantée. Je m'appelle Cléments et je suis responsable de cette salle.»

J'étais trop stupéfié pour répondre.

«Je suis désolée que ce voyage ait été si long, continua l'infirmière-chef avec sympathie, mais nous vous aurons vite installé ici.»

Elle se redressa et dit d'une voix autoritaire:

«C'est bon. Etes-vous prêts pour le soulever?»

Trois jeunes gens costauds s'approchèrent et se penchèrent sinistrement sur moi.

«Nous allons vous mettre dans un lit du service, expliqua Mademoiselle Cléments. Ne vous en faites pas, ce sera très rapide.»

Elle décrivit rapidement ce qui allait se passer, mais j'étais si effrayé à l'idée d'être soulevé que je restai sourd à ses paroles. Ne pouvaient-ils pas me rouler comme ils l'avaient toujours fait à Exeter? Où était Mademoiselle Thomas?

Mais déjà les trois hommes se penchaient, et Mademoiselle Cléments me saisit fermement la tête. L'instant d'après, j'étais suspendu à mi-hauteur, complètement désorienté et cherchant instinctivement à m'ap

puyer quelque part pour garder l'équilibre. Comme je ne pouvais rien sentir, j'avais l'impression que personne ne me tenait. Je poussai un cri d'effroi et fermai les yeux pour ne plus voir toute la salle tourner.

«Parfait», fit Mademoiselle Cléments en souriant, la manœuvre finie. Malade, pris de vertige et assommé, je ne pus lui rendre son sourire.

Pendant les minutes qui suivirent, les médecins et les infirmières s'affairèrent autour de mon lit. Ils firent des prélèvements de sang et d'urine et examinèrent méticuleusement ma peau, car si je restais allongé trop longtemps dans la même position, m'avait-on averti, des escarres pouvaient se former très rapidement. Ne pouvant pas les sentir, je risquais d'être écorché vif sans m'en rendre compte. On plaça et replaça les oreillers, on vérifia les poids de la traction et on m'examina les yeux et la bouche avec une minuscule lampe-torche. Et pour compléter l'examen, on traîna même un appareil de radiographie jusqu'à mon lit.

Durant tout ce temps, le bruit de la salle résonnait derrière les rideaux oranges qui avaient été tirés autour de mon lit. Il devait y avoir une vingtaine de personnes, chacune avec un poste-radio ou un magnétophone à cassettes. Le son semblait s'amplifier dans ma tête douloureuse, et je regrettais la quiétude de l'hôpital Queen Elizabeth.

«Nous devons partir maintenant, Max.» La douce voix de Mademoiselle Thomas, si près de mes oreilles, me surprit.

«V... vraiment?» Ma gorge se noua. J'étais consterné à l'idée de perdre mes deux amies.

«Maintenant que vous êtes installé, il nous faut rentrer.»

Je ne me sentais pas du tout installé, mais plutôt malade et oppressé. Les lumières me brûlaient les yeux et j'étais pris d'étourdissements.

«Sue va bientôt venir», continua doucement Mademoiselle Thomas, qui sentait ma détresse. Elle me toucha l'épaule en signe d'adieu. J'eus toutes les peines du monde à dire au revoir et à prononcer un «merci» étranglé.

En entendant leurs pas s'éloigner, des larmes incontrôlées me remplirent les yeux. Mon dernier lien avec Exeter avait disparu, et avec lui le vague optimisme du matin.

Lorsque Sue et maman arrivèrent, plus tard dans l'après-midi, j'étais à peine conscient. Je savais qu'elles s'étaient assises de part et d'autre de mon lit, tout près, comme pour me protéger du remue-ménage ambiant. J'entendis Sue me dire que l'hôtel était bien, que la campagne alentour était belle, même si l'hôpital ne répondait pas à notre attente. Je ne pouvais même pas saisir ce petit réconfort.

Il me fallut longtemps pour m'habituer à mon nouvel environnement. Les premiers jours furent marqués par le brouhaha et la douleur. Je ne parlai que rarement, sauf pour demander, vainement, qu'on baisse la lumière ou la musique.

«Je suis désolée, Max, disaient les infirmières avec regret. Mais vous allez bientôt vous sentir mieux.»

Le deuxième jour on me coupa les cheveux.

«On ne peut pas vous les laver tant que vous avez les pinces, voyez-vous, m'expliqua-t-on aimablement. Cela ira beaucoup mieux si on vous les coupe un peu.»

J'entendis les coups de ciseaux trois, peut-être quatre fois, mais cela ne sembla pas faire de différence notable. J'avais toujours des démangeaisons terribles sur le cuir chevelu, comme si des fourmis y grouillaient.

Je ne me sentais un peu plus en sécurité qu'en voyant les visages familiers et aimés de Sue et maman à mes côtés. Sans elles, tout me paraissait plus difficile à supporter. Les chaises roulantes semblaient heurter mon lit plus souvent, et l'activité trépidante de la salle épuisait toute ma résistance. Je commençais à rêver très clairement de fuite. Je sautais à bas de mon lit et je courais à travers des couloirs interminables, jusqu'à la campagne bénie à l'extérieur. Courir, courir, jusqu'à ce que l'ambulance me rattrape et qu'on me ramène paralysé dans la salle.

D'une certaine façon, la nuit était pire que le jour: longue, vide; je me sentais seul. Même si les radios étaient éteintes et que les voix s'étaient tues, tous les petits bruits de la nuit s'amplifiaient dans les ténèbres. L'agitation de ceux qui souffraient, une quinte de toux sèche de temps à autre, les marmonnements inquiets de ceux qui rêvaient... Et parfois, il y avait un cri de détresse perçant; je me réveillai alors en sursaut, terrifié, tandis que la garde de nuit courait à travers toute la salle. Quelle horreur ce patient vivait-il? Je ne pouvais jamais refermer les yeux avant d'entendre l'infirmière repasser à hauteur de mon lit.

Chaque nuit, on me liait les mains sur des attelles avec des bandes pour empêcher mes doigts de se recroqueviller irréversiblement. Le résultat était très bizarre; c'était comme si je portais des gants de boxe trop grands de plusieurs tailles. Le plus dur était de voir mes mains quand on enlevait les bandes le lendemain matin. Elles avaient l'air toujours plus maigres que la veille et n'avaient pas plus de couleurs que les bandes elles-mêmes. J'en vins presque à souhaiter qu'on les laisse bandées, pour que je ne voie plus à quel point elles se déchaînaient.

Le matin, la salle commençait à s'animer à des heures impossibles. Il n'y avait pas d'échappatoire: le gant de toilette manié avec dextérité, le petit déjeuner qu'on me faisait ingurgiter à toute vitesse, les draps changés, la toilette... tout devait être terminé à neuf heures. A mon grand effroi, je découvris qu'on me soulevait chaque jour pour tirer sur les draps ou les changer, et pour secouer les oreillers. La gêne que je ressentais lorsqu'on me faisait une toilette complète, qu'on me changeait le sac d'urine ou qu'on m'administrait un suppositoire n'était rien à côté de ce levage insouciant pendant lequel j'étais à chaque fois en proie à de violents vertiges. Les garçons de salle me serraient contre leur poitrine tandis que je doutais de jamais revenir sur la terre ferme.

Ce levage n'était pas la seule épouvante de la matinée. Dès que la lumière venait, je me raidissais en appréhendant les tremblements spasmodiques de mes muscles qui me secouaient tout le côté droit lorsqu'on m'ôtait les couvertures. C'était comme si un minuscule mécanisme s'était mis en marche quelque part sous ma peau et me faisait trembler et sauter la moitié du corps comme un poisson soudain sorti de son élément. Personne ne semblait s'en alarmer. La spasmodicité était apparemment chose courante après une blessure à la colonne. Mais j'étais dérouté et gêné à chaque fois, incapable de contrôler mon corps. J'tremement inerte.

Mes séances de physiothérapie reprirent immédiatement et pendant \*n temps elles ne semblèrent être qu'une prolongation de l'activité ahurissante du matin. Quelques jours s'écoulèrent avant que je ne sois capable d'engager une conversation avec la jeune femme qui me tirait et m'étendait les membres.

«Je m'appelle Olwyn, répondit-elle à ma question. Mais tout le monde m'appelle Ollie.»

Je réalisai qu'elle s'était sans doute déjà présentée avant, mais je ne l'avais pas enregistré. Timidement, elle me parla un peu plus d'elle-même, et j'appris qu'elle venait de Newcastle.

«Vraiment? m'exclamai-je. J'ai été à l'université là-bas.

- Ah bon?»

Elle était visiblement enchantée d'avoir quelqu'un à qui parler de sa ville natale et nous avons échangé des souvenirs pendant quelques minutes. C'était le premier contact réel que j'avais avec le personnel de Stoke Mandeville depuis mon arrivée.

Il y avait environ vingt patients dans la salle 2X, chacun à un stade différent. Apparemment, ceux qui étaient tout au bout de la salle, à quelques pas des portes-fenêtres qui s'ouvraient sur la liberté, ceux-là

portaient les premiers. La plus grande partie du bruit dans lequel j'étais plongé et qui m'ébranlait les nerfs venait de ce coin.

Ceux qui occupaient les lits voisins du mien étaient prostrés et silencieux. Du fait qu'ils n'attiraient pas l'attention comme la musique des postes-radio ou la lumière crue, je les remarquai à peine au début. Lorsque, un matin, je fus basculé vers mon seul voisin, je le vis, couché sur le ventre, en train de lire. Ce spectacle me surprit. Je m'attendais à le voir sur le dos comme moi, mais il était là, à s'appuyer sur les coudes.

«Je pourrai peut-être bientôt en faire autant», dis-je à Sue.

Elle m'apprit alors qu'il s'appelait Gulzar, et qu'il avait une maladie de la moelle épinière qui affectait la moitié inférieure de son corps.

En l'observant, je me demandai depuis combien de temps il était à Stoke.

«On m'a dit deux ans et demi», répondit Sue, d'une voix hésitante.

Deux ans et demi! Je n'osais pas songer au temps que j'allais moi-même devoir y rester.

Personne ne parlait jamais d'une possibilité de guérison. On ne suscitait pas de faux espoirs, on ne nous berçait pas d'illusions. Mais il fallait pourtant atteindre certains buts.

«Essayez de bouger la main gauche, maintenant», insista Ollie après s'être épuisée à dégourdir mes muscles paralysés.

«Et vos jambes?»

Avec les encouragements d'Ollie, je commençai à accepter l'idée de refaire les efforts nécessaires.

Une semaine environ après mon arrivée à Stoke, je bougeai le pouce. Je m'en aperçus lors d'une séance de kinésithérapie, alors qu'Ollie me disait d'essayer de courber les doigts. Je m'étais tellement concentré à essayer de les faire bouger que je crus d'abord avoir imaginé le minuscule mouvement. Clignant les paupières plusieurs fois, je regardai à nouveau.

«Hé, Ollie!» Je n'avais plus aucun doute maintenant. «Regardez mon pouce gauche. Il bouge!» Ollie jeta un coup d'œil professionnel sur le pouce qui bougeait faiblement, et elle esquissa un sourire.

«C'est très bien, Max», dit-elle simplement.

Ollie n'était pas de celles qui laissent transparaître quoi que ce soit. Elle était toujours calme et encourageait sans cesse ses patients, quelque progrès qu'ils fassent, soucieuse de ne pas trahir une certaine excitation qui aurait créé de faux espoirs chez les malades.

«C'est formidable, n'est-ce pas? insistai-je, attendant d'elle un commentaire.

- Oui, bien sûr, acquiesça-t-elle. Lésion incomplète.»

Cela me déconcerta.

«Quoi?

- Cela veut dire que votre moelle épinière n'est pas entièrement sectionnée. Si c'était le cas, vous ne pourriez plus du tout bouger les doigts. Quelqu'un qui a une lésion complète peut seulement encore espérer recouvrer l'usage de ses bras et de ses poignets.»

Elle s'arrêta et j'en tirai moi-même la conclusion.

«Vous voulez dire... on peut alors espérer que d'autres mouvements reviennent, désormais?

- Oui», sur le même ton détaché.

Et comme si cet encouragement n'avait pas été suffisant, le lendemain je bougeai mon index - et le surlendemain le majeur. Lorsqu'on apporta le thé quatre jours après, je n'avais plus besoin de l'aide de Susie pour manger mon biscuit. Je pouvais le saisir moi-même et le mettre en bouche. Nous étions euphoriques.

A partir de ce moment, je ressentis aussi des picotements dans les jambes, et je me demandai si je pouvais oser espérer qu'elles aussi recouvrent un peu de mouvement.

«Persévérez!» C'était tout ce qu'Ollie me disait en se baissant pour étendre mes membres douloureux.

Ollie n'était pas la seule kinésithérapeute que j'allais connaître durant ces premiers jours à Stoke Mandeville. A l'heure du thé, un après-midi, alors que mon thé refroidissait à côté de moi, une voix allègre m'appela de l'autre bout du lit.

«Est-ce que vous aimeriez que je vous donne votre thé?»

Surpris, je vis une jeune femme souriante que je n'avais pas encore vue. Des cheveux noirs soyeux, les boucles ordonnées descendant sur les épaules, encadraient son visage, et elle portait une tenue lisérée de bleu comme celle d'Ollie.

«Merci», dis-je, alors qu'elle saisissait la tasse et en approchait la paille courbée de ma bouche.

D'habitude, quand Sue n'était pas là, je devais attendre qu'une des infirmières ou un des garçons de salle m'aide, et inéluctablement le thé était trop chaud ou trop froid au moment où on me le donnait. A moins que quelqu'un ne se tînt à proximité et en évaluât la température, il était impossible de l'avoir au bon moment. En l'occurrence, le thé était chaud et désaltérant. Je l'avalai avec gratitude.

«Je pense que je devrais me présenter, fit ma nouvelle visiteuse. Je connais un peu Hildenborough Hall et j'avais envie de vous rencontrer.»

J'étais enchanté. «Eh bien, je suis ravi de faire votre connaissance.  
- Je m'appelle Penny. Je suis kiné. Vous reconnaissez sans doute l'uniforme.»

Elle avalait les mots et prononçait les voyelles très ouvertes; j'essayai de situer son accent.

«Vous venez d'Australie?

- Oui. Vous avez deviné juste.» Penny sourit, exagérant son accent en prononçant ces mots.

Elle remit la tasse vide sur ma table de chevet.

«Nous sommes un petit groupe de chrétiens ici et nous nous rencontrons toutes les semaines. Vous pourriez venir lorsque vous irez mieux.

- C'est formidable. J'apprécierais beaucoup cela.»

Ces paroles me venaient droit du cœur. Penser qu'il y avait un groupe de chrétiens ici! Je n'étais pas si seul après tout.

«De toute façon, je passerai de temps en temps pour faire un brin de causette», continua Penny, qui ajouta, un éclair de malice dans les yeux: «Est-ce qu'Ollie vous fait travailler assez dur?

- Oh que oui!», fis-je sur un ton insistant.

Penny éclata de rire. «On nous a surnommés les <tyrans professionnels), vous savez.»

L'image me plut. «C'est tout à fait ça.»

Penny se leva. «A plus tard», fit-elle, et je lui retournai son sourire jovial.

Mon moral remonta au-delà de toute mesure. Pour la première fois, j'étais heureux à Stoke Mandeville. Il y avait là une personne au moins avec laquelle j'avais un terrain d'entente familial.

Ainsi cet univers inhospitalier dans lequel je devais m'installer perdait peu à peu de son caractère hostile.

Je profitais toujours de chaque moment tranquille pour dormir. De temps à autre, mes siestes de l'après-midi étaient interrompues par l'arrivée d'un visiteur, comme ce fut le cas le lendemain de ma rencontre avec Penny. Le bruit de pas rapides qui s'approchaient pénétra mes rêves, suivi d'exclamations étouffées de salutations. J'ouvris les yeux pour voir Sue et une personne que je reconnus être de Hildenborough finir de s'entreindre.

«Max, comment vas-tu? fit Emma de sa voix claire et gaie.

- Ca va, ça va.»

D'une certaine façon, la jovialité d'Emma nous poussait à répondre sur le même ton enjoué, quels qu'aient pu être nos sentiments.

«Tu n'as pas l'air d'aller trop mal», dit Emma en ramenant une chaise

à côté de celle de Sue. Elle s'assit en déboutonnant son manteau sans l'enlever.

«Je ne fais que passer. Je sais combien cela peut être fatigant d'avoir des visiteurs qui bavardent pendant des heures.»

Elle se pencha en avant, avide de nouvelles. «J'ai entendu que tu pouvais déjà rebouger.»

En tant qu'infirmière, Emma écouta avec intérêt la description, force détails à l'appui, de mon début de guérison, et en observa d'un œil connaisseur la démonstration.

«Mais c'est merveilleux.» Elle se radossa, admirative. «Tu sais, Max, je suis sûre que tu vas guérir complètement.»

J'en restai interdit. Guérir complètement? Sue et moi ne vivions qu'au jour le jour, sans oser espérer de trop. Nous percevions chaque amélioration comme un cadeau. Nous nous en réjouissions pour ce qu'elle était, sans penser à ce qui pouvait suivre. Emma pensait à l'évidence différemment, mais nous avions de la peine à partager son optimisme. Comment pouvait-elle savoir? Je ne voulais pas commencer à me faire de faux espoirs pour être déçu par la suite.

«Eh bien, euh..., bafouillai-je, ne voulant pas la blesser, merci.»

Elle m'interrompit en disant d'un ton doux:

«Je prie pour toi et je sais que Dieu va te guérir.»

Je m'étais ressaisi et formulai une ou deux phrases neutres. Emma se pencha alors vers Sue et demanda des nouvelles des enfants. A mon grand soulagement, le chapitre était clos.

Quelques minutes après qu'Emma fut partie, Sue sursauta sur sa chaise, les yeux grand ouverts.

«Max, chuchota-t-elle, je suis sûre que j'ai vu ton pied bouger.» Elle replia les draps au pied du lit.

«Essaie de bouger tes orteils, ou n'importe quoi.»

Troublé, je fis ce qu'elle me dit, sans même demander de quel pied il s'agissait. Je me concentrai à les bouger tous les deux.

«Oh, Max! Si seulement tu pouvais voir! Tes orteils bougent - au pied gauche.» Susie riait, comme si elle ne pouvait pas vraiment croire ce qu'elle voyait.

«Et juste au moment où Emma a dit que tu irais mieux.»

Il était curieux de constater que mes orteils se soient réveillés précisément à ce moment-là, comme si Dieu me faisait un clin d'œil, me laissant entendre qu'Emma pouvait très bien être dans le vrai.

Emma n'était pas la seule qui priait pour nous. Les lettres affluaient: «Nous sommes sûrs que vous pourrez vous en sortir avec l'aide de

Dieu»; «Rappelez-vous, nous sommes tous derrière vous»; «Enchantés d'apprendre vos progrès continuels. Persévérons dans la prière.»

D'autres, comme Emma, disaient simplement qu'ils étaient sûrs que Dieu nous accorderait la guérison. Une lettre en particulier nous fit une forte impression:

«Par ce petit mot, je voudrais vous assurer de mes prières. Je pensais que l'histoire d'un de mes amis vous intéresserait. Il s'appelle Paul, et il s'est brisé la nuque en novembre dernier. Il était censé ne plus pouvoir marcher. Il ne lui restait qu'une minuscule parcelle de sensation à l'orteil. Des amis dans le monde entier se sont unis dans la prière pour lui, et il y a deux mois, il a marché de la voiture à ma maison lors d'une réception organisée pour mon anniversaire. Nous sommes tous convaincus que le Seigneur a utilisé - et utilisera encore - cet accident pour sa gloire, et je suis sûr qu'il en sera de même pour vous.»

Nous étions au pied du mur. Devions-nous prier pour une guérison? Nous n'y avions pas pensé jusqu'alors; sentant tellement la souveraineté de Dieu, nous nous contentions de lui faire confiance plutôt que de lui demander quoi que ce soit. Mais peut-être voulait-il que nous fassions cette démarche supplémentaire.

Devions-nous faire appel à quelqu'un qui avait le don de guérison? Nous ne savions que penser, et en feuilletant la Bible, nous ne pûmes trouver de texte nous encourageant à le faire.

Susie se rappela alors les versets qu'elle avait lus le soir de l'accident. Ils étaient dans «Lumières sur le sentier», une compilation de versets bibliques que nous lisions d'habitude chaque jour. Il y avait un thème pour chaque matin et soir, et celui du soir du 23 juillet était la prière.

Une des références indiquées était Jacques 5, versets 14 et suivants:

«Quelqu'un parmi vous est-il malade? Qu'il appelle les anciens de l'église, et que les anciens prient pour lui, en l'oignant d'huile au nom du Seigneur; la prière de la foi sauvera le malade, et le Seigneur le relèvera; et s'il a commis des péchés, il lui sera pardonné. Confessez donc vos péchés les uns aux autres, et priez les uns pour les autres, afin que vous soyez guéris. La prière fervente du juste a une grande efficacité.»

Nous y étions. Dieu avait laissé des instructions à son peuple en cas de maladie: appeler les anciens de l'église et prier. Et c'était le message que Dieu nous avait adressé le jour même de l'accident, par «Lumières sur le sentier».

«Eh bien, faisons-le, fit Sue simplement. »

- Même l'huile?», dis-je en geignant.

Je pouvais envisager avec une certaine joie que des gens prient autour de moi, mais pour l'huile, c'était autre chose. Cela ne me semblait pas très à propos, et elle allait couler partout sur les draps. En outre, cela nous vaudrait quelques froncements de sourcils de la part du personnel de l'hôpital.

«L'huile est une partie intégrante du tout, souligna Sue. Nous ne devrions pas la rejeter si nous voulons prendre le reste au sérieux.»

On allait donc m'oindre d'huile au même titre qu'on allait prier pour moi.

«Quelle excellente idée», s'exclama Justyn, quand je lui appris ce que nous avions décidé.

Il commença tout de suite à penser à ce que nous pourrions faire d'autre.

«On pourrait avoir une réunion de prière dans la chapelle du Hall en même temps. Ce serait une occasion merveilleuse de réunir un tas de gens pour t'apporter un soutien tout particulier dans la prière.»

C'était bien de Justyn d'avoir de telles idées! Elles lui traversaient esprit en un éclair, et ma part dans notre collaboration consistait souvent à rejeter les idées qui étaient complètement insensées pour ne garder que les traits de génie. Et c'était là un trait de génie.

Pauvre Justyn! Je le plaignais, alors que, assis à mon chevet, il préparait l'organisation de cette journée de prière.

«Je diffuserai aussi une lettre de prière, de sorte que les gens puissent prier même s'ils ne peuvent venir à la chapelle.»

Si quelqu'un pouvait souhaiter ma guérison, c'était lui. Diriger le Hall à nouveau tout seul, décider de lui-même quelles idées retenir et les faire passer de la théorie à la pratique... cela ne devait pas être aisé. Mais il n'en dit pas un mot. Il était aussi jovial et encourageant qu'à l'ordinaire.

Ainsi nos plans s'ébauchèrent pour notre petit culte d'onction.

Le problème suivant fut de déterminer qui étaient nos anciens. Nous étions membres de l'église Saint Nicolas à Sevenoaks, mais notre engagement chrétien se faisait autant au Hall qu'à l'église.

«Nous devrions voir qui est en relation avec les deux», dis-je.

Sue était assise à côté de moi, le crayon dressé et le carnet d'adresses ouvert.

«L'un d'eux doit être Justyn.» C'était l'évidence même.

«Et il y a Marcus Collins et James Jones.»

Ils étaient lecteurs à Saint Nick'. Tous les deux avaient un don d'enseignement qu'ils exerçaient, et ils avaient pris la parole plusieurs fois dans le passé au Hall. Je considérais qu'ils avaient une certaine autorité, que c'étaient des personnes vers lesquelles je me tournerais en cas de besoin.

Fallait-il encore quelqu'un d'autre?

«Edward Smith?», suggéra Sue. Mais oui, bien sûr. Un de ceux que nous connaissions depuis le plus longtemps et en outre un vrai «géant spirituel» à nos yeux. Son concours serait inestimable.

La date fut fixée: le 17 août. J'envisageai désormais ce jour avec une certaine excitation mêlée d'appréhension. Dieu allait-il accomplir une guérison miraculeuse? Je savais qu'il pouvait le faire, mais nous restions soumis à sa volonté et il avait peut-être d'autres plans en vue pour moi que la guérison du corps. Il n'a d'ailleurs jamais promis à son peuple la santé ou la guérison physiques comme une chose allant de soi. Il s'attachait bien plus à notre santé spirituelle.

En tout cas, il savait ce qui était le meilleur pour moi bien mieux que moi-même. Je me souvins d'une réflexion de C.S. Lewis:

«Si Dieu avait exaucé toutes les prières stupides que j'ai formulées en mon temps, où en serais-je aujourd'hui?»

Si Dieu voulait me guérir, c'était parfait. Mais s'il ne voulait pas le faire, sa volonté restait parfaite.

«De toute façon, il est déjà en train de me guérir», dis-je à Sue, bougeant mes bras et mes mains en guise de démonstration.

Nous n'étions pas préparés à la brutale aggravation qui me guettait. Cela fut tellement rapide et inattendu! Je faisais des progrès, et l'instant d'après, j'étais rejeté à cette mince ligne de démarcation qui sépare la vie de la mort.

Je ne comprenais pas ce qui m'arrivait lorsque je me réveillai cette nuit-là, la poitrine comme écrasée par un poids si lourd que je ne pouvais plus respirer. Je me demandai si je devais appeler l'infirmière de garde, mais j'hésitai à la déranger. Au moment où je décidai de ne pas l'appeler, ma respiration se bloqua dans la gorge, de telle sorte que je ne pouvais même plus crier.

«Max, est-ce que ça va?»

Une voix, que j'avais appris à reconnaître comme étant celle de

Tommy, vint, anxieuse, de l'autre bout de la salle à travers l'obscurité.

Comme il n'eut pour toute réponse qu'un halètement sourd et des balbutiements, il utilisa la sonnette d'alarme pour moi :

«Mademoiselle! Mademoiselle! Il y a quelque chose qui ne va pas avec Max!»

Je me sentais toujours aussi stupidement confus alors que j'entendais l'infirmière accourir. On alluma les lumières, des visages surgirent autour de moi, et je sombrai dans l'inconscience, rassuré par le fait que tous semblaient savoir quoi faire.

Pendant trois jours il semblait que je n'allais pas sortir du coma dans lequel j'avais plongé. Sous perfusion, les visites interdites, même le visage de Susie n'étant plus qu'une tache dans la grisaille, j'étais dénué de toute vie. Je ne pouvais même pas tirer un réconfort du fait de savoir que Dieu était à proximité, car mon esprit était trop engourdi pour saisir quoi que ce soit.

C'est alors que Susie eut un songe de Dieu. Susie, qui savait depuis le début que je pouvais ne pas survivre, qui avait observé mes progrès et qui y avait trouvé un espoir, Susie qui avait dû supporter de voir mon état empirer après le voyage jusqu'à Stoke Mandeville et qui maintenant devait encaisser un autre coup. Quel choc cela a-t-il dû être pour elle de découvrir, en venant comme d'habitude ce matin-là, des médecins et des infirmières autour de mon lit, utilisant toutes sortes d'équipements pour essayer de me maintenir en vie.

Cette fois, c'était trop. Assommée, au bord des larmes, elle sortit précipitamment de l'hôpital et se rua à la voiture. S'agrippant violemment au volant, elle cria sa détresse à Dieu dans une prière désespérée. Presque immédiatement, une paix l'envahit qui domina son envie de pleurer, et elle put conduire tout à fait calmement jusqu'à l'hôtel. Dieu travaillait déjà merveilleusement en elle. En général, elle ne dormait jamais pendant la journée, mais ce matin-là, de retour dans sa chambre, elle s'allongea sur le lit et s'endormit.

Aussi nettement que si elle avait été éveillée, à la maison, à regarder vers la vallée heureuse, elle vit alors les collines verdoyantes et le chemin battu que nous avions pris lors de nombreuses promenades. La lumière jaillissait du fin fond de la vallée, baignant tout d'une riche couleur or. Ce n'était pas comme la lumière du jour; c'était bien plus chaud et plus clair que tout ce qu'elle avait vu jusqu'alors.

Deux personnages déambulaient sur le chemin vers cette clarté, leurs ombres s'étirant derrière eux. Elle reconnut ma grande silhouette et celle, trapue, de «pépé», qui était décédé quelques mois plus tôt.

Elle sut intuitivement que c'était une image du ciel. Ni blessure, ni souffrance ne venaient entacher la beauté de la scène, et la lumière était celle de Dieu.

Assez étrangement, sa réaction ne fut pas de penser que j'avais déjà franchi le seuil de la vie à la mort. Au lieu de cela, elle se laissa inonder par la paix et la joie tranquille qui émanaient de la vallée. La pensée que c'était là que tous les enfants de Dieu étaient conduits la réjouit si profondément qu'elle en oublia sa détresse première. Elle n'avait pas à craindre pour moi. Qu'est-ce qui pouvait être plus merveilleux que de partager l'éternité avec Dieu?

Lorsqu'elle s'assit à mes côtés, durant les journées noires et interminables qui suivirent, elle était en paix, soutenue par la certitude que j'étais en sécurité entre les mains de Dieu.

Notre journée spéciale de prière approchait. Les médecins allaient-ils me permettre d'avoir de la visite? Lentement, très lentement, je me rétablis. Mon état de santé allait sûrement permettre que ce moment de culte se déroule comme prévu.

Le matin du 17 août, Sue ouvrit le recueil «Lumières sur le sentier» pour y lire, comme à l'accoutumée. Les mots lui sautèrent aux yeux comme pour confirmer qu'en convoquant les anciens nous étions au centre de la volonté divine:

«Priez les uns pour les autres, afin que vous soyez guéris.»

Je tremblais d'anticipation alors qu'elle me lisait le texte.

«Et tu sais, Max, ajouta-t-elle en levant les yeux, j'ai survolé le reste du livre et le thème de la prière et de la guérison n'apparaît à aucune autre date que le 23 juillet, le jour de l'accident, et aujourd'hui.»

C'était tout à fait remarquable. Qu'est-ce que Dieu avait en réserve?

J'étais réveillé, l'esprit clair, lorsque nos quatre «anciens» arrivèrent en début d'après-midi. A des kilomètres de là, à Hildenborough Hall, des gens s'entassaient dans la chapelle, prêts à joindre leurs prières aux nôtres, et dans tout le pays d'autres s'arrêtaient dans leurs activités pour prier quelques instants. A l'étranger également, des amis et des amis d'amis inclinaient la tête, en prière.

On amena mon lit dans une pièce adjacente, de sorte que notre culte puisse se dérouler dans l'intimité et le calme. Mes amis groupés, silencieux, autour du lit et la main de Susie sur mon épaule, j'attendais, le cœur en paix, ce que Dieu allait faire.

Justyn commença en lisant le passage de Jacques; puis, l'un après l'autre, tous les quatre prièrent brièvement pour moi. Une certaine tension régna lorsque James se pencha sur moi pour l'onction. Il

tenait ce qui semblait être une bouteille tout à fait ordinaire contenant de l'huile sans doute tout autant ordinaire, et lorsqu'il la déboucha, il m'adressa un de ses grands sourires qui réchauffent le cœur, comme si lui-même trouvait cette partie du culte plutôt étrange. Je le sentis me toucher le cou, et le moment était venu.

Devais-je essayer de me lever? Non. Dieu allait me montrer clairement ce qu'il voulait que je fasse. Tout dépendait de lui désormais.

Rien ne changea. Il n'y eut pas d'éclair. Je savais que j'étais toujours paralysé. Les visages autour de mon lit attendaient, solennels, pleins d'espoir durant quelques secondes. Puis tous se préparèrent à partir. On ne nous avait alloué que peu de temps, et ce temps était écoulé. Avec un «au revoir» tout calme, une main sur mon épaule et un «Dieu te bénisse», tous s'éloignèrent du lit.

Cela avait été si rapide. Pendant un moment je me demandai s'ils étaient vraiment venus et repartis. Mais c'était évident. L'huile collait toujours à mon cou. Je ressentis une certaine déception, même en ayant su que Dieu pouvait ne pas déployer sa puissance.

Je fixai le plafond, désespéré.

Pourtant, Dieu ne pouvait m'avoir abandonné. Je savais au plus profond de moi-même qu'un jour ses intentions nous seraient révélées et les réponses aux prières deviendraient évidentes. Il n'y avait pas de doute en moi que nous avions eu raison d'avoir cette réunion de prière. Nous avions obéi à l'un des commandements de Dieu, et c'était là une raison suffisante pour la justifier. Mais qu'il était dur maintenant d'accepter qu'aucun miracle n'en avait résulté.

Bien plus tard, j'appris tout ce à quoi mes «anciens» s'étaient alors attendus. L'un était sûr que Dieu me guérirait, mais il était prêt à accepter que ce ne soit qu'après un certain laps de temps. Un autre savait que j'étais en sécurité entre les mains de Dieu, mais soumis à sa volonté - qui n'impliquait pas nécessairement la guérison. James avait sur lui un cadeau provenant d'amis communs, qui devait me reconforter et m'encourager; mais à la dernière minute, il décida de le garder en poche. C'était le livre d'un homme confiné dans un fauteuil roulant à la suite d'une grave maladie, et qui pourtant témoignait de la fidélité infinie de Dieu. James estima qu'il ne pouvait finalement pas me donner ce livre: cela aurait signifié qu'ils n'attendaient de Dieu que de me garder dans un fauteuil roulant!

Quand à Justyn, il avait gardé une place libre dans sa voiture pour me ramener à la maison. C'est lui qui fut le plus amèrement déçu.

Des heures semblaient s'être écoulées jusqu'à ce que Sue revienne dans la pièce, après avoir raccompagné les autres.

«Ca va, Max?»

Elle mit la main sur mon épaule, et je savais qu'elle ressentait le même mélange de joie et de déception que moi.

La journée suivante fut particulièrement difficile. Je ne m'étais pas encore accoutumé aux nouveaux médicaments qui devaient contrecarrer les effets de la crise d'asthme. Ils me donnaient des nausées et des vertiges, et me rendaient à nouveau très susceptible au vacarme qui régnait dans la salle 2X. Je m'accrochai à la certitude que des gens priaient, que Susie était avec moi, que j'étais vivant en dépit de tout, et entre les mains de Dieu.

Avec une lenteur désespérante, je revins à un état moins précaire.

Deux ou trois jours plus tard, Sue fit irruption dans la salle, plus agitée que d'habitude, et elle me montra un petit bouquet de minuscules fleurs sauvages.

«Regarde, Max. Ne sont-elles pas merveilleuses?»

C'étaient des gesses jaunes et rouges émergeant au milieu de brins d'herbe, et mêlées à des marguerites et des silènes mauves. Il y avait aussi des fleurs de pissenlit, ainsi que d'autres fleurs mauves que je ne connaissais pas.

«Où les as-tu trouvées? demandai-je en humant leur parfum délica<sup>1</sup>

- Là-dehors.» Sue était essoufflée et ses yeux brillaient. «Elles oi poussé *sur un dépôt d'ordures!*

- Vraiment?»

Susie était capable de trouver de jolies choses dans les endroits les plus rebutants.

«Je le longe chaque matin - il appartient à l'hôpital, je pense. Je n'avais pourtant jamais remarqué ces magnifiques fleurs auparavant. Qui aurait pensé qu'un dépôt d'ordures puisse receler tant de beauté?»

Elle fouilla dans son sac et en retira un bocal de confiture vide - «je l'ai demandé à la cuisine» - et commença à y arranger les fleurs.

«Elles avaient l'air tellement singulières parmi les bouteilles cassées et les bouts de papier, continua-t-elle. Tu aurais dû voir comment elles se raccrochaient à la plus petite parcelle de terre. Et du moment où je les avais repérées, le dépôt d'ordures me semblait transformé - parsemé de couleurs sur toute sa surface.»

Elle termina son arrangement et disparut un instant pour remplir le bocal d'eau.

«Voilà!»

Elle posa le petit bouquet multicolore sur ma table de chevet où je pouvais les voir, et fit un pas en arrière pour l'admirer.

«Ravissant!», m'exclamai-je.

Sue rapprocha sa chaise et s'assit, les coudes appuyés sur le lit, le menton dans les mains.

«Tu sais, commença-t-elle sur un ton plus sérieux, il m'est venu une idée tandis que j'observais ces fleurs sur le dépôt d'ordures...

- Mmm?», fis-je, l'invitant à poursuivre, car elle s'était tue, signe qu'elle avait quelque chose d'important à dire et qu'elle cherchait les mots justes.

«Ce qui t'est arrivé, ce qui nous est arrivé...»

Un autre silence.

«C'est comme le dépôt d'ordures, dans un sens. Je veux dire...»

Elle fronça les sourcils, comme si elle s'était déjà mal exprimée.

«En d'autres termes, tes souffrances et ta paralysie ont l'air affreuses, insensées, elles sont comme un gâchis de ta vie. Pourtant nous ne savons pas ce que Dieu peut faire de notre vie telle qu'elle apparaît maintenant. Pour lui, ce n'est pas du gâchis. S'il peut faire sortir des fleurs d'un tas d'ordures, ne peut-il pas en faire autant de notre situation?»

Elle prit une longue inspiration, et me regarda d'un air interrogateur pour voir si je comprenais ce qu'elle avait essayé de me dire. Je voyais l'image qu'elle avait en tête, mais ne pus l'appliquer immédiatement à moi-même.

Le silence se prolongea, et je tentai de le couper par une réponse.

«Tu veux dire que Dieu ne supprime pas toujours ce qui est difficile, douloureux, mais le transforme, en fait ressortir quelque chose d'autre, comme les fleurs?

- Quelque chose de *très beau*, rajouta Sue avec insistance, comme si je n'avais pas saisi l'aspect le plus important de ses paroles.

- Mais oui!»

En un éclair, je le compris. C'était si simple. Je regardai à nouveau les fleurs aux couleurs vives et ravissantes dans le bocal. Un nouvel optimisme jaillit en moi.

«Eh bien, fit Sue, sa voix tremblant d'émotion, je me demande quelles sont les fleurs qu'il va faire grandir sur notre <dépôt d'ordures>.»

# Victoire... et déception

Par un calme après-midi, à l'heure du thé. J'avais dormi environ deux heures, sans être dérangé par des visiteurs, auxquels on interdisait l'entrée jusqu'à ce que je me sois remis de ma crise d'asthme.

Les autres patients étaient revenus de leur séance d'ergothérapie de l'après-midi, et je les entendais, autour de la table, se raconter des blagues. J'essayai de les imaginer tous dans leur fauteuil roulant, tenant leurs tasses eux-mêmes et buvant nonchalamment. Le thé n'avait pas le même goût lorsqu'on le buvait à la paille.

Sue inclinait la tasse pour que je puisse avaler la dernière gorgée lorsque des pas rapides et le bruissement d'un uniforme amidonné annonçèrent l'arrivée de Mademoiselle Cléments. J'étais surpris de la voir. A cette heure de la journée, elle avait en principe elle-même sa propre pause thé.

«Max, nous allons vous mettre plus avant dans la salle», me dit-elle, ce qui me surprit encore plus. Ce n'était pas du tout l'heure normale pour réagencer les lits.

Avant que je ne puisse demander ce qui se passait, Mademoiselle Cléments desserra le frein à la tête de mon lit et fit: «Prête?» à quelqu'un à l'autre bout du lit. Elle avait une expression sérieuse sur le visage, concentrée sur ce qu'elle faisait. Ses traits jeunes en étaient marqués, détonnant avec sa bonne humeur et sa gentillesse habituelles.

«C'est bon», fit-elle à sa collègue. Elle rebloqua le frein et me laissa en train de fixer les battants de la porte d'entrée de la salle. Derrière moi, on déplaçait d'autres patients, et deux minutes plus tard on ramena mon lit contre le mur. Je n'avais avancé que d'une place par rapport à la précédente.

C'était peut-être ma première promotion. Les médecins devaient me considérer dans un état suffisamment satisfaisant pour me faire monter d'un échelon vers la libération finale.

«Alors, je fais des progrès, n'est-ce pas? demandai-je à Mademoiselle Cléments lorsque je l'entendis à nouveau passer à proximité.

- Quelqu'un d'autre a besoin de la place du coin», vint la réponse.

Puis, comme si elle comprenait qu'elle n'avait pas vraiment répondu à ma question, elle ajouta: «Mais oui, vous faites aussi des progrès.»

Finalement, je compris ce qui se passait. On admettait une nouvelle urgence. Il avait dû y avoir la même activité quand je suis moi-même arrivé.

Dans le coin, on installait un nouveau lit, et plusieurs infirmières y travaillèrent pour qu'il soit prêt rapidement.

«C'est un pilote de course, m'apprit Sue, après avoir discuté avec l'un des membres du personnel. Il vient directement de Silverstone. On pense qu'il a la colonne brisée, vraisemblablement à la nuque.»

Je regardai discrètement le lit vide. S'il était atteint à la nuque, il allait probablement être complètement paralysé, au moins au début. Si la fracture était dans le dos, il pourrait bouger la partie supérieure du corps.

Des bruits de voix et de pas précipités, ainsi que le cliquetis d'un brancard à roulettes, se rapprochèrent. Un petit groupe de médecins et d'infirmières apparut, entourant le pilote de course immobile.

Mademoiselle Cléments organisa le levage presque immédiatement. En observant l'installation du nouveau venu, je me demandai s'il était aussi effrayé que je l'avais été moi-même. Je ne l'entendis pas crier. Il était toujours dans sa combinaison d'amiante. On allait sans doute devoir en couper un bout pour la lui enlever. Je repensai à ma chemise, pliée et oubliée depuis.

Cet homme, encore jeune, ne se faisait pas la moindre illusion sur son proche retour à la maison.

«Mettez-y une étiquette, fit-il à l'infirmière qui lui enlevait sa combinaison, et renvoyez-la aux commissaires de course. Elles ont trop de valeur pour qu'on les gâche, et je n'en ai plus besoin désormais.»

J'étais stupéfait par le calme de sa voix. Il savait qu'il en avait terminé avec la course automobile et il semblait l'avoir déjà accepté. Je pense qu'au début de chaque course, il devait être conscient des risques qu'il prenait, et qu'ainsi il s'était dans une certaine mesure préparé. Je ne savais pas ce qu'il ressentait maintenant que ce risque avait même failli lui être fatal, mais je savais que si j'avais eu mon accident après avoir flirté avec le danger aussi consciemment, je ne me le serais jamais pardonné. Il était déjà difficile de supporter les conséquences. Avoir en plus à se le reprocher devait être insupportable.

«Oh, Max, chuchota Sue d'un ton douloureux, quelques instants plus tard. Voilà ses parents. Ils ont l'air terriblement bouleversés.»

Je ne pouvais pas les voir, car j'avais le visage tourné vers le plafond, mais j'imaginai leur détresse.

«Ils doivent être aussi déroutés par l'hôpital que nous l'étions, rajouta Sue. Je dois leur expliquer ce qui se passe et où se trouvent les choses.»

C'était sans doute le seul moyen de leur venir en aide.

J'entendis la famille parler avec calme.

«Au moins il est conscient», remarquai-je et Sue acquiesça. Quel qu'un repoussa une chaise et Sue se leva.

«C'est sa mère. Je vais un peu lui parler.»

J'écoutai se mêler leurs deux voix, l'une compatissante, l'autre hésitante et reconnaissante.

«Je vous présente mon mari, Max. Madame Alexander.»

Une femme blonde, attrayante, se tenait à côté de Sue; elle était au bord des larmes, le visage tendu.

«Je suis navrée que vous aussi ...», dit-elle, mais elle ne put achever sa phrase. J'aurais tant voulu la réconforter en l'assurant que Dieu s'occupait de tout, même dans de telles tragédies, mais j'avais peur que cela ne soit pris que comme de belles paroles dans ces circonstances.

Ce fut Sue qui finalement lui dit ce que nous croyions.

«Nous avons trouvé un très grand secours dans le fait de savoir que Dieu doit avoir un plan dans tout cela.»

Les mots lui étaient venus si simplement et si naturellement que Madame Alexander acquiesça pensivement. «Je n'ai pas assez de foi pour dire cela, mais je suis sûre que vous avez raison.»

Peut-être n'était-ce que mon imagination, mais il me sembla que, lorsqu'elle revint pour bavarder, elle était plus paisible, comme si une foi profondément enfouie en elle avait été éveillée. Je me souvins de la prière que Susie et moi avions formulée lorsque nous étions arrivés à Stoke; elle était toute simple: «Seigneur, utilise-nous ici.» Nous savions que lui seul pouvait en donner les occasions.

Je fus assez surpris de constater, quand on me tourna vers le pilote de course le lendemain, qu'il était déjà réveillé. De ses mains raides et maladroites, il remuait les draps qui le recouvraient, comme s'ils étaient rugueux au contact de sa peau. J'étais étonné qu'il pût remuer.

Il se présenta lui-même: Dave Alexander. J'avais hésité à lui parler, au cas où il eût été trop atteint pour répondre, mais il était tout à fait alerte.

«Ils m'ont dit que la moelle n'était pas atteinte, m'informa-t-il quand

je fis une réflexion à propos de sa main qui bougeait. Donc tout fonctionne. Je ne sais pas très bien pourquoi, mais je suis vraiment heureux. J'ai eu de la chance de ne rien avoir à la tête, et je ne me sens pas trop mal.»

Je n'osais guère lui demander ce qui s'était passé, mais il prit lui-même l'initiative de le dire, comme s'il avait besoin de s'en décharger.

«Vraiment bête», commença-t-il. Le ton de sa voix était celui de la constatation, sans amertume. «Tout allait très bien, lorsqu'un gars m'a coupé la route. J'ai fait une embardée pour l'éviter et j'ai fini par m'écraser à 160 à l'heure dans une des barrières de sécurité - en marche arrière. Je pense que j'ai eu le cou brisé sous la force de l'impact.

- Quelqu'un d'autre était-il impliqué dans l'accident? demandai-je, hésitant.

- Oh non. Je suis sorti de la piste, voyez-vous. Je pense qu'ils ont terminé la course et tout le reste. Quand on court, on ne remarque pas toujours si quelqu'un est sorti de la piste. On continue. Je ne pense pas qu'ils ont su qu'il y avait eu un accident avant la fin de la course.

- Eh bien...» J'essayai de réfléchir comment le reconforter quelque peu. «Si vous n'avez pas les mains paralysées, au moins vous n'aurez pas à porter des gants de boxe.»

Comme on pouvait s'y attendre, il en resta perplexe. «Que voulez-vous dire par <des gants de boxe>?»

Je lui expliquai.

«Oh, c'est vraiment moche, répondit-il, compatissant. Est-ce que vous devrez toujours les porter?

- Je ne sais pas.»

Je ne l'avais pas demandé. C'était encore une de ces choses que j'avais acceptées sans trop songer aux implications. Je n'y avais pas suffisamment réfléchi pour me demander combien de temps je devais les porter. Pendant un moment je me vis à la maison avec Susie me bandant les mains chaque soir...

«Et qu'est-ce qui vous est arrivé, à vous?» Dave reprit la conversation, interrompant ainsi mes sombres pensées.

En quelques mots, je lui parlai de cette matinée de juillet et de la Capri orange.

«Ssss!» Dave siffla doucement entre les dents. «C'est vraiment injuste, vous qui êtes blessé et l'autre conducteur qui s'en tire avec à peine une égratignure.

- Cela aurait été pire si nous avions atterri tous les deux à l'hôpital.»

Il était étrange de constater combien peu j'avais repensé au conduc

teur de la Capri. Je n'avais absolument aucun ressentiment à son encontre. Le seul souvenir que j'en gardais était une vague silhouette tremblante, au visage livide, sirotant une tasse fumante. Il ne m'avait pas rendu visite; en y repensant, je n'en fus pas surpris et cela m'était égal. Il valait peut-être mieux que nous nous réconciliions, chacun de son côté, avec ce qui s'était passé.

«Je pense qu'il est aussi difficile de vivre avec la pensée de ce que l'on a infligé à quelqu'un d'autre que de vivre avec les blessures elles-mêmes», dis-je à Dave.

Je ne sus pas apprécier à ce moment-là combien Dieu me préservait du cancer de l'amertume. Plus tard j'eus du ressentiment, et il me fut impossible alors de pardonner sans le secours de Dieu.

Avant la venue de Dave, je n'avais que très peu parlé avec mes compagnons d'infortune. Le seul avec lequel j'avais un certain contact était Tommy Barrett, qui avait déclenché l'alarme la nuit où j'avais eu la crise d'asthme. Il était dans le lit face au mien, car il avait été admis le même jour que moi. J'appris par Susie que c'était lui qui m'avait chipé mon hélicoptère! Prenant mon courage à deux mains après avoir parlé à Dave, je fis ma première tentative de conversation à travers la salle.

«Hello, Tommy! C'est moi, Max!»

Je me demandai s'il pouvait m'entendre dans le vacarme qui régnait. Comme j'avais les muscles de la poitrine paralysés, je ne pouvais crier très fort.

«Salut, Max, vint la réponse amicale, d'une voix menue. Heureux de vous entendre.»

J'étais soudain à court de mots. Lorsque j'avais préparé ce que j'allais dire, je n'étais pas arrivé plus loin que les mots d'introduction. Puis je me souvins de l'hélicoptère.

«J'ai appris que vous êtes venu avec l'hélicoptère que j'étais censé prendre.

- Ouais.» Il semblait s'excuser. «Je pense qu'ils donnent priorité aux leurs. C'est un hélicoptère de la Royal Navy, et j'étais en poste sur l'Ark Royal.»

Il était bizarre d'avoir une conversation avec quelqu'un qu'on ne voyait pas. C'était comme si on était aveugle, essayant d'imaginer le visage qui allait avec la voix.

«Hé, à quoi est-ce que vous ressemblez?»

C'était lui qui posait la question. Il devait ressentir d'une manière

pareillement étrange le fait de ne pas pouvoir me voir. Je tentai un «grand, brun et pas mal», mais Tommy sembla plus enclin à croire la version du «beau rouquin». Lui, apparemment, était *petit*, brun et pas mal!

«Et comment vous sentez-vous?» On abordait un sujet plus délicat.  
«Mieux qu'avant. Mon appétit revient, ce qui est toujours bon signe.  
- Le mien aussi.»

Tommy semblait content de découvrir que nous avions quelque chose en commun.

«Et les mouvements? Est-ce que vous pouvez beaucoup bouger?»

Dans un certain sens, l'enjeu de cette question était plus important. Je savais que la fracture à la nuque de Tommy était similaire à la mienne, et j'étais aussi curieux que lui de savoir si nous faisons les mêmes progrès physiquement. Mais à supposer qu'il était «plus avancé» que moi?

«Eh bien, répondis-je en hésitant, conscient de la déception qu'il pouvait lui aussi avoir, je peux bouger les bras et un peu les mains. Et les orteils à un pied.

- Tout va bien aux bras et j'ai l'impression que tout est en ordre avec les mains. Mais rien dans les jambes.»

Il y eut un silence. Qui étions-nous pour augurer de l'avenir à ce stade? Je raisonnais ainsi en moi-même, mais ne pouvais m'empêcher d'être déprimé de savoir que Tommy avait conservé l'usage de ses mains alors que les miennes étaient pratiquement paralysées. Il devait sans doute ressentir la même chose à propos du mouvement dans mon pied.

«Dites-moi quand vous ferez des progrès du côté des mains, dit-il.  
- Et vous des pieds.»

Nous avons gardé le contact après cela. J'étais étonné de constater combien avoir des échanges avec quelqu'un dans la même situation pouvait soulager.

Progressivement, je fis aussi connaissance avec les autres. Sue et maman furent les instruments pour d'abord casser la glace en allant dans toute la salle bavarder avec les patients et me parlant ensuite d'eux.

«Qui est celui qui a la forte voix?», demandai-je à Sue après une de ses petites excursions. Il était impossible de ne pas remarquer les plaintes en série et les grognements de douleur exagérés qui émanaient de l'autre côté de la salle.

«Ah, ça, c'est Raspoutine, répondit Susie en aparté. Enfin, c'est comme ça qu'on l'a surnommé. Il s'appelle en réalité Dave Pembury,

mais il a une barbe incroyable qui pousse dans tous les sens et qui le fait ressembler à Raspoutine.»

A partir de ce moment, chaque fois que j'entendais le cockney de Dave Pembury, j'avais à l'esprit l'image vivante d'un Raspoutine prostré.

Un matin, il nous surprit tous. Il était encore très tôt, on venait à peine de nous apporter le petit déjeuner et de nous laver le sommeil des yeux, lorsque sa voix familière se fit entendre, bien plus joviale que d'habitude. Je pouvais à peine en croire mes oreilles. Il racontait des blagues aux garçons de salle, des blagues irlandaises par dessus le marché, l'une après l'autre, en cascade. Il doubla son auditoire et gagna progressivement notre attention à tous.

«Est-ce que vous avez déjà entendu celle de l'Irlandais qui n'a jamais fait de ski nautique parce qu'il n'a jamais trouvé d'eau en pente?»

Je me pris à rire. C'était la première fois que je riais vraiment depuis l'accident. Toute la salle était secouée de rires tandis que Dave «sortait» blague après blague de son répertoire apparemment inépuisable.

Avec l'arrivée de Dave Alexander dans le coin, je me retrouvais maintenant à côté du «cockney blagueur». Je savais que ce devait être lui, car la description de Raspoutine de Sue allait à merveille à mon nouveau voisin. On nous tourna l'un vers l'autre en même temps.

«Bonjour», commençai-je, un peu tendu, car si avant de parler avec Tommy j'avais déjà ressenti un lien avec lui du fait de nos circonstances similaires, je n'étais pas sûr d'avoir le moindre atome crochu avec Dave.

«'jour», répliqua-t-il d'un ton bourru.

Il avait de gros bras, et comme ils étaient au-dessus des draps, je vis un énorme tatouage sur l'un d'eux. Alors que je l'observais, il souleva une main pour remonter ses draps jusqu'à la poitrine.

«Ainsi vous pouvez bouger les bras, dis-je presque sans réfléchir.

- Fracture dans l' bas du dos, répondit Raspoutine. Les jambes sont bel et bien mortes.

- Ah!

- Ca fait combien d' temps qu' vous êtes là, vous?» Raspoutine, élégamment, entamait un nouveau sujet de conversation. Il ressortit de nos entretiens que je l'avais précédé de deux jours.

«tendez une minute. C'est vot' dame qu'est venue et qu'a dit bon jour de temps en temps ces derniers jours?

- Probablement. Elle est avec la famille du pilote de course en ce moment.

- Sue qu'elle s'appelle, hein? Et vous, c'est Max.» Raspoutine me regardait avec un peu moins de suspicion maintenant.

«C'est ça.

- Expert comptable, i' paraît.» Sue devait avoir eu une conversation assez longue avec lui. «C'est pas du tout mon style, ça.»

Je ne savais pas vraiment comment réagir à la note d'hostilité qui transparaissait dans sa voix.

«C'est quoi, votre style? demandai-je après une pause.

- Oh, moi c'est les autos. J' vends des voitures d'occasion. J'ai eu l'accident en revenant d'une vente aux enchères. Une Mini que j' con duisais.

- Moi aussi c'était un accident de voiture.»

Il me vint à l'idée que cela intéresserait peut-être Dave que je lui parle de notre Plymouth Barracuda. Je lui dis qu'elle nous avait sans doute sauvé la vie du fait de sa solidité.

«De bonnes voitures, bien robustes, celles-là», approuva Dave.

Une fois de plus, il y eut un silence.

«Heureux d'entendre que vous vous r'mettez de vot' crise d'asthme», dit alors Dave; sa réflexion me surprit. Sa compassion me fit d'un coup éprouver de la sympathie pour lui.

«Vos blagues y sont pour quelque chose», dis-je en souriant. Il eut la poitrine secouée de rires étouffés, puis il se racla la gorge.

«J' crois qu' j'en ai une que vous avez sans doute jamais entendue...»

Il y avait soudain un lien entre nous. En dépit de toutes les différences criantes qui nous séparaient, ce lien était là. Son essence était notre situation commune. Je ris aux éclats à sa dernière blague.

*Je commençai à me sentir mieux, assez bien pour de nouveau avoir de la visite. L'interdiction fut levée, et j'attendis avidement le premier visage qui allait apparaître au coin du lit.*

Je ne pus d'abord le situer. Un jeune homme bon chic bon genre, au sourire timide. Puis je me souvins: Robert Todd. Lui et sa famille venaient régulièrement à Hildenborough.

«Bonjour, Max, dit-il, et il déposa un énorme panier de fruits sur mon armoire. C'est de la part de mes parents. Ils te passent le bonjour.»

Derrière son attitude plutôt formelle, je sentais combien Robert était mal à l'aise à l'hôpital. Il jetait des regards furtifs à droite et à gauche tout en m'expliquant que lui et son frère Timmy étaient dans la région et avaient pensé qu'ils pourraient venir faire un saut. Timmy, aux côtés de son frère, m'adressa un sourire. Il semblait plus détendu, quoiqu'il regardât avec suspicion tout l'attirail autour de ma tête.

«C'est vraiment gentil à vous d'être venu, dis-je aussi jovialement que cela m'était possible, espérant ainsi mettre les jeunes gens à l'aise. Savez-vous que vous êtes mes premiers visiteurs depuis presque une semaine? Vous avez de la chance que les médecins vous aient laissé entrer.»

Robert rit poliment, puis posa quelques questions soigneusement formulées pour savoir comment je me sentais. J'aurais voulu le distraire de son évident malaise. Il n'était pas le premier à être déconcerté par mon aspect macabre et par l'atmosphère de l'hôpital.

Plusieurs fois je me suis surpris à remonter le moral de mes visiteurs au lieu de l'inverse.

«Raconte-moi ce que tu fais en ce moment, dis-je pour ranimer la conversation. De nouveaux projets en perspective?

- Euh, à vrai dire, oui.» Robert se pencha en avant et d'un air passionné me dit qu'il avait décidé de devenir pilote de course.

«Je n'ai pas encore vraiment l'accord de mes parents, mais nous allons en reparler ensemble après y avoir tous réfléchi.»

Je ne pus m'empêcher de penser à Dave Alexander, juste à côté. Avant de réaliser l'effet que mes paroles pourraient avoir sur ce pauvre Robert, je lui dis de but en blanc: «C'est vraiment intéressant. Le gars dans le coin est - c'est-à-dire, était pilote de course. Et je crois qu'il y en a un autre plus loin dans la salle.»

Robert, déjà blanc, pâlit encore plus. Soudain, ses yeux se révoltèrent, et il disparut de ma vue. Il y eut un fracas retentissant et un bruit de chaises.

Timmy et moi nous regardâmes, interdits.

«Où est Robert?», demandai-je, plutôt bêtement. Timmy regarda par terre, puis de nouveau vers moi, et encore une fois par terre.

«Il est tombé dans les pommes, dit-il, incrédule. Il est tout bonnement tombé dans les pommes!»

A l'avenir, je devrais faire plus attention à ce que je dirai pour mettre mes visiteurs à l'aise!

Le soir, le vacarme ambiant atteignait son apogée. Les séances de physio- et ergothérapie étaient terminées, et on récapitulait à n'en plus finir les événements de la journée. Des visiteurs allaient et venaient, les postes-radio et les magnétophones à cassettes braillaient. Très souvent, à dix heures du soir, j'avais un mal de tête fou et n'aspirais qu'au calme relatif de la nuit.

«Que dirais-tu de regarder la télévision? suggéra Sue un soir, alors que le vacarme semblait encore pire que d'habitude.

- La télé?» Sue savait combien je détestais ce poste qui hurlait continuellement à l'autre bout de la salle. «Je ne pourrais pas la regarder, même si je le voulais.

- Non; je veux dire que je pourrais t'en avoir une petite, portable, pour la regarder d'ici. Ce soir il y a les dossiers de Rockford.»

Mon attitude changea du tout au tout. Rockford était mon détective privé américain préféré.

«Oh oui, m'écriai-je, impatient à présent. Quelle bonne idée!»

La pensée de regarder une émission que j'avais appréciée pendant des années amena une bouffée de fraîcheur du monde extérieur dans la salle 2X.

«Mais où as-tu trouvé une télé portable?»

Susie, se dirigeant vers la porte, me sourit. «Je l'ai repérée hier, dans la salle à côté. On m'a dit que je pouvais l'emprunter.»

Quelques minutes plus tard, le poste était perché sur mon armoire.

«Et voilà», fit Sue gaiement, et elle l'alluma.

Couché sur le côté, avec une bonne vue même si elle était oblique, j'envisageai avec joie cinquante minutes de distraction bienvenue.

Dix minutes plus tard, pourtant, j'avais des vertiges à cause de l'effort de concentration. Je ne comprenais pas pourquoi il m'était si difficile de simplement regarder la télévision. J'allais mieux, alors qu'est-ce qui n'allait pas? J'essayai malgré tout de profiter du feuilleton, mais des vagues de nausée m'envahirent jusqu'à ce que je capitule.

«Ca ne va pas.» Ma voix trahissait ma déception. «Je ne peux pas me concentrer. La prochaine fois, peut-être.»

Il semblait incroyable que je ne pusse pas même regarder la télévision. C'est que je ne devais pas aller beaucoup mieux, après tout. Mon optimisme tout neuf fut rudement secoué.

Mais à l'évidence, les médecins pensaient que je faisais néanmoins des progrès car quelques jours plus tard - c'était vers la fin du mois d'août - ils dirent à Susie qu'elle pouvait rentrer à la maison si elle le souhaitait; j'étais hors de danger.

«N'est-ce pas merveilleux, Max? dit Susie, reconnaissante, après avoir entendu ces nouvelles. C'est une réponse à toutes nos prières.

— Oui», admis-je, mais en moi-même je ressentais de la panique à l'idée que Sue allait me quitter.

Je ne parvenais pas à saisir la pleine signification des déclarations des médecins, essayant d'imaginer ce que Stoke Mandeville serait sans Sue, Sue avec qui je parlais, qui me donnait le thé et les repas et qui établissait le contact avec les autres patients.

Le sentiment d'abandon qui m'avait submergé lorsque mes deux amies d'Exeter m'avaient laissé recommençait à m'êtreindre.

«Je préférerais que tu n'aies pas à partir, dis-je d'une petite voix.

— Je reviendrai aussi souvent que possible - tous les week-ends. Et tu peux t'attendre à ce que les enfants viennent te voir dès qu'on t'aura enlevé la traction.»

Mais cela semblait tellement loin. Si tout allait bien, cela ferait trois semaines - presque autant de temps que j'en avais déjà passé à l'hôpital.

La dernière lettre de Noddy était épinglée au mur au-dessus de mon lit. «Nous attendons avec impatience le jour où nous pourrons venir te voir.» Sue et moi nous étions mis d'accord que les enfants ne devaient pas me rendre visite tant que j'avais la traction. Me voir cloué dans ce lit, sur le dos, serait déjà assez pénible pour eux sans l'horreur de la traction en plus. Et j'avais l'air horrible à ce moment-là. Sans parler de tout l'appareillage, mes cheveux sales étaient épouvantables, couverts de pellicules malgré la lotion avec laquelle on me frottait le cuir chevelu. Je soupirais presque autant après mon premier shampoing qu'après l'enlèvement de la traction; être débarrassé de ces démangeaisons insupportables. ...

«Je vais t'acheter une cassette pour fêter ça, dit Susie.

- Fêter ton départ?» Ces mots acerbes m'avaient échappé.

«Fêter ton amélioration - et pour t'aider à passer le temps.»

Justyn, lors de sa dernière visite, m'avait procuré avec à propos un magnétophone à cassettes dont je commençais à me délecter. J'avais découvert que je pouvais m'isoler du bruit de la salle grâce au casque.

«C'est une bonne idée», dis-je, essayant de montrer que j'appréciais sa suggestion attentionnée.

Sue me procura le dernier enregistrement de Jamie Owens, une de mes chanteuses préférées.

«Tu ne peux pas ne pas aimer ça», dit-elle en introduisant la cassette dans le magnétophone juste avant de partir. Elle me mit le casque bien rembourré sur les oreilles et me donna un rapide baiser d'adieu.

«Au revoir.» Je lus ces mots sur ses lèvres. «Au week-end prochain», et elle était partie.

La bande magnétique se mit à se dérouler, et les premiers accords de guitare se firent entendre. Ils m'étaient familiers et eurent pour effet de m'apaiser. Je connaissais tous les chants de Jamie, et bien que je n'avais pas entendu cet enregistrement auparavant, ce style qui lui était propre

et que j'avais toujours aimé était demeuré le même. La voix claire et douce, les mots réfléchis, la musique légère. Je fermai les yeux et imaginai Jamie à côté de mon lit, chantant comme elle l'avait fait à Hildenborough deux années auparavant tout au plus.

Mais il y avait quelque chose de différent dans ces chants. Jamie y parlait de conflits, d'agitation intérieure, de souffrances. A mesure que les chants se succédaient, je m'identifiai de plus en plus aux émotions exprimées. Ces paroles auraient pu être les miennes.

«Suis allée aussi loin que j'ai pu  
Mais maintenant je n'en peux plus  
Qui peut m'aider, si ce n'est toi  
Je t'en prie, viens auprès de moi.»

C'était là ma prière. Tout à nouveau, j'étais au pied de la croix, déposant mon fardeau que mon Sauveur reprenait avec patience.

«Jamais je n'ai dû aller si loin  
Aurai-je la force d'y parvenir  
Jamais je n'ai dû aller si loin  
Sur toi je m'appuie pour réussir

Toutes mes illusions sont mortes  
Les ténèbres voilent la lumière  
Mais je mets ma confiance en toi  
Je compte sur toi

Car j'ai entendu ta voix  
Et mon cœur a fait le choix  
De te croire, quand tu dis, toi,  
Que cela ne durera pas.»

Jamie avait dans une certaine mesure connu la même expérience que celle que je vivais. Elle n'avait pas de vertèbre fracturée à la nuque, mais il était évident qu'elle avait dû lutter contre une épreuve tout aussi difficile pour sa foi. Elle m'aida à me sentir moins isolé. J'étais frappé par la pensée que l'expérience des chrétiens qui passent par un temps de crise était relativement universelle. Le même sens du malheur et de l'attente du secours de Dieu pouvaient se retrouver tout autant dans des difficultés conjugales ou financières que dans le cas d'une fracture de la

nuque. Des problèmes d'un ordre ou d'un autre, il y en avait tous les jours. Je n'étais pas le seul à passer par une telle épreuve. Savoir cela me réconforta, et je réécoutai plusieurs fois la cassette.

«Suis allée aussi loin que j'ai pu

Je t'en prie, viens auprès de moi

Je compte sur toi.»

# «Que diriez-vous d'un peu de lecture?»

L'anniversaire de Sue tombait deux jours après son départ. Depuis notre mariage, nous n'avions jamais été séparés lors d'un anniversaire. Je passai des heures à chercher un moyen pour trouver la carte que je voulais pour elle. En général, j'allais spécialement en ville et je passais en revue toutes les cartes avant de me décider. Mais cette fois-ci cela m'était impossible. Quelqu'un devrait y aller pour moi. Cette idée ne m'enchantait pas du tout. A qui pouvais-je confier une commission aussi personnelle?

Bien sûr, maman s'en occuperait. Restée pour me tenir compagnie un peu plus longtemps, elle aurait le temps d'y aller.

«Une carte style Susie, lui donnai-je comme instruction. Peut-être une avec des fleurs.»

Maman trouva effectivement une très jolie carte que Sue allait certainement apprécier, mais contre toute logique je sentis que j'en aurais choisi une autre. Je ne pouvais me faire à l'idée de renoncer à quelque chose que j'avais fait depuis des années.

«Que voudrais-tu que j'écrive, Max?», demanda maman, alors qu'elle s'apprêtait à écrire sur la carte. Je pensai à tous les petits mots affec tueux que j'aurais pu y mettre, mais là encore je me sentis frustré parce que je ne pouvais l'écrire moi-même.

«Ecris simplement: <je t'aime, Max>», dis-je finalement. Maman envoya ainsi la carte avec cette seule phrase.

La semaine s'écoula lentement, jusqu'à ce que le grand sourire de Sue réapparaisse et que son «Coucou» congédie Jamie Owens pour le week end.

«Je t'ai apporté un morceau de gâteau», m'annonça-t-elle d'abord, et elle fouilla dans son sac pour l'en sortir, emballé dans une serviette de table. «C'est Noddy qui l'a fait pour mon anniversaire.

- Vraiment, gloussai-je, ça m'a l'air tout à fait comestible.

- Mais bien sûr!» Les sourcils de Sue se redressèrent, son instinct maternel réagissant pour défendre les efforts de Noddy. «C'était une surprise. Elle a tout fait elle-même. Je l'ai seulement aidée pour le four.»

En imaginant Noddy se démener avec la terrine, à Pepperland, j'eus soudain la nostalgie de la maison. Il me semblait que cela faisait une éternité que j'y avais été, emmenant Sunny pour une promenade dans la vallée heureuse. Combien de temps passerait encore jusqu'à mon retour!

«Est-ce que les enfants vont bien? demandai-je vaguement.

- Oui. Mais tu leur manques.»

Comme si elle sentait que parler de la maison n'était guère plaisant, Susie changea résolument de sujet de conversation et me demanda de lui dire tout ce qui s'était passé dans la salle 2X depuis son départ. Il n'y avait pas grand-chose à raconter, sinon que j'étais devenu un cobaye.

Tout Stoke Mandeville savait maintenant que j'étais un «cas», que ma forme particulière de semi-paralysie n'était pas courante et donc d'un grand intérêt pour le personnel médical. Je pouvais davantage bouger du côté gauche que du côté droit, mais je n'y avais pas de sensation, alors que j'en avais dans la partie inférieure droite. J'étais en quelque sorte divisé en deux.

«Un cas des plus intéressants, avait dit le médecin-consultant à ses étudiants, alors qu'ils se regroupaient autour de mon lit, ayant ainsi une illustration à leurs cours. Un Brown Sequard classique. Nous comptons en moyenne deux cas par an ayant ce syndrome.»

Le docteur Maynard se répandit en longues et impressionnantes explications de mon «syndrome», penchant sur moi de temps à autre sa tête foncée où apparaissait un début de calvitie, pour montrer à l'aide d'une épingle ou d'un petit marteau ce que je pouvais sentir ou bouger. Ses épaules restaient légèrement voûtées même lorsqu'il se tenait droit, comme s'il avait passé beaucoup de temps à se pencher sur ses patients.

«Et remarquez également les yeux, reprit-il lorsque la première partie de la leçon fut achevée. Voilà un bon exemple du syndrome de Homer: la pupille de l'œil du côté paralysé est visiblement plus dilatée que celle de l'autre œil.»

Alors que les étudiants examinaient avec déférence mes yeux, le docteur Maynard s'interrompit et me dit aimablement:

«J'espère que vous ne voyez pas d'inconvénient à tout cela, Monsieur Sinclair. C'est d'une grande utilité aux étudiants.

- Mais je vous en prie», répondis-je, bien que j'avais l'impression

d'être plus un objet qu'une personne, à être évalué ainsi en termes médicaux.

Au moins je commençais à comprendre un peu mieux ce qui concernait mon état physique. Lorsqu'il fut fait mention de «C5», je ne me demandai pas à quelle nouvelle salle il était fait allusion, mais je compris que ma fracture se situait à la cinquième vertèbre cervicale de la colonne. J'entendis «lésion incomplète», et à chaque fois qu'on prononçait ces mots, je ressentais une certaine excitation, car ils signifiaient que j'étais capable de mouvements et de coordination.

Ce week-end avec Susie fut calme. C'était l'anniversaire de notre mariage, et jamais nous n'avions eu moins envie de le fêter. Rester cloué dans cet hôpital semblait plus dur à supporter, car nous avions l'habitude ce jour-là d'aller manger au restaurant, une petite tradition qui en était venue à représenter beaucoup pour nous. Nous ne nous offrions que rarement une telle sortie, et nous aurions voulu que notre dixième anniversaire de mariage soit célébré de manière toute spéciale.

«Au moins nous l'avons fêté avec Bob et Rachel, dit Sue d'un ton résolu.

- Mmm.

- Cette semaine-là a vraiment été formidable, n'est-ce pas?»

Je me remémorai ces quelques jours si chargés: le séminaire à dildenhorough, la surprise-partie pour l'anniversaire d'Annie, la soirée loubliable avec nos amis dans le Devon.

- Oui, je crois qu'elle l'a vraiment été.

- Le Seigneur a été bon de nous donner de tels moments avant que tout ceci n'arrive», continua Sue.

Je ressentais la même chose, mais d'une certaine manière les souffrances présentes semblaient plus intenses. Il fallait faire face à tant de choses.

Lorsque le dimanche arriva, nous avions abandonné toute tentative de jovialité. Nos adieux traînèrent en longueur.

«Oh, Max, s'écria soudain Sue, se mettant la main à la bouche, j'ai oublié le cadeau d'Annie Tollat. Du champagne - nous étions censés le boire hier pour notre anniversaire de mariage. Il est resté dans le frigo à l'hôtel.»

En d'autres circonstances, nous en aurions ri. Mais dans ce cas, l'oubli du champagne ne faisait que manifester à quel point nous étions abattus.

Maman partit aussi ce week-end, et je fus livré à moi-même pour la première fois depuis cinq semaines. Je passai de nombreuses heures à écouter mes précieuses cassettes: Dave Pope, Nutshell et bien entendu

Jamie Owens. La seule difficulté résidait dans mon incapacité à manipuler le magnétophone moi-même; aussi me fallait-il faire appel à un des membres du personnel chaque fois que je voulais changer de cassette, et ceux-ci avaient déjà tant à faire. En outre, la plupart des aides-infirmiers étant étrangers et ne possédant que très peu l'anglais, il n'était pas toujours aisé de le leur demander.

«La cassette de Jamie Owens, s'il vous plaît», disais-je lorsque quel qu'un répondait à mon appel.

Un grognement d'incompréhension et un froncement de sourcils me répondaient.

«La cassette avec les marques bleues, précisais-je alors, très lentement. Dans mon armoire.»

Si on ne me comprenait pas encore, je déplaçais doucement la main vers le magnétophone qui passait la journée sur le lit et le tapotais aussi bien que cela m'était possible. En général, cela «marchait», et l'aide-infirmier passait alors quelques secondes à regarder éperdument autour de lui pour trouver mon lot de cassettes. Une fois qu'il les avait repérées dans l'armoire, il fallait patiemment dire «oui» ou «non» jusqu'à ce qu'il trouve la bonne.

Toute une chaîne d'autres problèmes surgissaient lorsque je voulais qu'on me retourne la cassette. Tout d'abord, le casque faisait que je n'entendais absolument rien, de sorte qu'il m'était impossible de savoir si quelqu'un était à proximité pour m'aider. Mon recours était alors de crier vigoureusement en prenant mon courage à deux mains, pour constater le plus souvent qu'une infirmière était juste de l'autre côté du lit et se demandait pourquoi je poussais un rugissement aussi assourdissant. Si un aide-infirmier apparaissait, je devais d'abord lui faire comprendre que *je ne voulais pas* une cassette de l'armoire cette fois, mais simplement qu'on me retourne celle qui était déjà dans le magnétophone. Une fois, on me retira le casque et on rangea soigneusement le tout avant que je ne parvienne à communiquer ce que je souhaitais.

Il était fastidieux de devoir lutter avec autant d'acharnement pour un résultat aussi minime. Parfois je me disais que cela ne valait même pas la peine d'essayer. J'étais tenté de simplement rester là, allongé, et de laisser la journée s'écouler dans sa routine hospitalière sans la perturber.

Un après-midi je ne pus me résoudre à appeler quelqu'un pour me retourner la cassette de Jamie Owens. Les dernières notes de la première face s'étaient éteintes depuis quelques minutes et j'écoutais le silence de mon casque, quand il me vint à l'idée d'essayer de retourner la cassette moi-même. Pourquoi pas? Je n'avais rien à perdre.

Une détermination acharnée m’envahit alors que j’avançais la main vers le magnétophone. Avec une lenteur consternante, je cherchai à tâtons la touche d’éjection de la cassette. Enfin je la trouvai. Était-elle coincée? Peut-être fallait-il appuyer un peu plus. Mon doigt était si faible que je ne pouvais exercer la pression nécessaire pour l’enfoncer. Les minutes s’écoulèrent, et enfin la cassette jaillit de son compartiment.

La sortir ne fut pas trop difficile. Je glissai mon doigt dessous et retirai la main. La cassette tomba sur le lit, et je la manipulai maladroitement pendant quelques minutes pour essayer de la retourner et de la re prendre.

Lorsque finalement je l’eus à nouveau en main, je ne pus trouver la bonne position pour la réinsérer. Chaque fois que j’essayais de la pousser dans sa glissière où elle était censée s’enfiler avec tant de facilité, je rencontrais un obstacle. J’avais mal au bras du fait de l’effort, et je me demandai si j’allais devoir admettre ma défaite et appeler à l’aide.

C’est alors que la cassette trouva le passage et se mit en place. Je rabattis d’un coup le couvercle et me mis à chercher la touche «on». Je la trouvai. Encore une dernière petite pression, et le magnétophone se mit en marche. J’entendis à peine la musique tant le soulagement et un sentiment de triomphe m’envahirent.

Cela m’avait pris vingt minutes - mais j’y étais parvenu.

Par la suite, j’appris à enlever mon casque en laissant tomber les bras au-dessus de la tête; en les ramenant vers le bas, ils entraînaient le casque. Celui-ci arrivait ainsi autour de mon cou. Je ne parvenais pas à le remettre seul sur mes oreilles, mais c’était un début. Il me semblait que j’étais en voie de recouvrer un peu d’autonomie après avoir été dépendant des semaines durant de ceux qui m’entouraient.

On devait être aux premiers jours de septembre. Rosemary, mon ergothérapeute écossaise, survint avec une suggestion surprenante.

«Que diriez-vous d’un peu de lecture?», demanda-t-elle de sa douce voix.

Elle devait plaisanter! «Vous voulez rire! fis-je, étonné. Je ne peux même pas tenir un livre.

- Mais vous n’aurez pas à le tenir, répondit-elle, mystérieuse. N’avez-vous jamais entendu parler de pupitre?»

Un pupitre? Comment voulait-elle que je m’en serve, couché sur le dos?

«C’est en fait très simple», m’assura Rosemary, alors qu’elle mettait en place quelque chose de métallique qui rappelait une cage. «On met le

livre sur le pupitre — comme ça», et d'une main adroite elle mit en place un livre de poche qu'elle avait apporté sur une latte de bois directement au-dessus de ma tête. «Et on tourne les pages - comme ça», dit-elle en me montrant comment, à l'aide d'un bâton en bois, tourner les pages en les dégageant de sous un élastique qui les retenait pour les glisser sous un autre, de l'autre côté.

J'essayai d'imiter son exemple, mais échouai à chaque tentative. Je ne pouvais tenir le bâton correctement, et bien qu'il fût attaché fermement à ma main, il me fallut un long moment pour parvenir à le manier avec un certain résultat. Et lorsque je parvins à tourner les pages, c'était dix d'un coup. Rosemary riait.

«Ne vous en faites pas. Vous allez bientôt avoir le coup de main.»

«Bientôt» voulait en l'occurrence dire deux ou trois jours, mais à partir de cet instant, tout un nouveau monde s'ouvrait à moi dans la salle 2X. Je m'évadais dans les pages imprimées, et demandai instamment par téléphone à Sue de me rapporter tous mes livres favoris de Nevil Shute et James Herriot.

«Je t'en ai aussi apporté un autre», fit-elle en rangeant une pile de livres de poche dans mon armoire, le week-end suivant. Elle brandit l'un d'eux au-dessus de ma tête. On y voyait sur la couverture la photo d'une jeune fille souriante, aux cheveux courts; le titre ressemblait à une signature.

«Qu'est-ce que c'est?

- Un cadeau. C'est l'histoire d'une fille qui a eu une fracture de la nuque et qui n'a plus recouvré aucun mouvement.»

Sue mit le livre en place sur mon pupitre, tandis que je pensais que j'aurais préféré lire quelque chose de moins exigeant.

«C'est très spécial, ajouta Sue, qui avait lu dans mes pensées. Tu ne pourras pas le poser avant de l'avoir terminé.»

C'est ainsi que je fis la connaissance de Joni, la jeune Américaine dont le nom s'inspirait de celui de son père Johnny, et qui insistait pendant les deux premières pages de son livre sur le fait qu'on devait prononcer les deux prénoms de la même manière. Dès le début je me rendis compte que je lisais quelque chose qui venait du cœur, comme les chants de Jamie Owens, manifestant les mêmes luttes et les mêmes vérités éternelles. Mais cette fois, ses expériences correspondaient directement aux miennes, de l'accident survenu lors d'un plongeon, à la mer, aux mois de frustration à l'hôpital.

Sue avait raison. Je lus le livre avidement du début à la fin, chaque page m'émouvant, me provoquant et m'humiliant tour à tour.

«Je commençais à voir la souffrance dans une lumière toute nouvelle,

T V

disait-elle, non plus comme l'épreuve à éviter, mais comme une occasion à saisir, car Dieu donne alors tout son amour, sa grâce, sa bonté.» (*Joni*, p.195)

Je n'avais jamais perçu auparavant la souffrance comme un privilège. Je découvrais quelqu'un qui avait appris à la voir comme quelque chose de positif, d'excitant même, comme une possibilité pour Dieu de pénétrer notre vie de manière bien plus réelle.

Nombre de ses expériences étaient analogues aux miennes. Joni avait été déconcertée par l'hôpital, aveuglée par les lumières et incommodée par le bruit. Elle avait tantôt ri, tantôt pleuré, tantôt espéré, tantôt désespéré; tantôt elle avait été de mauvaise humeur, et tantôt elle avait considéré la présence de ceux qu'elle aimait comme un dû. Le premier minuscule mouvement de la main qu'elle put faire fut pour elle un triomphe, comme ce fut le cas pour moi, même si elle ne devait plus guère faire de progrès par la suite. Elle était passée par des moments pénibles que moi, et elle en était pourtant sortie en louant Dieu.

Lire sa victoire finale sur la souffrance réjouissait le cœur, mais je me surpris à me demander si Joni, pour ses lecteurs, n'avait pas insisté uniquement sur l'aspect positif de son expérience. N'éprouvait-elle réellement aucun ressentiment, aucun doute? Je souhaitai la rencontrer pour m'en assurer. Je ne savais toujours pas si j'allais pouvoir accepter le fait d'être handicapé pour le restant de mes jours, et je soupirais après la certitude inébranlable qu'avec Jésus-Christ je pouvais être totalement victorieux. Je le savais par la foi, et le livre de Joni me donnait un encouragement vital, mais je n'eus de réponse que bien plus tard.

Arrivé à la fin du livre, j'avais l'impression de connaître Joni personnellement. Elle était devenue la compagne discrète de ma vie de tous les jours, et le resta pendant toute la durée de mon séjour à Stoke Mandeville.

Au bout de sept semaines et demie vint le moment d'enlever la traction.

«D'abord une radio, prescrivit le docteur Maynard. Seulement au cas où l'os ne se serait pas assez consolidé.» Je dus avoir l'air inquiet, car il rajouta: «Nous le faisons toujours, Monsieur Sinclair. Un contrôle de routine.»

On m'emmena prestement au service de radiologie. C'était la première fois que je sortais de la salle 2X depuis mon arrivée. Ma vision se limitait toujours au plafond, mais la lumière qui venait des ajours ne me faisait plus mal aux yeux. En outre, la musique et le brouhaha des autres

salles étaient égayants. Les appareils de radio semblaient bien moins terrifiants que le souvenir que j'en avais gardé, et le «contrôle de routine» fut terminé très rapidement.

«Bien, bien», fit le docteur Maynard. Son verdict vint, bienvenu: «On peut enlever les pinces.»

Je me demandai comment il allait procéder, ce que l'on sentait, et si j'allais pouvoir bouger la tête immédiatement après. Etonnamment, je n'avais pas pensé à ces choses auparavant. Je ne m'étais toujours préoccupé que du soulagement que j'éprouverais au moment où on me délivrerait des poids.

«On ne peut pas vous les enlever en une fois, vous savez, m'avertit une des infirmières. Nous devons vous enlever les poids progressivement afin de vous habituer au changement. On n'enlève les pinces qu'à la fin.»

Je ne compris toute la portée de ces paroles que lorsqu'on m'enleva les deux premiers poids. J'avais l'impression que ma tête s'envolait et flottait follement dans l'air à proximité du plafond, et pendant un moment ma vue fut trouble. Je fus heureux d'entendre qu'on ne m'enlèverait les deux poids suivants que deux heures plus tard. Il n'en resterait alors plus que deux autres. J'imaginai ma tête s'envoler hors d'atteinte et j'en éclatai de rire.

Lorsque finalement tous les poids furent enlevés, le docteur Maynard revint pour me retirer les pinces.

«Vous ne sentirez rien du tout», dit-il, d'une manière peu convaincante, pensai-je. Je ne pus m'empêcher d'être un peu nerveux. A supposer que les pinces restent collées, ou qu'elles se cassent, ou qu'il se passe quelque chose d'analogue? En fait, on m'avait dit qu'elles tombaient souvent, et j'avais eu de la chance que cela ne me soit pas arrivé.

L'infirmière, voyant mon air soucieux, me dit d'un air taquin:

«Ne vous en faites pas, Max, on va vous les enlever en une demi-heure.

- En une demi-heure?» Mais elle riait.

«Disons... en vingt minutes», concéda-t-elle. Elle regarda au-dessus de ma tête, là où le docteur Maynard devait être occupé avec les pinces; mais à cet instant je vis du coin de l'œil qu'il posait quelque chose de métallique sur un meuble.

Je tournai les yeux, d'un air accusateur, vers l'infirmière:

«Elles sont enlevées, n'est-ce pas? Les pinces sont enlevées!»

Elle acquiesça entre deux éclats de rire, et j'essayai de lui envoyer un coup de mon bras valide. Elle l'esquiva, et le docteur Maynard survint pour confirmer que les pinces étaient sorties sans difficulté.

«Maintenant il vous faut laisser reposer votre tête encore un moment, m’informa-t-il. Il suffirait d’un seul geste imprudent pour réduire à néant les deux mois de traitement.»

Il n’eût pas à me répéter cet avertissement.

De retour dans la salle, mes compagnons me crièrent leurs félicitations, et je jouis de la sensation déraisonnable d’avoir accompli quelque chose. Tommy avait quelques jours «d’avance» sur moi, mais je l’assurai que j’allais le «rejoindre» sous peu.

«J’ai entendu que tout’ vot’ famille va v’nir c’ week-end, fit jovialement Dave Pembury. N’oubliez pas d’leur présenter vos vieux copains, hein?

- Bien sûr», rétorquai-je, tout excité. J’étais impatient de les voir à présent.

Mais d’abord on allait procéder au shampoing tant attendu. On amena cérémonieusement de l’eau chaude et savonneuse à la tête du lit. Puis on me glissa précautionneusement une alèse en polyéthylène sous la tête. Partiellement enroulée sous la nuque, elle me passait sous le crâne et s’étalait jusqu’au bord du lit pour pendre au-dessus d’une cuvette, permettant ainsi l’écoulement de l’eau. Puis les douces mains d’une infirmière me lavèrent les cheveux. Quel soulagement! Le shampoing terminé, je me sentais comme un roi.

Le samedi matin, de petits pas précipités se firent entendre.

«C’est nous, c’est nous», chantait la voix d’Annie, venant du pied du lit. Puis: «Quel grand lit. Je n’arrive pas à y grimper.

- Moi, j’y arrive!» Et une seconde plus tard, Noddy était sur le lit, de l’autre côté, un sourire timide aux lèvres et de nouveaux rubans dans ses cheveux foncés et lustrés. Il ne me fallut qu’un commentaire appréciatif à propos de ses rubans pour la mettre à l’aise, et elle se mit à me raconter les nouvelles, tout comme elle l’aurait fait le soir à la maison, lorsque je rentrais du travail. Annie se mêla à la conversation, perchée là où Susie l’avait posée, près de mon épaule, sa petite main dans la mienne.

Elles avaient l’air plus grandes qu’elles ne l’étaient en réalité. J’étais sûr qu’elles avaient toutes les deux grandi durant mon absence. J’écoutai leur babillage avec ravissement, soulagé de voir que mon apparence étrange ne semblait pas les effrayer. J’étais encore pratiquement chauve à l’endroit où les pinces avaient été placées. Susie les avait à l’évidence bien préparées, leur disant avec force détails ce à quoi elles devaient s’attendre.

«Je me suis même allongée sur le plancher pour essayer de leur

montrer comment tu es», me confia-t-elle en riant de son rire de petite fille.

Seul Ben ne disait rien. Il se blottissait timidement dans les bras de sa mère; puis il en descendit pour explorer la salle. Pendant que nous bavardions, il trotta jusqu'au lit de Dave Pembury et fut fasciné par le bouton rouge vif qu'il vit à hauteur de ses yeux. L'instant d'après, un cri sourd de Dave nous alerta: Ben avait découvert le bouton de mise en route du moteur qui faisait basculer le lit et l'avait enclenché.

Dans l'agitation qui s'ensuivit, on vint à la rescousse de Dave et de Ben, et toute la salle éclata de rire.

«Je parie que vous ne vous attendiez pas à ce genre de présentations, fis-je à mon voisin, lorsqu'il fut remis de ses émotions.

- Non, ça ne compte pas, répliqua Dave, avec bonhomie. Je veux de vraies présentations maintenant.»

Ce fut un petit garçon plutôt confus et tout rouge qui, des bras de sa mère, adressa finalement un timide «bonjour» à «Monsieur Pembury». Dave était ravi.

«Et devine quoi, papa.» Annie interrompait sa propre conversation, se rappelant sans doute quelque chose de très important. «Gom est venue s'installer chez nous.

- Vraiment?»

Je regardai Sue d'un air interrogateur.

«Elle est venue la semaine dernière, rajouta Noddy, d'un air important. Maman voulait nous faire une surprise.»

C'était certainement cela. «Gom», ou Molly pour être moins familier, avait été gouvernante chez la sœur de Justyn pendant des années. Je ne savais pas qu'elle avait déménagé et qu'elle était libre pour venir à Pepperland.

«Encore une réponse à la prière, dit Sue simplement. Jennifer et elle étaient d'accord que nous profitions de son aide, et elle est venue chez nous. Jen peut s'en sortir toute seule, maintenant que les enfants sont plus grands.

- Elle est très drôle, ajouta Annie. Elle nous fait rire tout le temps.» Elle fit chanter sa voix pour souligner ses propos.

«C'est merveilleux», dis-je à Susie, alors que les enfants devisaient sur leur nouvelle amie. Elle acquiesça, les yeux brillants.

«J'aurai le temps de répondre à tout ton courrier, et Gom pourra s'occuper des enfants si jamais je veux venir te voir. C'est la meilleure solution qui pouvait être. Et elle est aussi une très bonne compagne. La maison ne semble plus aussi vide.»

La voix de Sue fut sérieuse un instant à peine.

«Oh! J'allais oublier, fit-elle d'un ton de nouveau allègre. Il y a autre chose. Ton ancien aumônier d'école, Peter Hancock...»

Peter Hancock était maintenant aumônier-assistant à l'hôpital, et il m'avait pris complètement par surprise lorsqu'il m'avait rendu visite la première fois. J'ignorais totalement qu'il était à Stoke. Je me souvenais de sa jovialité désarmante à l'école; il sifflait toujours une mélodie entraînante et arborait invariablement un large sourire. Il ne semblait pas avoir beaucoup changé: il avait toujours la même bienveillance sous-jacente. Il était devenu pour moi un vrai ami et un réel soutien à l'hôpital, me rendant aussi souvent visite que son emploi du temps le lui permettait et me soutenant ainsi le moral.

«Sa femme Sue m'a téléphoné l'autre jour, continua Sue, et elle m'a proposé de m'installer dans leur chambre d'amis plutôt que d'aller à l'hôtel à chaque fois que je te rends visite. Tu sais qu'ils habitent tout près d'ici.»

Elle s'arrêta, attendant ma réaction, mais j'étais sans voix.

«Elle n'aurait pas accepté que je décline son invitation», conclut-elle.

Je cherchai sa main et la serrai aussi fort que je le pus.

# Un chrétien dans la salle

Ce mercredi matin-là, le programme de la radio battait son plein et la salle résonnait de son bourdonnement habituel lorsqu'on m'apporta pour la première fois la Cène.

«Bonjour, Monsieur Sinclair. Je suis le chanoine Byard.»

Je reconnus le nom de l'aumônier de l'hôpital et, levant les yeux, je vis un personnage aux vêtements cléricaux, grand, debout à côté de mon lit. Sa présence surprenait un peu dans cet univers hospitalier.

«Aimeriez-vous prendre la Cène?» Il sourit, attendant une réponse.

Il était venu durant une pause, entre le brancard-douche et le moment où on me changeait les draps. J'étais à peine vêtu et encore couvert de talc, attendant que l'équipe de lavage s'occupe de moi.

«Euh, oui, bégayai-je, me sentant plutôt ridicule. Oui, j'aimerais bien la prendre.»

Le chanoine ne sembla pas s'émouvoir, et il s'étendit pour tirer les rideaux autour de mon lit. J'avais demandé qu'on me mette sur la liste de ceux à qui on donnait la Cène tous les quinze jours, mais cela se passait à un des moments les plus chargés de la routine de l'hôpital. Quelle sorte de Cène...? Mais déjà le chanoine inclinait la tête pour prier, et je fermai les yeux en essayant de fixer mes pensées sur cet instant, espérant que les aides-infirmiers ne surviendraient pas pour finir de me préparer pour la journée.

Dès que le chanoine prononça de sa voix déférente les paroles que je connaissais si bien, le ridicule de ma posture ainsi que la musique qui retentissait dans la salle s'évanouirent. Nous n'avons partagé que trois minutes dans notre petite «chapelle» de toile, mais ces trois précieuses minutes ont représenté autant pour moi qu'un culte fervent dans une église. C'était la première fois que je bénéficiais d'une réelle intimité à Stoke pour adorer Dieu, et il me semblait d'autant plus proche.

Je ne repris la lecture personnelle de la Bible que quelques semaines

après le départ de Sue pour Pepperland. Assez étrangement, ce n'était pas le premier livre que je pris lorsque je fus en mesure d'utiliser mon pupitre. Je m'étais tellement accoutumé au soutien particulier de Dieu, à sa paix intérieure et au sentiment permanent de sa présence que je ne songeais pas à revenir sérieusement à l'étude de sa Parole. Je ne réalisai ma négligence que lorsque Sue y fit allusion, pendant un week-end.

«Est-ce que tu lis la Bible, Max?»

Sa question fortuite me prit au dépourvu. J'avais de nombreuses fois posé la même question à des visiteurs au Hall, et je trouvai singulier que ce soit à moi qu'on la pose. Je dus rougir comme ceux que j'avais moi-même interrogé lorsque j'admis que je ne m'y étais pas encore remis.

Repris, je veillai à avoir ma bible fixée sur le pupitre à la première occasion, mais il me fallut longtemps pour reprendre mon ancienne habitude. Le sentiment de la proximité de Dieu était si fort qu'il ne me semblait pas important de maintenir la lecture quotidienne de la Bible. Je ne voyais pas sur quel terrain dangereux je m'engageais. Dieu pouvait accorder un soutien particulier lors d'une crise, mais ce n'était pas indéfini. Si je ne me ressaisissais pas, j'étais un candidat de premier choix aux séductions de Satan. Aussi incroyable que cela puisse paraître, il ne me fallut pas moins de deux années de lutte pour apprendre la leçon et revenir à une étude régulière et continue de la Parole.

<sup>1</sup> Un jour, ma bible était sur le support du pupitre lorsqu'un nouveau visiteur vint me voir.

«Comment allez-vous, Max?»

Le jeune homme en blanc me sourit chaleureusement, comme s'il me connaissait déjà.

«Je m'appelle John Philips et je travaille au service de chirurgie, au bout du couloir.» Il en montra la direction d'un geste de la tête, faisant bondir son stéthoscope sur la poitrine. «J'ai entendu dire que vous étiez de Hildenborough Hall», ajouta-t-il.

Sans autre commentaire, je savais que j'avais à faire à un autre chrétien qui faisait partie du personnel. Cela expliquait pourquoi John semblait me connaître, et aussi pourquoi je me sentis rapidement à l'aise en sa compagnie.

Il acquiesça, approuvateur, en voyant ma lecture.

«Vous savez, dit-il, la tête penchée de côté, chaque fois qu'il y a un chrétien dans la salle, quelque chose change.

- Vraiment?» Je répondis d'un ton plutôt neutre, absolument pas convaincu que ma présence dans la salle 2X ait pu y apporter un iota de différence.

«Vous verrez», répliqua mon ami expérimenté.

Ses paroles me firent réfléchir. Voulait-il dire que je devais rendre témoignage de ma foi? Je pouvais comprendre qu'il voyait dans le fait d'être hospitalisé de grandes possibilités de partager la Parole de Dieu. J'avais ressenti la même chose en arrivant à Exeter. Mais l'aumônier là-bas n'avait pas été du même avis.

«Max, avait-il dit en hochant la tête, vous êtes d'abord ici pour vous faire soigner. Songez à cela et ne vous occupez pas de témoignage.»

Mais il y avait à mes côtés des gens qui en avaient besoin. Dieu attendait certainement de moi que je leur parle. Il me fallut un certain temps pour saisir toute la sagesse de l'aumônier d'Exeter. Il voulait dire que je ne pouvais porter ma «tenue d'évangéliste de Hildenborough Hall» à l'hôpital. La situation était tout autre. Je ne pouvais sans crier gare parler de l'amour de Dieu, car les gens autour de moi n'étaient pas ouverts et en recherche comme ceux que je rencontrais à Hildenborough. Ils souffraient et étaient certainement très sceptiques quant à l'existence d'un Dieu, et en particulier d'un Dieu aimant.

Je décidai donc de ne pas évangéliser de la manière directe dont j'avais l'habitude. Je comptais sur Dieu pour me montrer comment je pouvais partager ma foi de façon constructive. Peut-être était-ce aussi là ce que John entendait en disant que Dieu allait nous «utiliser», comme Susie et moi l'avions prié, simplement parce que nous étions à l'hôpital, et que nous lui faisions confiance.

Et Dieu donnait des occasions de le faire. Chaque fois qu'on me demandait ce que je faisais, je partageai dans une certaine mesure ma foi en parlant simplement du Hall et du travail que j'y faisais.

Dave Alexander fut le premier à me demander de plus amples informations sur Hildenborough.

«Un centre chrétien de conférences? Vous voulez dire que vous y rassemblez un tas de gens pour lire la Bible?

- C'est-à-dire... oui et non.» Je cherchai les mots pour décrire au mieux le Hall. «Nous faisons également un tas d'autres choses: nous organisons des concerts tous les samedis soirs...

- Vraiment?» Dave m'interrompit, d'un ton passionné. «Quel genre de concerts est-ce, Max?

- Tous les genres. Nous avons des artistes différents chaque semaine.

- Du folk, du jazz, du pop?» Dave était à l'évidence un «fana» de musique.

«Un peu de tout.» Nous avons un tel mélange que je ne pouvais faire ressortir quelque chose de spécifique. «Notre propre orchestre, le

groupe <Pace>, donne une bonne partie de ces concerts. Il y a de la guitare...

- Un instrument formidable, la guitare, dit Dave alors que je reprenais mon souffle.

- ... du piano, de l'orgue, et de la musique vocale, finis-je.

- C'est la guitare qui m'emballe le plus, répéta Dave.

- Moi aussi. J'en jouais moi-même.

- Vraiment?» Dave semblait très impressionné. «Est-ce que vous en jouiez beaucoup?

- Pas mal quand j'étais plus jeune, mais moins ces derniers temps.

Une des dernières fois que j'en ai jouée... - du fait de mon auditeur si captivé, je me laissais aller-c'était avec Cliff Richard, un samedi soir au Hall.»

Sur le coup, il n'y eut pas de réponse.

«C'est de la blague, dit enfin Dave.

- C'est vrai. Je jouais pendant qu'il chantait...»

Je fus interrompu par de grands éclats de rire de mon voisin. J'avais perdu toutes mes chances de lui parler des études bibliques au Hall.

«Hé, les gars!» Il appelait tous ceux qui étaient à portée de sa voix.

«Max raconte qu'il a joué de la guitare pour Cliff Richard.»

Des gloussements incrédules se firent entendre dans toute la salle.

«Je n'ai encore jamais rencontré de comptable honnête», renchérit Dave Pembury, caustique.

Il pensait ce qu'il disait, encore que j'avais appris à ne pas me sentir trop personnellement visé par ses nombreuses idées préconçues. Il avait plus de peine à m'accorder crédit dans ce domaine que dans celui de la foi, comme d'ailleurs bien d'autres. Les maçons, les dockers et les vendeurs de voitures d'occasion n'ont jamais fait confiance à la haute société londonienne.

Quelque chose de plus profond venait cependant à bout de ces barrières dans la salle 2X. Une espèce de «communion dans la souffrance» nous rapprochait les uns des autres d'une manière impensable dans n'importe quelle autre circonstance. C'était une expérience unique pour moi, et je la chérissais déjà précieusement.

«Demandez-lui des preuves, cria quelqu'un du fond de la salle.

- Sue a pris une photo de nous deux, répondis-je en criant pareillement. Je vais lui demander de l'apporter; ainsi vous pourrez tous le voir.

- Ne serait-elle pas truquée, par hasard?» Dave Alexander continuait de me taquiner.

«Vous verrez bien!»

Sue trouva bien la photographie, mais même ainsi les autres ne furent pas satisfaits.

«Allons donc, Max, ce n'est pas vous. Et depuis quand Cliff Richard ressemble-t-il à cela?»

Il est vrai que la photo avait effectivement été prise du fond de la salle et les deux personnages sur la scène étaient plutôt petits, mais il n'y avait aucun doute possible quant à son authenticité.

On accorda enfin crédit à mes prétentions de célébrité.

«Bon, bon. Alors vous êt's connu et tout et tout, concéda Dave Pembury à contrecœur. J' vous crois.»

Je ris à gorge déployée. Cette remarque manifestait, beaucoup plus que toute autre, combien j'étais accepté. J'étais ravi! L'épisode «Cliff Richard» avait dans une certaine mesure permis de rejeter à l'arrière-plan l'idée douteuse de comptable que l'on se faisait de moi. Il avait même permis de montrer qu'à Hildenborough Hall aussi on pouvait s'amuser.

Je me sentais désormais bien plus chez moi à l'hôpital. Lorsque Susie partit la première fois, tout le monde était tellement gentil, s'arrêtant quelques instants à mon chevet pour bavarder avant de rendre visite à quelqu'un d'autre, que je ne me sentais jamais longtemps seul. Et d'apprendre à connaître les amis et les parents des autres patients me permit de me sentir aussi plus à l'aise avec eux.

Il y avait Madame Barrett et l'amie de Tommy, qui venaient de Liverpool; toutes deux avaient un tel accent qu'il m'était souvent difficile de comprendre ce qu'elles disaient. Je fis semblant de ne pas comprendre ce qu'elles voulaient dire lorsqu'elles parlaient de «casse-croûte à la confiture» ou de «pâté de ragoût», jusqu'à ce que Madame Barrett m'apporte de délicieux échantillons pour couper court à mes plaisanteries.

Elle était particulièrement attentionnée à mon égard, peut-être parce que Tommy et moi-même étions à peu près au même stade de rétablissement, peut-être aussi à cause du lien qui s'était établi entre elle et Sue, depuis que Sue lui avait donné notre pot de confiture avec les fleurs du dépôt d'ordures. Elle s'était sentie poussée à lui dire notre découverte car Tommy avait été particulièrement malade ce jour-là, et ces fleurs avaient aussi ranimé l'espoir de Madame Barrett.

L'amie de Dave Pembury vint régulièrement lui rendre visite pendant un temps, et souvent elle bavardait quelques instants avec moi. Dave me l'avait présentée avec fierté, mais elle semblait un peu gênée et ne parut jamais à l'aise à l'hôpital. Graduellement, ses visites s'espacèrent, et un

jour elle cessa définitivement de venir. Dave ne dit jamais rien; je partageai sa douleur en silence.

Je me mêlais maintenant avec enthousiasme au brouhaha qui animait la salle. Une des premières choses que je découvris fut que Dave Pembury était un passionné de pêche. Il pouvait passer des heures entières à me raconter des histoires de prises rares et ne ratait pas une occasion pour insister sur le fait que je ne savais pas ce que je manquais à ne pas pêcher.

«Vous devriez essayer, Max. 'y a rien d'tel.»

Je lui répondis qu'il avait certainement raison, mais mon enthousiasme limité était loin de le satisfaire.

«Prenez d'la graine de M'ame Carr, m'exhorta-t-il. Elle connaît deux-trois trucs d'la pêche. Elle est d'accord avec moi, elle!»

Madame Carr, la veuve de «pépé», avait parlé pendant une bonne demi-heure de pêche avec Dave la dernière fois qu'elle m'avait rendu visite. Il en était resté pantois.

«C'est gentil d'sa part de prend' tout c' temps pour v'nir me parler, avait-il dit plusieurs fois lorsqu'elle était partie. Vraiment sympa d'sa part, ça!»

C'était là peut-être une manière de sensibiliser Dave à la foi chrétienne. Les paroles ou les idées glissaient sur lui comme l'eau sur les plumes d'un canard, mais l'attention que prêtait quelqu'un à son égard le touchait.

J'étais en bien meilleure forme que les semaines précédentes, et je brûlais d'impatience de faire d'autres progrès. L'étape suivante était de pouvoir m'asseoir, et je savais que cela exigerait toute mon énergie. Je devais reprendre des forces. Non pas qu'il me fallût une excuse pour manger tout ce que l'on me présentait.

«Max, est-ce que vous aimez vraiment *tout* ce qu'il y a au menu?», demanda Dave d'un ton dépréciateur, après un repas; on venait de me féliciter d'avoir vidé mon assiette jusqu'à la dernière miette, alors qu'il eut droit à un «tut tut» pour avoir laissé quelque chose dans la sienne.

«Tout.» Mon appétit était certainement revenu avec un sentiment de revanche sur les privations des premières semaines.

«Poubelle du service, déclara Dave sèchement. C'est comm' ça qu'on d'vrait vous app'ler. Vous et Emie. A vous deux vous mangez plus que tous les autres.

- Qu'est-ce que c'est?» La voix cassée d'Ernie retentit de l'autre côté de la salle. «On parle de moi?»

Dave répéta le nouveau nom qu'il nous avait trouvé.

«C'est pas mal trouvé, gloussa Emie. C'est pas mal trouvé, pas vrai, Max?

- C'est tout à fait ça», admis-je.

Emie était un ouvrier du bâtiment de soixante-quatre ans qui s'était brisé la nuque en tombant d'une échelle. Avant de savoir qui il était, je connaissais sa voix. Sérieusement commotionné lorsqu'il était arrivé à Stoke, il se réveillait fréquemment la nuit et appelait l'infirmière pour qu'elle vienne à son aide, convaincu que quelqu'un essayait de le pousser hors du lit. C'était presque grotesque, et après avoir surmonté notre réaction initiale, nous ne pouvions nous empêcher de voir l'aspect comique de la situation.

«Emie, il n'y a personne» était une des tactiques utilisées pour le calmer.

«Mais si, mais si!» Il hurlait presque, et si l'infirmière persistait à essayer de le persuader du contraire, il se répandait en paroles que la décence interdit de reproduire ici, ou alors il éclatait en sanglots comme un gosse.

Le seul moyen de ramener le calme dans la salle était de chasser le «croque-mitaine»: «Chchch! Filez!», ou: «Avez-vous fini d'embêter Emie? Allez vous-en!», ou encore: «Si jamais je vous retrouve dans ce lit...»; ce furent là les lignes d'attaque habituelles.

Finalement, peut-être après une menace particulièrement énergique, le visiteur disparut définitivement, ce qui nous permit de jouir à nouveau de nuits relativement tranquilles.

A présent Emie réagissait avec bonhomie aux taquineries à propos de son «croque-mitaine», de la même manière qu'il se mit à rire lorsqu'il s'entendit surnommer «la poubelle du service». Sa jovialité lui attirait notre sympathie.

Notre appétit vorace n'était pas le seul lien qui nous unissait. Emie était l'un des deux autres patients dans la salle qui avaient demandé à prendre la Cène le mercredi matin. Du coin de l'œil, je vis les rideaux oranges tirés autour de son lit après que le chanoine Byard m'eût quitté. Nous n'avions jamais fait allusion à cela durant nos conversations échangées à travers la salle, jusqu'au soir où Emie me surprit en disant:

«Bonne nuit, Max. Dieu vous bénisse.»

Venant comme un coup de tonnerre dans un ciel bleu, dans une salle où l'on n'entendait que rarement des paroles pieuses, la bénédiction d'Emie me toucha au-delà de toute expression.

Revenant de ma surprise, je lui rendis sa salutation.

«Bonne nuit, Emie. Dieu vous bénisse, vous aussi.»

A partir de cet instant, nous échangeons ces vœux chaque soir. Emie souhaitait un joyeux «bonne nuit» à tous ses compagnons, mais il n'ajoutait sa bénédiction que lorsqu'il s'adressait à moi, ce qui établit un lien particulier entre nous.

Pour me préparer à me déplacer en fauteuil roulant, Rosemary introduisit un nouvel exercice de contraction des muscles afin de me fortifier les mains et les doigts. Des élastiques enroulés autour d'un morceau de bois me plaquaient les doigts contre celui-ci. Je devais essayer d'enlever les élastiques du morceau de bois en utilisant un doigt à la fois. Ce n'était pas une mince affaire.

Puis elle me donna un morceau de cuir percé de trous dont je devais me faire une bourse. Elle serait accrochée à l'accoudoir de mon fauteuil roulant et contiendrait toutes les bricoles que je ne pourrais garder en poche au cas où j'aurais des escarres. J'étais censé «coudre» cette bourse en enfilant une lanière de cuir dans les trous. Rosemary me montra comment faire et me laissa seul.

J'essayai d'abord avec la main droite, mais je ne pus pas même saisir la lanière, et encore moins l'enfiler dans le cuir. Je ne pouvais toujours pas bouger les quatre doigts, et mon pouce n'était pas assez fort pour tenir quoi que ce soit. Il s'agissait donc pour moi de m'habituer à utiliser la main gauche. A la difficulté d'apprendre à bouger les doigts comme je le voulais s'ajoutait la maladresse à faire tout dans le sens contraire. Lorsque Rosemary revint, je n'avais pas avancé d'un cheveu.

«Cela irait mieux si je pouvais voir ce que je fais», dis-je pour me défendre; mais même si cela avait été le cas, cela n'aurait pas rendu mes mains plus mobiles pour autant. J'avais essayé de tenir le cuir au-dessus de moi, mais je l'avais laissé tomber dès que j'avais reporté mon attention sur la lanière.

«Je sais ce que nous allons faire, s'écria soudain Rosemary. Je vais vous chercher des lunettes-périscope.»

Je n'avais jamais entendu parler de ce genre de lunettes. Je m'imaginai de longs périscoopes, lourds, fixés à des montures de lunettes normales; mais Rosemary apporta une paire de lunettes d'apparence tout à fait conventionnelle sur lesquelles était simplement fixé un petit capuchon avec des miroirs minutieusement placés. Lorsque je les mis, la salle tout entière fut transformée. Au lieu du plafond, je voyais à présent la rangée de lits opposée à la mienne, comme si j'étais debout. Je vis les cartes de vœu de rétablissement de Tommy épinglées au-dessus de son lit et un énorme bouquet de fleurs dans un vase, près de lui. Jamie, son amie, mettait la touche finale à l'arrangement.

«Hé, Jamie!» Je l'appelai à travers la salle, tout excité. «Je peux vous voir dans le bon sens!»

Elle regarda vers moi, surprise.

«Est-ce que je marchais sur la tête, jusqu'ici? rétorqua-t-elle gaie ment.

- Je parlais de l'angle de vue. Ce sont mes nouvelles lunettes!»

Juste à ce moment, une infirmière traversa précipitamment la salle, et je poussai des exclamations pleines de ravissement à voir quelqu'un marcher «normalement» pour la première fois depuis l'accident.

«Hé!» Rosemary m'enleva les lunettes magiques du nez et me regarda d'un air indigné, simulant la contrariété.

«Vous êtes censé les utiliser pour confectionner votre bourse.»

Je l'avais complètement oublié, et avec soumission je me remis au travail pendant que Rosemary m'observait. En coinçant le cuir plié dans la main droite et en tenant la lanière dans la gauche, je parvins finalement à faire mon premier point.

Quatre jours plus tard, j'avais terminé ma bourse. Durant cette période, les moments de complète frustration à voir mes mains quasi inutilisables alternèrent avec les moments de joie à constater que j'avais réussi à faire quelque chose, même si c'était avec lenteur.

Lorsque mes doigts se furent fortifiés, on me supprima mes «gants de boxe» nocturnes. Les félicitations chaleureuses fusèrent de toutes parts, et une nouvelle vague de détermination jaillit en moi d'utiliser mes mains autant que possible. J'essayai d'abord avec mon courrier. Si je tenais la lettre assez fermement, je pouvais ouvrir l'enveloppe d'un coup sec avec les dents et ensuite petit à petit mettre en place ce qui était en général devenu une feuille toute fripée sur mon pupitre. Je tirai une immense satisfaction d'être en mesure de lire les lettres moi-même. Jusqu'alors, Maureen, la fille de salle, me les avait toujours lues, mais j'appréciais le fait de pouvoir les lire à loisir, de revenir sur certains points et de réfléchir à ce que je pourrais répondre. Ce n'était toutefois pas toujours facile. Parfois, en voyant dans quel état je mettais mes lettres, je perdais courage et laissais Maureen me les ouvrir à nouveau et me les lire.

Ecrire mes propres lettres était encore une autre histoire. Sue excellait dans l'art de répondre à notre courrier au début, mais lorsqu'elle partit et que je me sentis assez bien pour composer mes lettres moi-même, je cherchai un moyen de le faire.

Encore une fois, les membres du personnel de Stoke Mandeville vinrent avec bienveillance à mon secours. Rosemary, courageusement,

s'offrit d'être ma «plume», d'écrire ce que je lui dicterais. Nous avons passé plus d'une soirée à collaborer de la sorte, elle gribouillant frénétiquement, alors que j'essayais de répondre à autant de lettres que possible avant de m'être vidé de toute mon énergie. Notre record fut de rédiger vingt lettres d'affilée! Pour le fêter, nous avons coupé en deux d'énormes melons juteux qui étaient arrivés le matin même, offerts par notre épicier, à la maison. La vingtième lettre lui était destinée pour lui transmettre nos remerciements. Tous estimèrent, entre deux bouchées de melon, que nous devions faire de tels «marathons épistolaires» plus souvent!

Le dictaphone changea tout. C'était une idée de Sue; elle me le présenta cérémonieusement lors d'une de ses visites de fin de semaine.

«J'ai eu pitié de Rosemary», invoqua-t-elle comme excuse.

C'était évidemment formidable. Il ne me fallut pas longtemps pour pouvoir utiliser les différentes touches de l'appareil, et je savourai le nouveau sentiment d'indépendance qu'il me donnait. Pour compléter ce cadeau, je savais qu'un membre du personnel de Hildenborough, ayant une formation de secrétaire, se chargerait de me taper les lettres et de les expédier; il ne me restait qu'à lui envoyer les cassettes enregistrées. On n'eût pu trouver un meilleur système.

Un soir, après une de mes séances quotidiennes de dictée, éclata lors de la dernière distribution de médicaments un incident entre Mademoiselle Cléments et moi-même qui, assez paradoxalement, nous rapprocha beaucoup l'un de l'autre. Ce jour-là, une infirmière-auxiliaire était malade et les autres avaient d'autant plus de travail. Je vis que Mademoiselle Cléments était fatiguée à la façon brutale dont elle posa ma petite boîte de médicaments en plastique.

«N'oubliez pas de les avaler!» Sa voix était plus brusque que d'ordinaire.

Puis elle se détourna d'un mouvement pour aller chez le patient suivant, lorsqu'elle renversa la pile de lettres qui étaient sur ma table de chevet et auxquelles j'avais répondu avec tant de soin.

«Nom de Dieu!», explosa-t-elle, comme si c'était la goutte qui faisait déborder le vase.

Je ne pus me contenir.

«J'aurais préféré que vous ne disiez pas cela près de mon lit!»

Ma réaction me surprit moi-même plus qu'elle. Les mots m'étaient venus spontanément, mais sur un ton très poli - en fait, c'était presque un ton d'excuse. En entendant les échos de ma propre voix, je fus étonné d'avoir dit quelque chose.

«Je... ce nom représente beaucoup pour moi, ajoutai-je en bredouillant.

- Oui... oui, bien sûr, Max.» Mademoiselle Cléments s'était ressaisie. «Je suis désolée.»

Je fus quelque peu déconcerté par ces excuses sincères. Elle eut très bien pu se contenter d'un haussement d'épaules ou qualifier mon attitude de pudibonderie. Au lieu de cela, elle semblait apprécier le fait que j'aie été offusqué par son écart.

Alors qu'elle s'éloignait, d'un pas plutôt calme, je me demandais si *moi* je ne l'avais pas offensée par ma réaction.

Mais le lendemain, je me réveillais au chant d'un «classique» de l'école du dimanche:

«J'ai de la joie, la joie, la joie...»

Ce n'était autre que Mademoiselle Cléments qui sautillait dans la salle au rythme de sa voix.

«Mademoiselle Cléments, où avez-vous appris ce chant?»

Elle me fit un clin d'œil entendu. «J'ai aussi été à l'école du dimanche, vous savez.»

Durant une fraction de seconde, nos regards se croisèrent, et nous éclatâmes de rire.

«Cela change, n'est-ce pas? fit-elle d'une voix chaleureuse.

- Et comment!»

A partir de ce moment. Mademoiselle Cléments manifesta un nouveau respect pour ma foi, et j'appréciais plus pleinement sa générosité et sa sensibilité à l'égard d'autrui. Une des caractéristiques de la salle 2X fut désormais qu'on y entendait des chœurs. Était-ce là un des aspects du changement qui, comme l'avait dit John, ne manquerait de s'opérer dans la salle par la présence d'un seul chrétien?

Le jour suivant, mon fauteuil roulant arriva. Il avait été commandé pour moi au début du mois de septembre. Maintenant, j'étais prêt à l'utiliser.

Chaque lundi matin, le docteur Maynard faisait sa tournée dans la salle et évaluait les progrès de chaque patient. Ceux qui étaient déjà sur pied disparaissaient dans son bureau durant quelques minutes, et en ressortaient soulagés comme s'il s'était agi d'un examen. Les nouvelles étaient tantôt bonnes, tantôt mauvaises.

Ce lundi-là, quatre semaines après qu'on m'eut enlevé la traction, j'attendais avec appréhension le verdict du docteur. Comme toujours, nous avions essayé de deviner ce qu'il allait dire, s'il allait être encourageant ou non, s'il allait permettre la «promotion» de l'un de nous,

changer de médicaments ou donner son feu vert pour une nouvelle étape - éventuellement pour s'asseoir. Le plus souvent, rien ne changeait, mais cette fois-ci, cette fois-ci sûrement...

Je sentis la main habile du médecin tout le long de ma nuque.

«Tout va bien au cou? s'enquit-il, sur le ton abrupt et direct qui lui était propre.

- Tout va bien.

- Vous le tenez toujours droit? Pas de mouvement?

- Oui. Non», répondis-je consciencieusement, espérant qu'il savait à quelle question correspondait chaque réponse.

Deux jours auparavant, John Philips s'était faufilé silencieusement à côté de mon lit et m'avait lancé un cordial «Bonjour, Max» tout près de mon oreille droite.

J'avais regardé résolument en face de moi, résistant à la tentation de seulement essayer de tourner la tête, ce qui me valut l'approbation sans réserve de mon ami.

«Un simple test», avait-il commenté malicieusement.

«Bien, bien.» Le docteur Maynard s'éloignait. «Je crois qu'on pourra vous faire une radio dans deux jours. Vous devriez pouvoir vous asseoir

r

u après, si tout va bien.»

Mon cœur tressaillit de joie. Dès que le docteur eut disparu dans son jureau, je lançai un cri de joie.

«Vous avez entendu, les gars? Je vais bientôt m'asseoir.

- Moi aussi, lança Tommy, tout autant excité. Dans une semaine peut-être.

- Tant mieux pour vous deux, commenta Dave Pembury, sarcastique.

- Nous resterons ensemble, Dave!» Une voix lente vint de l'autre côté du lit de Dave, consolatrice. «Nous garderons la place.»

C'était Boyd Parsons, ou «le facteur», comme nous l'avions surnommé, car il était ingénieur aux Postes et Télécommunications. Il n'acceptait pas ce surnom, ce qui bien sûr encourageait encore nos taquineries. Boyd s'était brisé la nuque à Brighton, en plongeant d'une jetée, à un endroit où il croyait l'eau profonde. Il n'avait fait que très peu de progrès depuis.

«Ouais, facteur, reprit Dave. On s'ra bientôt les derniers ici.»

Une vague de regret m'envahit, éteignant ma joie, mais Dave trouva bientôt un moyen de nous rendre la monnaie de notre pièce.

«O.K., Max, cria-t-il. J' m'en vais vous envoyer un raisin.»

Reprenant le même ton, je répliquai gaiement:  
«D'accord. J'avais justement envie d'en manger.»

Un chœur de voix sceptiques ou joyeuses salua cette remarque.

«Vous n’y arriverez jamais, Dave.

- Ouvrez vot’ bouche, Sinclair.

- Il voudra aller aux Jeux Olympiques après ça.

- Vous avez ouvert la bouche? grommela Dave.

- Aaaah!», répondis-je avec insistance en ouvrant tout grand la bouche.

«Le v’ià!»

La voix de Dave était triomphante, et à mon étonnement, une petite boule noire s’écrasa directement dans ma bouche. Je suffoquai et crachotai, laissant tout le monde admiratif.

«Comment est-ce qu’il a fait?

- Est-ce que je peux avoir votre autographe, Pembury?

- Essayez encore une fois. Max doit reprendre des forces.»

Toute la tension consécutive à la visite du docteur Maynard avait disparu. Des baies de raisin volèrent dans toute la salle, et des larmes de rire incontrôlé coulèrent sur nos joues.

On me programma les radios pour le surlendemain.

«Du calme, Max!» Mademoiselle Cléments, qui m’emmenait au service de radiologie, essayait de tempérer mon excitation. «Ce n’est qu’un contrôle, vous savez. Il se peut que l’os ne soit pas encore suffisamment consolidé.»

Je n’avais pas même envisagé une telle éventualité. Il n’allait sûrement pas y avoir d’anicroche maintenant. La machine cliqueta autour de moi. Le docteur Maynard étudia gravement la radio.

«Encore deux semaines, Max. Je suis désolé.»

J’étais assommé. Cela me paraissait une éternité. De retour dans la salle, je n’osai parler. Il ne fut pas difficile pour les autres de deviner ce qui s’était passé, et personne n’essaya de me consoler. Ils savaient qu’aucun mot ne pouvait soulager une telle déception.

Mais on ne me laissa pas le loisir de m’apitoyer sur moi-même.

Quelques minutes plus tard, Penny survint et me chuchota à l’oreille:

«Est-ce que vous aimeriez participer à une petite fête?»

Je n’avais pas tellement le cœur à ce genre d’activités, mais je n’avais jamais entendu parler de fête à Stoke Mandeville auparavant.

«C’est votre anniversaire? questionnai-je, me demandant bien comment je pourrais être en mesure de participer à une fête.

- Non. Une des filles du groupe chrétien de Stoke nous quitte la semaine prochaine, et nous avons organisé une petite réunion pour lui dire au revoir. J’ai pensé que ce serait une bonne occasion pour vous de

rencontrer certains d'entre nous - et aussi de vous amuser, j'espère.» Elle souriait.

«Eh bien, commençai-je, touché par sa prévenance, j'aimerais bien être des vôtres, mais les médecins verraient d'un mauvais œil que vous me déplaciez.

- Ne vous en faites pas. Nous nous occuperons de cela.»

Au crépuscule, Penny revint avec deux amies pour m'emmener à toute allure à la soirée. Aucune d'elles n'était en uniforme.

«Est-ce que nous sortons de l'hôpital? me surpris-je à demander.

- Non, malheureusement. Nous allons seulement au service de physiothérapie. Vous aurez ainsi un aperçu de l'endroit où vous passerez la plus grande partie de votre temps, à la fin de votre séjour ici.»

On me fit passer par deux portes battantes qui s'ouvraient sur une grande salle pleine de matériel: des lits à roulettes, des barres, des extenseurs...

«C'est ici que tout le monde travaille pendant que vous, dans votre lit, vous vous soumettez passivement à vos séances de physiothérapie, me lança Penny, taquine, en bloquant le frein du lit. Mais votre tour viendra!»

Je fis du regard le tour de la salle. Cela ressemblait passablement à un parcours de course d'obstacles. Une appréhension puérile me noua (estomac. Qu'est-ce qu'on allait bien pouvoir me demander?

Autour de moi, des personnes au visage réjoui profitaient déjà de la soirée. Il y avait des assiettes de sandwiches appétissants et de pâtisseries sur une longue table, et un magnétophone à cassettes remplissait la salle de la voix d'un chanteur chrétien, Dave Pope.

«Soyez le bienvenu, Max. Heureux de faire votre connaissance.»

On me saluait de toutes parts. Je me sentis immédiatement accepté et à l'aise, en dépit du fait que j'étais le seul à être dans un lit. La soirée se passa à bavarder et à manger, à chanter des chœurs et à rire. Elle me fit l'effet d'un remontant.

«Merci, Seigneur», priai-je, de retour dans la salle. Je me sentais renouvelé, le cœur en paix. Après tout, deux semaines, ce n'était pas si long que cela, et elles me permettraient de me fortifier un peu plus les muscles. Dieu ne se trompait pas dans sa programmation des événements.

Durant cette période, un autre nuage se profila à l'horizon. Ma jambe et mon pied droits étaient régulièrement pris, à la moindre sollicitation, de

spasmes brusques. Ces manifestations d'indépendance ne manquaient jamais de se produire lorsque Ollie essayait de me faire travailler la jambe droite durant nos séances de physiothérapie. Elle-même, d'un tempérament pourtant calme, ne pouvait de temps à autre dissimuler son exaspération.

«Pendant que moi je m'échine à vous décontracter les muscles, vous, vous persistez à les recontracter!»

Mais je n'y pouvais absolument rien.

«Comment se fait-il que seul le côté droit soit pris de spasmes, et pas le gauche? demandai-je un jour.

- C'est parce que votre cerveau peut transmettre son message jusqu'à votre côté gauche pour arrêter le mouvement réflexe. Le syndrome Brown Sequard - vous vous souvenez? Vous avez recouvré plus de mouvements dans la partie inférieure gauche de votre corps et vous la contrôlez mieux. Mais pour ce qui est du côté droit... - elle jeta un coup d'œil contrarié à mon pied surexcité - il fait ce qu'il veut.»

Ce qui ne m'aurait pas dérangé outre mesure, n'eût été l'effet néfaste que cela pouvait avoir sur mon pied. Chaque spasme de mon mollet le propulsait hors des draps et il restait là, à pendre parallèlement au lit, alors que les spasmes eux-mêmes avaient cessé. Je ne pouvais plus le ramener sur le matelas. Et pendant qu'il pendait vers le bas, le tendon était détendu et courait le risque de s'adapter à sa nouvelle position en se contractant.

«Il se pourrait qu'en fin de compte votre pied reste définitivement dans cette position, constata Ollie plaintivement, après un spasme particulièrement long.

- Vous voulez dire bloqué comme ça?» Je fus soudain inquiet.

«Cela pourrait très bien être le cas. Vous seriez surpris de voir combien il est difficile de détirer un tendon une fois qu'il est contracté.»

Le problème était que dès qu'Ollie ou quelqu'un d'autre essayait de me remettre délicatement le pied sur le lit, les spasmes reprenaient. Régulièrement, la bataille s'engageait entre mon pied et le personnel, et celui-ci n'avait le plus souvent pas gain de cause.

Ce qui n'avait été au début perçu que comme un simple ennui était maintenant devenu une préoccupation majeure. Si jamais je devais être un jour en mesure de me lever, il me fallait à tout prix pouvoir poser le pied à plat sur le sol.

«Essayons avec un plâtre», suggéra Mademoiselle Cléments. Il était plutôt déconcertant de constater que le personnel ne savait guère plus que moi comment résoudre ce problème.

On me mit un plâtre qui m'enserrait le dessous du pied et la cheville et remontait jusqu'à mi-mollet. Le dessus était laissé ouvert, de telle sorte qu'il était facile de l'enlever et de le remettre. Mon pied était ainsi fermement maintenu en position normale.

«Cela fera l'affaire pour le moment», fit Ollie. Mais il était peu probable que cette solution fût durable.

Tommy put s'asseoir avant moi.

«Doucement, doucement, cria-t-il hors d'haleine alors qu'on redressait lentement, à l'aide d'un treuil, la moitié supérieure de son lit. Arrêtez une minute! J'ai des vertiges!»

J'étais couché à plat, le visage vers le plafond; je ne pouvais donc pas voir ce qui se passait. J'entendais seulement les halètements rapides d'appréhension, puis ses exclamations de joie lorsqu'il fut un peu habitué à voir le monde sous un angle normal.

«Je peux vous voir là-bas, Mademoiselle Ann. Est-ce que vous essayez de me priver de café?»

Je ne savais pas à quoi Tommy ressemblait, mais j'imaginai son visage illuminé par un grand sourire et ses yeux brillant d'excitation.

«Est-ce que vous pouvez me voir maintenant, Tommy?», lançai-je vers le plafond.

«Seulement le bout de votre nez, mon vieux Max. Je devrai attendre usqu'à ce que vous aussi vous puissiez vous asseoir.»

Lorsque, deux jours plus tard, le moment vint de le mettre dans son fauteuil roulant, il y eut plus d'affolement encore. Après quelques protestations, toujours à cause de vertiges, il y eut soudain un silence.

«Il s'est évanoui, rugit Boyd. Ce vieux Tommy s'est évanoui.»

Cette fois, j'étais sur le côté et je pus voir la tête de ce pauvre Tommy penchée, inerte. Vif comme l'éclair, l'aide-infirmier qui poussait le fauteuil roulant bascula celui-ci en arrière pour que le sang puisse à nouveau irriguer le haut du corps de Tommy. Lorsqu'il revint à lui, on le remit sagement au lit.

«Je ferai mieux la prochaine fois, se défendit-il ardemment en s'adressant à ses compagnons qui riaient de l'incident. On m'a dit que cela se produisait toujours la première fois.»

Tommy ne fut pas le seul à quitter le lit ce jour-là. On amena un nouveau visiteur jusqu'à mon chevet. Je ne sus d'abord pas qui il était. Le visage rude, des petites touffes de cheveux blancs et un sourire édenté... Ce fut sa voix qui me révéla son identité.

«Ernie, m'exclamai-je, enchanté. Vous êtes resplendissant!»

Un large sourire lui plissa les joues. «J' devais vous voir, Max.»

Le corps lourd et trapu d'Emie reposait, inerte, dans le fauteuil roulant, tel un sac de pommes de terre. Il n'avait recouvré que très peu de mouvements. Ses bras pendaient mollement, les mains posées, sans vie, sur ses cuisses.

«Qu'est-ce que ça fait comme effet, repris-je, de quitter enfin son lit?

- Ça fait du bien.» Il y eut une longue pause avant qu'il ne rajoute:

«Vous aussi, vous avez l'air en forme, Max.»

Nous n' avions pas grand-chose à nous dire; il n'y avait pas grand-chose à dire. Nous étions simplement heureux d'être en compagnie l'un de l'autre.

Au bout de quelques jours à peine, Tommy comme Ernie avaient contracté une infection de la poitrine. Nous y étions tous prédisposés et nous essayions autant que possible de nous prémunir contre ce genre de séquelles. Incapables de tousser normalement et de nous débarrasser des flegmes, nous étions en grand danger une fois l'infection contractée. Les deux pionniers du fauteuil roulant furent à nouveau confinés dans leur lit, et je dus lutter contre une nouvelle vague d'appréhensions à l'idée de m'asseoir. Je pouvais tout autant tomber malade, peut-être même gravement.

Tommy put à nouveau quitter le lit au bout d'une semaine, mais le cas d'Ernie ne cessa de s'aggraver. On le transféra dans le coin où j'avais moi-même été au début, pour que les infirmières puissent être très rapidement à son chevet en cas de besoin. Les rideaux restèrent en permanence tirés autour de lui, de sorte que je ne pus même pas communiquer avec mon ami. En l'entendant respirer avec difficulté, je sus intuitivement qu'il luttait contre la mort.

Le soir précédant ma deuxième séance de radiographies arriva; comme à l'accoutumée, je lisais le texte du jour dans «Lumières sur le sentier», ayant le petit recueil défraîchi appuyé sur l'oreiller qui était à côté de moi. Alors que mes yeux parcouraient les lignes, mes pensées étaient tournées vers le gargouillement qu'émettait Ernie en respirant, et vers sa souffrance.

J'avais lu la moitié du texte lorsqu'il me vint soudain à l'idée qu'Emie aimerait peut-être entendre quelques versets de l'Ecriture. Mais allait-il être en mesure de me comprendre à travers les rideaux et en dépit des postes-radio qui étaient encore allumés? En réalisant que je devrais parler passablement fort, je fus gêné à la pensée que les autres m'entendraient aussi. Peut-être valait-il mieux simplement me taire et ne pas le déranger.

Mais je ne pus me défaire de la conviction que je devais lui lire quelques lignes de «Lumières sur le sentier». Finalement, je me jetai à l'eau:

«Emie, est-ce que vous pouvez m'entendre?»

J'assumai que le grognement incompréhensible qui interrompit sa respiration tourmentée signifiait «oui». Au moins, il était conscient.

«Je suis en train de lire le passage de <Lumières sur le sentier> pour ce soir. Est-ce que vous aimeriez que je vous lise un extrait de la Parole?»

Un autre grognement vint de derrière les rideaux.

«Très bien. Je commence.»

Je lui avais lu deux versets, regroupés sous le titre «Affliction», lorsque Dave Pembury m'appela.

«J' pens' pas qu'il puiss' entendre' que'qu' chose, Max. 'y a trop d' bruit.»

Cette interruption m'énerva. Il était évident que tout le monde pouvait m'entendre, et de toute façon je ne pouvais pas savoir si Emie me comprenait ou non. Mais je repris ma lecture jusqu'au dernier verset, dans Deutéronome 33, le verset 27:

Le Dieu d'éternité est un refuge,

Et sous ses bras éternels est une retraite.

«Vous avez là matière à réflexion avant de vous endormir, Emie, :riai-je après une pause. Bonne nuit et que Dieu vous bénisse.»

Il était toujours trop difficile pour Emie de prononcer des mots, mais j'imaginai que ce qu'il essaya alors de me dire fut son habituel «Bonne nuit». J'étais heureux de lui avoir lu ce passage, quelle qu'ait pu en avoir été la gêne.

On nous distribua notre ration de pilules pour la nuit et à onze heures on me remit à plat, le visage vers le plafond.

Les lumières étaient éteintes depuis une dizaine de minutes à peine lorsque la respiration d'Emie s'arrêta soudain. On entendit le silence dans l'obscurité. Quelqu'un allait-il venir et lui faire la respiration artificielle, ou...

Je regardai fixement le plafond, glacé, ne voulant pas croire qu'Emie ait pu perdre sa bataille contre la mort.

Des pas. Le léger tintement des anneaux des rideaux. Une lumière au-dessus du lit d'Emie. J'entendis qu'on lavait son corps.

Le lit du coin était vide le lendemain matin. Le cadre métallique et le matelas en caoutchouc étaient laids, impersonnels. Tout ce qui restait sur la table de chevet était un bouquet de roses, dont la chaleur et les couleurs me frappèrent. Mon regard était attiré par elles, et au-delà de

la tristesse de la mort, j'y perçus la beauté permanente de l'œuvre de Dieu.

Tout le service était consterné. C'était la première fois en deux ans que quelqu'un mourait dans la salle 2X.

«Comment cela s'est-il passé?», me demanda-t-on plusieurs fois. Je ne pouvais rien répondre, sinon que j'avais lu à Ernie un passage de la Bible à l'ultime moment. Je crois que tous en apprécièrent la portée et en furent autant ébranlés que par sa mort elle-même.

Qu'est-ce qui m'a poussé à lui lire ces paroles à cet instant précis? Je fus saisi d'une crainte respectueuse à la pensée que Dieu l'avait peut-être réconforté, le préparant d'une certaine manière à l'éternité.

«Êtes-vous prêt pour vos radios, Max?»

Mademoiselle Cléments me sortit de mes pensées. Elle parlait d'un ton bienveillant, sachant combien je souffrais à l'idée de ne pas pouvoir aller saluer Ernie dans mon fauteuil roulant.

En sortant de la salle, je jetai un dernier coup d'œil aux roses. Elles étaient très belles.

# Le fauteuil roulant

«Faites-moi signe si vous avez à nouveau l'impression de ne plus pouvoir bouger.»

Ensermé dans les appareils de radio, j'écarquillai les yeux, en proie à la panique, en entendant les paroles fortuites du médecin. Il mit habilement ma tête en place, la tournant de côté et d'autre, pendant que j'attendais à nouveau le choc horrible de la paralysie.

«Parfait, Monsieur Sinclair, dit finalement le docteur, rassurant. Aucun nerf ne s'est coincé là. Votre cou s'est très bien rétabli.»

On dut me changer de lit pour m'asseoir. Celui que j'avais jusqu'alors n'avait pas d'articulation au milieu. On me remonta de plusieurs places dans la salle, au son de «promotion injuste» et de «favoritisme» venant de mes compagnons.

«Vous leur avez d'nouveau filé des pots d'vin, Sinclair? cria Dave Pembury.

- Il va sérieusement falloir que je me déniche une pelle», dit Tommy.

Cela faisait deux mois qu'il était à la même place, et il avait décidé que le seul moyen de sortir de la salle 2X était de creuser un tunnel!

On me redressa lentement. Je me sentis tel un enfant auquel on vient de donner un nouveau jouet en voyant enfin le monde sous un angle normal. Je n'étais qu'à vingt-cinq degrés de l'horizontale, mais j'avais l'impression de pouvoir voir à des kilomètres.

«Boyd, est-ce vraiment vous?» Il était toujours sur le dos et ne pouvait me voir, mais il sourit lorsque je l'appelai.

«J'espère bien que c'est moi!» J'avais du mal à faire correspondre la voix que je connaissais depuis tant de semaines à ce visage hâlé et à cette tignasse noire et bouclée.

«Et Tommy!» Un jeune homme au visage émacié et pâle s'agitait à l'autre bout de la salle, faisant des signes dans ma direction.

«Heureux de vous voir, mon vieux Max!»

Je pensai à l'homme dans la Bible auquel Jésus avait ouvert les yeux et qui put pour la première fois voir les gens dont il n'avait connu jusqu'alors que la voix. C'était exaltant.

Le soleil brillait à travers la fenêtre de l'autre côté de la salle et je voyais l'herbe et les arbres à l'extérieur. Je vis même une voiture qui passait et je m'emballai pour ce détail. J'allais bientôt pouvoir sortir moi-même. Le cousin de Susie, John, m'avait promis un tour dans sa nouvelle BMW.

Mais même à ce stade, je ne pouvais rien tenir pour acquis. Le cinquième jour, juste avant le moment où on était censé m'installer dans le fauteuil roulant, les médecins décelèrent un risque d'escarre. On me dit alors que je devais rester couché un certain temps.

Oh non, Seigneur! Je ne vais pas être obligé d'attendre plus long temps, n'est-ce pas?

Basculé douloureusement de côté et d'autre, je me rappelai qu'il pouvait y avoir des contretemps à n'importe quel stade. Je n'en étais pas plus exempt que n'importe qui d'autre. J'étais toujours totalement dépendant de Dieu pour le moindre progrès.

Seigneur, aide-moi à accepter ta volonté et donne-moi la patience nécessaire.

Ce contretemps ne dura qu'une journée. A la fin de celle-ci, les médecins s'assurèrent qu'aucune escarre ne se développait, et toute la nuit j'eus l'estomac serré d'appréhension en pensant au fauteuil roulant.

Susie fut là pour assister à l'événement. Je ne m'évanouis ni ne tombai du fauteuil, mais je fus heureux qu'on me remette au lit au bout d'un quart d'heure. Il était incroyablement épuisant de simplement me tenir droit.

Ma bien-aimée Susie avait apporté des fraises - en plein hiver! - pour fêter ma première sortie du lit.

Le jour suivant, on m'autorisa à rester une demi-heure dans le fauteuil, puis une heure. Un collier en plastique, bien ajusté, que Rosemary m'avait fait, me soutenait le cou.

«Il vous aidera jusqu'à ce que les muscles du cou se fortifient, précisa-t-elle. Vous n'en aurez pas besoin longtemps.»

Je commençai à essayer de me déplacer moi-même en fauteuil roulant à l'aide des mains, en gardant un équilibre précaire et en tâchant de maintenir le dos aussi droit que possible.

Un après-midi, j'étais parvenu jusqu'au lit de Boyd lorsque Laurie, un des aides-infirmiers, entra en coup de vent et m'annonça qu'il m'emmenait en excursion. Il tourna mon fauteuil et le dirigea vers la porte à une

allure qui me sembla fantastique. Je ne pense pas qu'il allait vraiment vite, mais j'avais perdu toute notion de vitesse.

«Voici la salle de tir à l'arc», me dit mon guide en poussant les portes battantes.

Une fois arrêtés, je me détendis après les efforts faits pour me cramponner au fauteuil.

«Les trous au plafond vous montrent que tout le monde n'arrive pas au niveau d'un Robin des Bois», fit Laurie en m'indiquant le plafond. Avec hésitation, je penchai la tête en arrière et je vis ce qu'il voulait dire. Il y avait plusieurs marques de flèches qui avaient dévié.

Puis Laurie me conduisit à la piscine d'hydrothérapie, un énorme rectangle d'eau dans une pièce chaude et embuée. Tout semblait refléter l'eau bleue.

«Vous viendrez bientôt ici, je pense, dit-il. Vous voyez ce dispositif, là-haut? La chaise en plastique? On va vous y asseoir pour vous descendre dans l'eau.»

Il m'en fit faire le tour pour l'examiner.

«Mais je ne pourrai pas nager, protestai-je.

- Les <kinés> vous aideront. Vous serez surpris de voir tout ce que vous pourrez faire avec l'eau qui vous porte.»

Je sentis une certaine excitation me gagner. J'avais toujours aimé nager. Bernard et moi étions nés au bord de la mer et nous savions nager presque avant de marcher.

Je prenais maintenant plaisir à ce tour. Il y avait tant de choses que j'ignorais de l'hôpital: une boutique, un restaurant, un salon où les patients pouvaient amener leurs visiteurs afin de changer de cadre. Il y avait même une kitchenette, et dans celle-ci une bouilloire pour faire du thé ou du café.

«C'est en partie grâce à Jimmy Savile que nous avons cela, m'informa Laurie. Nous l'appelons le salon Jimmy Savile.»

J'avais souvent vu Jimmy dans les parages de l'hôpital. Il portait d'habitude un survêtement et restait très simple en dépit de sa renommée. Nous nous étions rencontrés dans des circonstances amusantes, un soir, alors que je téléphonais à Susie. J'étais encore confiné dans mon lit à ce moment-là. Je venais de composer le numéro lorsque Jim intervint et demanda le téléphone. Je lui tendis le combiné et il se lança dans une manœuvre d'approche caractéristique.

«Bonjour. Comment vous appelez-vous? Vous me plaisez beaucoup.»

Sue dut lui dire son nom.

«Alors, pourquoi n'êtes-vous pas ici avec votre homme?»

Je pense que Susie lui parla des enfants, mais elle n'allait pas s'en tirer avec cette excuse.

«Ne vous en faites pas pour eux, répondit-il, vous n'avez qu'à les mettre au frigo. Ils se conserveront bien jusqu'à votre retour.»

En retournant vers la salle 2X, Laurie arrêta le fauteuil roulant à hauteur d'une fenêtre.

«Regardez», dit-il en donnant l'impression d'avoir gardé le meilleur pour la fin. Il me montra un petit jardin, avec du gazon bien coupé, et un sentier sinueux bétonné; des roses, jaunes et roses, étaient plantées tout le long. Cette vision me saisit par la fraîcheur et le naturel de sa beauté.

«Je n'ai rien vu d'aussi beau depuis que je suis ici.

- Je savais que cela vous plairait», répondit simplement Laurie.

Il y avait soudain un lien d'amitié plus profond entre nous. J'étais étonné et touché par sa perspicacité, par la façon dont il avait su me situer. Je ne me sentais plus découragé, après notre petite excursion, par ce qui m'attendait. Il me semblait qu'il y avait tant de choses pour lesquelles se réjouir, quels que soient les efforts que j'aurais à fournir.

Mais le travail commença immédiatement. Ma première journée dans le service de physiothérapie confirma mes appréhensions: une ruche bourdonnant d'activités rébarbatives. Je trouvai un certain soulagement dans la bonne humeur et les encouragements d'Ebba, ma nouvelle physiothérapeute.

«Max, ne faites pas cette tête-là», dit-elle en riant à notre arrivée dans son service. Son rire aigu et clair transfigurait son visage sinon sérieux et dissipait un air d'autorité, lequel m'en avait imposé au premier abord. Je devais bientôt découvrir la fréquence et la force de contagion de ce rire.

«Maintenant, nous commencerons à aller d'abord pour nous asseoir vers ce banc.» L'intonation inhabituelle qu'avait sa voix ainsi que l'ordre bizarre dans lequel elle prononçait ces mots trahissaient sa nationalité suédoise.

«Etes-vous prêt?» Elle demanda l'aide d'une autre «kiné» et ensemble elles me transportèrent du fauteuil roulant sur le banc. Ebba s'assit promptement à côté de moi, «au cas où vous vous renversez». Je fus un peu contrarié qu'elle pensât que je ne pouvais tenir seul sur le banc, mais au moment où elle bougea un peu, je manquai perdre l'équilibre. Même avec elle à mes côtés, je pouvais à peine me retenir de dégringoler. Il n'était pas question de garder ne serait-ce qu'une posture normale. Je fus épuisé au bout de cinq minutes.

«C'est bien pour un commencement», dit Ebba lorsque je fus de nouveau dans mon fauteuil roulant.

Mais je ne gardai qu'un sentiment de petitesse et d'humiliation de n'avoir pu faire quelque chose d'aussi simple.

L'ergothérapie fut moins éprouvante. Rosemary m'installa devant un bureau avec un crayon et du papier, et me dit d'«écrire ce que je voulais». Au bout d'une heure environ, j'avais écrit «Help» («au secours») d'une écriture énorme, gauche, digne d'un chat.

Lors de la séance suivante, je réussis à écrire une lettre à Susie. Mon écriture était comparable à celle d'un enfant lorsqu'il essaie d'écrire pour la première fois, et quelques mots suffirent à remplir toute une page. A la moitié, je désespérai d'en venir à bout tant j'avais mal à la main. Je m'affaissai dans mon fauteuil roulant et quittai la feuille des yeux pour regarder par la fenêtre. La lumière éclatante du soleil en nimbait le rebord et ourlait d'or le pourtour des nuages dans le ciel. Une nouvelle vague de courage me poussa à reprendre le stylo. Une puissance bien plus grande que la mienne animait le monde, une puissance sur laquelle je pouvais m'appuyer.

J'appris ensuite à taper à la machine d'une seule main, à l'aide d'une sorte de «doigt» en bois qu'on m'attachait à la main avec une courroie, me permettant ainsi de frapper les touches.

J'avais toujours couché énormément de choses sur le papier. A Hildenborough, je commençais chaque journée en écrivant sur un bloc-notes tout ce que j'avais à faire, par ordre d'importance. Je faisais trois catégories: les choses qui devaient être faites à tout prix, celles que j'espérais faire et celles qui pouvaient attendre le lendemain. Le plus souvent, lorsque la journée s'achevait, je n'avais pu mener à terme qu'une petite partie de la première catégorie.

Tout ce dont je devais me souvenir, je l'écrivais. Si quelque chose d'intéressant ou de drôle me frappait, je le notais sur un bout de papier. Avant toute décision importante, je pesais le pour et le contre par écrit. J'eus énormément de peine à m'habituer à ne plus me servir de ma plume et de mon bloc-notes.

Mais ce qui me manquait le plus était de ne plus pouvoir mettre d'annotation à mes lectures. Jusqu'alors, mon stylo avait erré librement sur les pages des livres que je lisais; des passages entiers étaient soulignés lorsque je les reposais. Lorsqu'il s'agissait de passages drôles, j'ajoutais un point d'exclamation dans la marge. Des commentaires gribouillés apparaissaient un peu partout: «tout à fait exact», «comprends pas», ou «quelle ânerie». Tout cela m'aidait à situer l'enchaînement d'idées de l'auteur, et sans ces commentaires je ne pus plus retracer le cheminement d'œuvres plus profondes, ce qui me rendit furieux.

J'avais l'impression qu'à partir du moment où je ne pouvais plus les mettre par écrit comme j'en avais l'habitude, je ne voyais plus clair dans mes propres pensées. Il était ainsi merveilleux pour moi de pouvoir utiliser une machine à écrire - même si j'avais encore très lentement. Frapper la bonne touche et suffisamment fort une fois que je l'avais située représentait chaque fois un effort certain, et à la fin de l'heure et demie d'ergothérapie qui m'était allouée, je n'avais pas fait grand-chose.

Puis arriva la machine à écrire électrique. Quelle différence! C'était un cadeau d'une des nombreuses personnes qui continuaient de prier pour nous, et elle transforma ma pénible dactylographie. Il suffisait d'effleurer la touche pour voir apparaître la lettre souhaitée sur la feuille. Jusqu'alors, j'avais dû m'appuyer sur Rosemary ou utiliser le dictaphone, et mes amis avaient dû se contenter de lettres écrites par des tiers; désormais, je pouvais commencer une correspondance réelle et directe avec eux. J'étais dans mon élément.

Je n'eus pas du tout le même succès avec le tour à bois. Mes mains raides et mes efforts maladroits me rappelèrent mon premier contact avec la menuiserie, à l'école. Je n'avais pas ménagé ma peine pour essayer de maîtriser la technique de la scie et du rabot. Il me semblait invariablement que la méthode correcte était anormalement longue et j'essayai toujours de trouver un «raccourci», au grand dam de mes professeurs. Je ne parvins ainsi que rarement à «expédier» plus vite un travail... et je passai souvent des heures à défaire les fruits de ma bêtise.

Je me souviens n'avoir achevé que trois travaux à cette époque. L'un d'eux était un rayonnage en chêne qui, miraculeusement, est encore intact, tandis que les deux autres, qui souffraient de quelque erreur de conception, moururent finalement de leur belle mort.

La table basse trôna fièrement dans notre salle à manger à la maison, jusqu'à ce que la faiblesse évidente de ses pieds la rende trop dange reuse. Elle avait tendance à se renverser pour peu que quelqu'un éternue à l'autre bout de la pièce. Un jour, elle avait disparu. Je ne fis pas vraiment de recherches, puisqu'un certain nombre de nos petits animaux domestiques que nous aimions tant étaient «partis en vacances» et «aimaient tellement être là-bas qu'ils y sont restés». La table avait très vraisemblablement suivi le même chemin.

Le dernier produit de mon imagination fertile, une mangeoire d'oi seaux, eut même l'honneur de prendre part à une exposition primée lors d'une journée «portes ouvertes» à l'école. Mais cette mangeoire

avait une faiblesse cachée, qu'un copain averti me signala, alors que j'y donnais les derniers coups de pinceau.

«Il ne faut pas peindre une mangeoire d'oiseaux, dit-il, la peinture va très vite s'écailler et tu pourras tout repeindre.»

Je pris un air dédaigneux. «La peinture est excellente pour protéger le bois», rétorquai-je, répétant ce que j'avais appris.

L'autre ignora ma réponse. «Si tu ne la repeins pas lorsqu'il le faudra, m'avertit-il d'un ton altier, le bois pourrira et ta mangeoire tombera en miettes.»

Je décidai de ne pas tenir compte de ce jeune «je-sais-tout» qui avait à l'évidence décidé de me contrarier.

Quelques mois plus tard, toute la population ailée de notre jardin profitait de la mangeoire peinte en des couleurs éclatantes.

Lorsque la peinture commença à s'écailler, j'étais trop occupé pour la refaire et le bois pourrit rapidement du fait de l'humidité. Ce qui subsista de bois sain ne fut plus bon qu'à être jeté au feu.

Au bout de quelques séances, j'avais passé les premiers obstacles de la physiothérapie. J'appris à garder l'équilibre sur le banc, à faire jouer les muscles des bras et à retirer des courroies lestées qu'on me mettait autour des poignets. J'allai dans la piscine hydrothérapique presque tous les jours et je fus surpris de voir combien mes mouvements étaient mieux coordonnés et moins brusques dans l'eau.

Mais lorsqu'il s'agit de me lever, surgit un obstacle de taille: mon pied. Il pointait vers le bas avec une ténacité telle que je ne pus le mettre à plat afin de supporter mon poids.

Ebba prit la situation en mains.

«On va vous hisser de votre fauteuil, pendant que quelqu'un vous tiendra le pied à plat sur le sol.»

Cela valait la peine d'essayer, et une équipe se réunit pour nous aider. Bientôt mes cris d'angoisse se mêlèrent à leurs éclats de rire, et il fallut nous arrêter, le souffle coupé, affalés sur le sol, vaincus.

«Il faut faire quelque chose», conclut Ebba, sur un ton inquiet. Le plâtre avait perdu sa raison d'être, craquant constamment sous les coups de mes spasmes incessants. «Je crois qu'il faudra couper le tendon.

- Une opération?» J'eus un serrement de cœur.

«C'est la seule solution», confirma le spécialiste après m'avoir examiné le pied. «Cela vaut mieux que de ne pas pouvoir marcher, ajouta-t-il, compatissant. N'êtes-vous pas d'accord?»

Il ne me restait qu'à me raccrocher à sa déclaration qu'il s'agissait d'une opération bénigne, que je serais bien plus à l'aise celle-ci terminée. Mais mon optimisme renaissant s'en ressentit une fois de plus.

«Vous ne pourrez pas compter plus loin que jusqu'à trois», me taquina Ebba après qu'on m'ait injecté l'anesthésique. Je plissai les yeux sous l'éclat de la lumière de la salle d'opération et regardai ma physiothérapeute d'un air de reproche. J'avais insisté auparavant sur le fait que je serais encore conscient au début de l'opération elle-même, ne pouvant pleinement croire que l'anesthésique agirait aussi rapidement et appréhendait un peu qu'il n'ait pas l'effet escompté sur moi. Résolument, je me mis à compter à voix haute:

«Un, deux, trois...»

Une douleur sourde et lancinante ajoutée à un énorme pansement furent les seules choses qui me montrèrent qu'il s'était passé quelque chose. J'étais de retour dans la salle 2X, dans mon lit, encore à moitié inconscient et me demandant combien de temps encore cette anesthésie allait me laisser prostré de la sorte. Je pus à peine en croire mes oreilles lorsque la grande silhouette dégingandée d'Ebba apparut à mon chevet et qu'elle m'annonça que je serais debout avant la fin de la journée.

«Il est important que vous ne laissiez pas votre pied redevenir raide, expliqua-t-elle. Ne vous en faites pas. Je vous aiderai.»

Me cramponnant fermement à elle et ravalant des larmes de douleur, je tins effectivement sur mes pieds deux ou trois heures plus tard. Mes deux pieds étaient à plat sur le sol.

J'aimais la nouvelle indépendance que me donnait mon fauteuil roulant. C'était un délice de pouvoir choisir à qui rendre visite et de pouvoir rester à bavarder aussi longtemps que je le souhaitais.

«Vingt minutes, Max.»

Une des infirmières me rappelait régulièrement que c'était le moment de me soulever de mon fauteuil pendant une minute dans la mesure de mes moyens, ce pour diminuer les risques d'escarres qui pouvaient se former à la base de la colonne vertébrale. C'était un exercice nécessaire, mais difficile. Je mis au point la méthode suivante: je m'appuyai sur un des bras du fauteuil roulant et pesai de tout mon poids sur lui; ainsi je ne perdais pas toute mon énergie.

«Vous devenez joliment costaud, Max», me disait Leslie chaque fois que je me soulevais dans mon fauteuil, alors que j'étais à son chevet. «Et si vous m'allumiez un cigare?»

Ce vieux Leslie s'était forgé une réputation dans tout le service pour son amour des cigares. Quiconque lui allumait un cigare était un ami à la

vie à la mort. Il ne pouvait pas du tout bouger les mains et dépendait ainsi de la bonne volonté d'autrui s'il voulait fumer.

La première fois que j'essayai de lui en allumer un, cela faillit tourner à la catastrophe. Je dus d'abord fouiner dans le bas de sa table de chevet pour chercher ses allumettes, ce qui manqua me faire dégringoler de mon fauteuil roulant, puis je farfouillai pendant une éternité dans la boîte d'allumettes avant de parvenir à en sortir une; ceci fait, je me demandai comment faire pour l'allumer. Finalement, après avoir coincé la boîte contre le bras du fauteuil, je pus craquer l'allumette. Leslie tira cérémonieusement sur son cigare.

«Vous avez vu comme nous savons y faire?», soupira-t-il, satisfait.

Mais l'allumette brûlait encore et la flamme s'approchait de mes doigts. Je ne pus la secouer comme j'avais eu l'habitude de le faire, et ce n'est qu'à la dernière seconde que je pensai à la souffler. Elle tomba sur les draps. Je la fixai, soulagé, reconnaissant avec une crainte rétrospective le danger potentiel inhérent à mon handicap.

Je me sentais plus proche encore des autres, maintenant que je pouvais les voir, leur parler et participer d'une manière plus entière à la vie de la salle. Je mangeais à table, m'asseyais normalement avec les autres. Combien il était réjouissant et fortifiant de pouvoir boire directement à la tasse, et non plus avec une paille. D'autre part, même si je ne parvenais pas toujours à piquer la viande avec la fourchette ou à y garder les petits pois, cela était sans importance car tout le monde avait les mêmes difficultés. Les repas occasionnèrent de magnifiques fous rires.

Mais si d'être dans un fauteuil roulant présentait des avantages dont je profitais, il y avait aussi un revers à la médaille. Un fauteuil roulant ne jure pas dans un hôpital, mais pour le monde extérieur, encore si lointain, j'étais devenu un handicapé. Mon assistante sociale - une personne pondérée avec qui je ne me sentis j'amaïs détendu, car j'e trouvais assez singulier d'être un cas relevant de l'Assistance sociale - m'apporta plusieurs formulaires que je devais remplir: une demande de pension d'invalidité, une autre feuille intitulée «remboursement de soins», et enfin, dernier clou dans le cercueil, un formulaire pour m'inscrire dans le Registre des Personnes Handicapées. On m'inscrivit sous le numéro 07/05/20249.

Alors que j'avais eu le sentiment d'avoir fait d'énormes progrès en parvenant à m'asseoir dans un fauteuil roulant, je me voyais maintenant à nouveau étiqueté, coincé. J'étais désormais relégué à un statut d'handicapé. C'était comme si on découvrait soudain qu'on était dans une impasse, après avoir cru être sur la grande route.

Comme je ne pouvais écrire de manière lisible qu'à grand-peine, Sue

dut remplir les formulaires pour moi, ce qui ne fit qu'accroître mon sentiment d'incapacité. J'étais dépendant des autres, et ce peut-être à jamais. Pour la première fois, je commençai à envisager avec une certaine crainte d'avoir à affronter le monde hors de l'hôpital. Je trouvai une certaine sécurité en la compagnie des autres patients. Dehors, je serais considéré comme une bizarrerie, un handicapé. Je préférai ne pas y réfléchir.

On organisa le tour promis dans la nouvelle BMW un samedi après-midi, peu après ma promotion au fauteuil roulant. Ce matin-là, l'air était vif et le ciel radieux; Sue entra dans la salle, titubant sous le poids d'un énorme panier à pique-nique pour notre petite fête champêtre.

«Il va sans doute faire trop froid pour rester assis à l'extérieur, s'excusa-t-elle. Mais j'ai pensé que ce serait quand même amusant de pique-niquer.»

Les pique-niques étaient une tradition dans notre famille. Au moindre prétexte nous en préparions un et nous nous entassions dans la voiture pour une excursion. A la pensée d'en faire un ce jour-là, je fus aussi excité qu'un élève allant pour la première fois à une sortie de classe.

Mince, élané, John s'approcha des portes-fenêtres. Souriant, il m'aida à m'extraire du fauteuil roulant et à m'installer dans la voiture. L'air était frais mais vivifiant. Je respirai à pleins poumons, ravi.

«Ca va, Max?» John me mit la ceinture de sécurité et ferma ma portière.

Être assis dans la voiture et sentir son odeur caractéristique réveilla en moi de vieux souvenirs. Pendant un instant, je me revis en train de conduire, puis dans les bras de Susie, à attendre l'ambulance.

L'image replongea rapidement dans le passé lorsque les autres prirent place dans la voiture et que John mit le moteur en marche.

«Elle est vraiment très souple», dit-il fièrement.

J'oubliai de répondre en voyant pour la première fois Stoke Mandeville de l'extérieur. A travers le pare-brise je fixai le groupe de barques en me demandant comment il était possible d'y voir un manoir!

«Bon. On y va.»

John engagea lentement la voiture dans la longue allée et je m'appuyai instinctivement au dossier de mon siège.

Lorsque nous atteignîmes la route et que nous nous enfonçâmes dans la campagne environnante, j'eus l'impression d'être sur les montagnes russes d'un champ de foire. Le paysage défilait à une vitesse vertigineuse et tout me semblait flou; la voiture paraissait osciller dans tous

les sens. Les autres bavardaient avec entrain mais, le souffle court, je ne pus me joindre à la conversation.

«Comment la trouves-tu, Max?» John me demandait mon avis.

«Magnifique, fis-je. Mais est-ce que tu ne vas pas un peu vite?» Il roulait en fait très lentement, mais ce n'est pas ainsi que je le percevais.

«Moi, je suis contente qu'il n'aille pas à sa vitesse habituelle, intervint sa femme, de l'arrière.

- Ne t'en fais pas, Max, dit John, rassurant. J'y vais doucement. Que dirais-tu d'un peu de musique?»

Il effleura un bouton sur le tableau de bord et un air de Beethoven s'éleva avec puissance d'un haut-parleur caché. Sue fit des commentaires courtois et appréciatifs, me permettant de ne pas avoir à crier pour couvrir la musique tout en me concentrant à me tenir droit sur mon siège.

A mesure que je m'habituais à la vitesse de la voiture, je commençai à distinguer les silhouettes des arbres et d'autres détails du paysage. Chaque fois que quelque chose apparaissait trop près ou qu'une voiture nous croisait à toute allure, je sursautais de frayeur et retenais mon souffle.

«Jusqu'où allons-nous? demanda John.

- Je propose qu'on s'arrête bientôt», vint la réponse de Sue, bienvenue. Elle savait ce que j'éprouvais.

Une autre courbe, et je fus soudain ballotté dans tous les sens.

«C'est un peu cahoteux, j'en suis désolé, s'excusa John, mais il y a un joli panorama de l'autre côté de ce bois.»

J'étais balancé de côté et d'autre comme un pantin. La ceinture de sécurité était la seule chose qui me retenait de basculer complètement.

«Nous y voilà - juste au bord de l'escarpement des Chilteros.»

Nous nous arrê tâmes.

«N'êtes-vous pas d'accord que le paysage est magnifique?» John se tourna vers moi.

«Oh oui, vraiment», m'entendis-je acquiescer. Puis, avec soulagement: «Tu as une très bonne voiture.»

Plus tard, j'avouai à Sue: «J'avais l'impression que tout ce qui venait en face allait s'écraser contre nous.»

Ses lèvres se contractèrent, puis elle gloussa doucement. Accrochant son regard, je souris également et elle éclata de rire.

«C'était vraiment drôle, dit-elle, le souffle coupé. Toi assis là-devant t'efforçant d'avoir l'air de savourer cette sortie alors qu'en fait tu étais terrifié.

— Tu aurais aussi eu peur si pendant ces trois derniers mois tu n'avais pas roulé à une vitesse plus élevée que celle d'un fauteuil roulant», me défendis-je.

Il me fallut longtemps pour me sentir à nouveau en sécurité en voiture. Je n'arrivais pas à me fier à qui que ce soit au volant. J'avais toujours l'impression que la voiture allait trop vite, ou que le conducteur n'était pas assez prudent. Mais jamais les souvenirs de la Capri orange se ruant sur nous, ou des instants terribles où j'avais essayé de sortir la Barracuda de sa trajectoire ne vinrent me hanter. Je me mis à caresser l'espoir de conduire à nouveau moi-même. Là, au moins, je pourrais manier la voiture comme je l'entendrais au lieu de m'irriter contre mes chauffeurs.

Fin novembre, je pris mon courage à deux mains pour demander au docteur Maynard si je pouvais rentrer pour un week-end. Je me sentais assez bien et je brûlai d'envie de franchir le fossé qui s'était creusé au cours des mois entre Stoke et Pepperland. La maison me semblait si loin, comme si elle appartenait à un autre monde.

«Je vais oublier à quoi ressemble mon chez-moi si je ne rentre pas bientôt», dis-je au docteur.

Il m'accorda la permission sans hésiter, puis me regarda d'un air interrogateur par-dessus ses lunettes.

«Vous avez trouvé un réel soutien dans votre foi, n'est-ce pas?», fit-il de but en blanc.

J'étais trop surpris pour répondre.

«Vous faites partie de ceux qui ont de la chance», ajouta-t-il, presque pour lui-même, en se repenchant sur ses papiers.

Ce fut la seule allusion du docteur Maynard à ma foi, mais je compris ce qu'il voulait dire: j'avais de la chance d'avoir une raison d'espérer. Il reconnaissait l'importance d'une guérison autant psychologique que physique.

«Si quelqu'un ne veut pas guérir, avait-il dit auparavant, il ne guérira pas. Tout comme lorsque quelqu'un pense qu'il ne pourra pas vivre avec un handicap, il n'y arrivera pas.»

On m'avait rapporté l'histoire de certains qui n'avaient pu s'adapter au «monde extérieur» - et l'un d'eux s'était pourtant complètement remis sur le plan physique - et avaient choisi de mettre fin à leurs jours. Ils avaient perdu tout espoir.

Les paroles du docteur Maynard m'avaient dégrisé et, silencieusement, je rendis à nouveau grâce à Dieu de m'avoir amené jusqu'ici à bon port.

Sue vint le jeudi soir, prête à m'emmener à la maison le lendemain. Je la pressai de questions à propos des enfants, des voisins, du Hall, car j'avais besoin, après une si longue absence, de me «remettre à la page».

«Rien n'a vraiment changé, dit-elle. Tu le constateras par toi-même quand tu viendras.»

Le lendemain, dans la voiture, j'étais tendu, fermant instinctivement les yeux à chaque voiture qui nous croisait. Sue conduisait lentement et prudemment, comprenant ma nervosité, mais de temps à autre ma frayeur se muait en irritation.

«Tu roules trop au milieu de la route. Ne peux-tu pas te ranger?», ou, lorsque Sue accélérât pour dépasser: «Non, pas maintenant. Une voiture vient. Reste derrière.»

Un silence gêné faisait suite à de telles remarques. Elles furent les premiers indices qui révélèrent comment mes craintes et mes appréhensions allaient troubler notre relation.

Nous n'avions jamais été seuls depuis l'accident. Nous discutâmes sans arrêt, mais je trouvais en un certain sens difficile de communiquer à Sue ce qu'avaient été pour moi ces deux derniers mois passés à Stoke. Elle essayait de tout son cœur de me comprendre, d'être proche de moi dans ce que je vivais, mais mes tentatives d'explication paraissaient urieusement inadéquates. Cela me semblait détonner de lui dire que j'avais apprécié les activités de ces dernières semaines, ou que j'appréhendais d'affronter à nouveau le «vrai» monde. De même, je ne pouvais estimer à sa juste valeur ses activités domestiques, comme je le faisais auparavant.

Il faudra du temps, me dis-je, pour refaire ensemble tout le chemin que nous avons parcouru séparément, chacun dans son univers. Pour l'instant, il était simplement bon de pouvoir à nouveau être à la maison.

Alors que nous couvrions les derniers kilomètres, je découvris soudain combien j'étais fatigué et raidi. Peut-être allais-je pouvoir me reposer l'après-midi, allongé au salon, sur notre confortable canapé.

La voiture bifurqua au sommet de la colline, puis s'engagea dans l'allée menant à notre maison. Celle-ci émergeait des arbres effeuillés, puis elle apparut, face à moi, dans toute sa splendeur. J'aurais aimé rester là, à la contempler un long moment, pour m'imprégner de l'idée que j'étais à la maison.

Avant même que la voiture ne se fut arrêtée, les enfants accoururent pour nous accueillir. Ils m'étreignirent et m'embrassèrent, essayant de me dire toutes leurs nouvelles dans un seul souffle, puis ils reculèrent, comme stupéfaits, tandis que Sue sortait le fauteuil roulant du coffre de

la voiture et m'aidait laborieusement à m'y installer. Sunny aboya follement durant tout ce temps, comme s'il ne savait pas s'il avait à faire à un ami ou à un ennemi.

Non sans peine on me fit franchir la marche de la porte de derrière et je fus propulsé dans la cuisine. Il y faisait chaud et il y régnait une odeur de cuisson; et depuis plusieurs jours elle était décorée d'une guirlande de feuilles de papier collées ensemble avec du ruban adhésif, et sur laquelle les enfants avaient écrit, dans des couleurs vives: «Bien venue à la maison papa».

Noddy et Anna ne semblaient pas être troublées de me voir dans un fauteuil roulant, mais Ben garda ses distances, comme s'il se demandait si j'étais bien son papa.

Sue était toujours occupée à déballer les affaires de la voiture lorsque je remarquai le filet de sang sur ma main. Je le fixai des yeux avec une horreur croissante. Quand avais-je bien pu m'égratigner? Peut-être en m'extirpant de la voiture. Mais je n'avais rien senti du tout.

Je regardais encore ma main, atterré, lorsque Sue entra, les bras chargés de bagages.

«Qu'est-ce qui se passe?» Elle posa son regard sur ma main. «Oh, ce n'est qu'une égratignure. Je vais chercher de la gaze pour l'essuyer.»

L'instant d'après, le sang était nettoyé, laissant apparaître une égratignure insignifiante. Mais ce qui m'ébranlait le plus, c'était que quel que chose de bien plus grave aurait pu se produire sans que je m'en aperçoive. Je n'étais pas même en mesure de prendre garde à moi-même. C'était la première fois que l'ampleur de ce problème me frappait.

«Ne t'en fais pas, fit Sue. Ce n'est vraiment pas grave.» Je ne sus trouver les mots pour lui expliquer le fond de ma pensée que bien plus tard.

«Il faut simplement qu'on fasse attention», dit-elle, essayant de me rassurer. Comment aurait-elle pu comprendre la crainte qui me rongea et l'humiliation que je ressentais à être aussi vulnérable?

Je ne pus faire ma sieste sur le canapé cet après-midi là. Noddy voulait me montrer ses dessins, Annie voulait faire un tour dans le fauteuil roulant, assise sur mes genoux, et Ben ne cessait de me déconcerter par ses longs regards silencieux. A la fin de la journée, j'avais tellement mal dans tout le corps que je n'aspirais plus qu'à aller au lit. Je ne pus tenir ma fourchette qu'avec peine lors du dîner, et les enfants, intrigués, observèrent mes efforts, ce dont je n'eus que

trop conscience. Sue fit tout son possible pour être sensible à mon état d'âme, mais je me sentais misérable de ne pouvoir mieux me débrouiller.

Ce fut un soulagement lorsque je pus m'asseoir près du feu de la cheminée pendant que Sue mettait les enfants au lit. Je me mis à penser à l'avenir avec un sombre pessimisme. Comment allais-je pouvoir baigner le petit Ben, désormais? Je ne pouvais même plus me baigner moi-même. Et toutes les tâches ménagères... Sue allait devoir s'en occuper seule. Je pourrais aussi bien rester à l'hôpital, si petite était ma contribution.

La fatigue et une soudaine vague de pitié de soi m'empêchèrent de saisir le soutien et la consolation que Sue essaya de m'offrir. Nous restâmes tranquillement près du feu, parlant peu, mais gardant nos blessures et nos désarrois respectifs pour nous.

Je fus presque heureux de rentrer à Stoke le dimanche. Là-bas, je pouvais dormir quand j'en avais besoin, être sociable lorsque je le voulais, et je n'avais pas à répondre à d'autres exigences que les buts que je me fixais. Il n'y avait pas de coins tranchants sur lesquels je risquais de me couper, ni de gêne à être dans un fauteuil roulant.

Mais en même temps j'aspirais à être avec ma famille, à être définitivement de retour à la maison.

# A la grâce de Dieu

«Pourquoi n'organiserions-nous pas une soirée avec <Pace>?»

La suggestion venait de Penny. Les autres membres du groupe chrétien de Stoke tendirent l'oreille.

«Excellente idée.

- Tout le monde en serait enchanté.»

Nous étions en train de discuter du meilleur moyen de partager notre foi avec ceux qui nous entouraient. A plusieurs reprises le sujet avait été abordé durant nos études bibliques, auxquelles j'assistais régulièrement depuis que je pouvais m'asseoir dans le fauteuil roulant.

A plusieurs occasions, j'eus la surprise de constater que les autres attendaient de moi que je leur explique tel ou tel passage des Ecritures. Peut-être mon titre de Directeur de Conférences à Hildenborough Hall leur laissait-il l'idée que mes connaissances bibliques étaient très étendues; toujours est-il que je ne pouvais m'empêcher de me réjouir d'être enfin en mesure d'apporter ma contribution à Stoke. Je recouvrais un peu de mon ancienne identité.

«Penses-tu qu'ils pourraient venir, Max?

- Voyons...»

J'essayai de me rappeler leur programme tel que Justyn me l'avait esquissé. Ils étaient toujours pris, mais peut-être que si on leur demandait de venir en semaine...

Mes idées tourbillonnèrent autour de la venue de «Pace» à Stoke Mandeville. Les gars ici n'auront encore jamais rien vu de tel.

«Je ne vois pas pourquoi ils ne viendraient pas s'ils sont libres», me hasardai-je.

Les réactions fusèrent.

«La soirée pourrait se dérouler dans le service de Physiothérapie.

- Je ferai des affiches.

- Max, tu devrais chanter avec eux comme autrefois.»

L'idée avancée, plus personne ne put s'en défaire. Plus je pensais à la venue de l'équipe, plus j'étais enthousiaste. Il ne se passait pas grand-chose d'habitude le soir. J'avais entendu dire qu'il y avait un club de boules avec un bar quelque part dans l'hôpital, encore que je n'aie jamais compris comment des hommes atteints de paralysie plus ou moins totale peuvent jouer aux boules. A part cela, et la projection d'un film tous les jeudis, il n'y avait pas d'activités le soir. Je savais qu'un orchestre, fût-il chrétien, serait accueilli à bras ouverts.

«Très bien. Je vais contacter Justyn et voir ce qu'on peut faire.»

La décision fut prise en un rien de temps. Non seulement «Pace» pouvait se libérer, mais les membres du groupe étaient enchantés de venir jouer à Stoke. Justyn s'enthousiasma au téléphone:

«Heureux d'entendre que tu es de nouveau en forme, mon vieux Max. Quelle merveilleuse idée! Je les réserve pour cette soirée.»

Cet événement fut prévu pour le jeudi 24 novembre. Penny colla des affiches partout; on y lisait que «Pace» était un groupe «folk-rock» et le Hall un «centre chrétien pour la jeunesse». Elle avait aussi inscrit mon nom entre parenthèses au bas des affiches, ce qui me valut un va-et-vient de gens que je ne connaissais pas du tout à la salle 2X et qui me demandèrent de quoi il s'agissait.

Je savais que l'information circulait et que beaucoup se réjouissaient de voir ce qu'était ce drôle de groupe qui venait d'un endroit appelé Hildenborough Hall. Nous allions peut-être faire salle comble...

Je ne m'attendais pourtant pas à la tournure qu'allait prendre cette soirée. Le début du concert était prévu pour huit heures, mais les gens commencèrent à venir déjà une bonne heure à l'avance. Des fauteuils roulants, des malades au pas incertain, des médecins, des infirmières - même quelques lits furent placés dans les coins. Je commençai sérieusement à me demander s'il y aurait encore assez de place pour l'orchestre.

Un énorme miroir tapissait le mur face au public et les instruments et équipements étincelants du groupe s'y réfléchissaient de manière impressionnante. La salle semblait encore plus pleine qu'elle ne l'était du fait du reflet de la foule dans le miroir.

J'étais assis à l'avant, dans mon fauteuil, tendu d'excitation. Quelle occasion pour ces gens d'entendre parler de Jésus. Il était également émouvant de voir les jeunes avec lesquels j'avais eu un entretien bien des mois auparavant se retrouver au sein du groupe «Pace». Je ne les avais jamais vus à l'œuvre.

Susie était à mes côtés. Elle était venue avec Justyn et le groupe, prête à m'emmener le lendemain à la maison pour un autre week-end.

Le niveau musical fut excellent et le speech de cinq minutes de Justyn à la fin, bref mais profond, fournit à chacun matière à réflexion.

Je ne sais comment les gens réagirent lorsque Justyn m'invita à m'avancer pour chanter avec le groupe, mais cela amusa certainement toute la salle. Les autres allaient à coup sûr me taquiner après cela.

La fin d'une soirée tellement animée laisse souvent un vide: les lumières s'éteignent et les bruits de la vie quotidienne succèdent à la musique ou la pièce de théâtre. Mais ce ne fut pas le cas ce soir-là. J'étais assis dans mon fauteuil, bavardant avec Susie et les gens du Hall et ne pensant à rien, lorsque quelque chose me sauta dessus et m'étreignit.

«Max, Max», entendis-je ce quelque chose me dire, que je parvins finalement à identifier comme étant la grande silhouette d'Erica, la physiothérapeute qui s'occupait de moi à la piscine. Elle avait le visage rougi, des traces de larmes encore visibles autour des yeux. Mais un sourire éclatant aux lèvres.

«Max, je suis revenue au Seigneur.»

La surprise dut s'inscrire sur nos visages, car elle rajouta aussitôt:

«Je... j'étais une chrétienne engagée avant, voyez-vous. Mais il y a environ un an, j'ai <décroché>. Jusqu'à aujourd'hui.»

Elle se tourna vers Justyn.

«Je savais de quoi vous parliez tout à l'heure. Et... eh bien, je voulais simplement vous remercier.»

Elle ne put continuer à cause de l'émotion. Nous restâmes encore longtemps ensemble à bavarder et à louer Dieu.

Ce n'est que bien plus tard que nous avons compris quelle sollicitude Dieu avait manifestée à Erica en s'occupant d'elle ce soir-là. Quelques mois plus tard, son père et sa mère moururent et, sa foi renouvelée, elle put faire face à cette situation d'une manière qu'elle n'avait jamais connue auparavant. Dans une lettre qu'elle nous envoya d'Australie, elle réitéra sa reconnaissance d'avoir retrouvé la source de son espérance.

Le souvenir de cette soirée subsista longtemps. Tous semblaient l'avoir appréciée, et certains se sentaient interpellés. Les questions hésitantes que l'on me posait de temps à autre sur la durée de mon activité à Hildenborough ou sur ma participation au groupe «Pace» firent place à d'autres questions, plus profondes, cachées, à propos de Dieu et de ce qu'il pouvait faire pour des gens dont la perspective future était le fauteuil roulant.

«Pourquoi est-ce que vot' Dieu ne nous fait pas tous sortir d'ici, Max?»

Dave Pembury m'avait souvent lancé cette question et je n'avais

jamais réussi à lui répondre de manière à le satisfaire - peut-être parce qu'il n'était pas véritablement ouvert pour accepter ce que je lui disais.

Mais cette fois, on sentait la sincérité derrière ses paroles accusatrices. Dave était atteint d'une grave infection aux reins, ne sachant s'il allait en réchapper.

«Pourquoi est-c' que vot' Dieu m' fait ça, Max? Vous dit's toujours qu'il prend soin d'nous. Pourquoi est-c' qu'i' m' fait ça?»

J'étais conscient des sanglots d'impuissance de Dave, de la douleur qui le tourmentait, de son corps en sueur, à un point tel que je ne sus que répondre. Comment de simples paroles à propos de Dieu pouvaient-elles avoir un sens pour un homme qui souffrait tant? Je restai silencieux, en proie au désarroi, pendant quelques secondes.

«Max?» Dave, attendant des mots de consolation, me délia la langue.

«Dieu prend soin de nous, Dave», commençai-je en hésitant. Est-ce que j'allais seulement parler en clichés? Seigneur, aide-moi à comprendre et donne-moi la sagesse pour parler.

«Je... je ne peux pas dire que je sais toujours pourquoi Dieu permet certaines choses. Je crois que nous devons simplement lui faire confiance, croire qu'il veille sur nous, même dans les moments difficiles.»

Dave grogna, comme s'il ne pensait pas grand-chose de ma réponse.

«C'est parce que j'ai expérimenté l'amour de Dieu envers moi et vu les bonnes choses qu'il fait que je peux lui faire confiance», essayai-je d'expliquer.

Les yeux de Dave s'étaient clos. Il ne répondit pas. Je ne pus que prier que d'une manière ou d'une autre Dieu l'aide à comprendre. On était si facilement porté à condamner Dieu à cause des difficultés et de la souffrance. Moi-même je ne pouvais m'empêcher, au fond de mon cœur, de me poser des questions face à une souffrance telle que celle de Dave. Mais ce qui me rassurait, c'était la promesse de Dieu, faite dans l'épître de Paul aux Romains: «Nous savons que toutes choses concourent au bien de ceux qui aiment Dieu, de ceux qui sont appelés selon son dessein.»

Mais Dave n'avait jamais expérimenté consciemment l'amour de Dieu, pas plus qu'il n'avait appris à l'aimer en retour. Il n'était pas étonnant qu'il lui fût impossible de voir au-delà de sa souffrance. Comment aurais-je pu lui expliquer qu'il était, comme nous tous, l'enjeu d'une bataille entre Dieu et Satan, que parce que le mal était venu dans la création de Dieu, chaque élément de celle-ci était maintenant sujet à la souffrance? Comment aurais-je pu l'assurer de l'omnipotence de Dieu, même avec Satan à l'œuvre au sein de son peuple?

Je ne savais pas si Dave dormait, réfléchissait ou peut-être priait. S'il cherchait vraiment à comprendre, j'avais la certitude qu'il trouverait.

Ce qui m'apparaissait de plus en plus clairement, c'était que lorsque tout va pour le mieux, on va son propre chemin, ne tenant aucun compte de Dieu. Mais si un événement survient qui nous barre la route, comme par exemple un accident qui nous laisse en état de totale dépendance, quelques-unes des barrières dressées contre Dieu s'abattent. On ne peut plus prétendre ne compter que sur soi-même. Ainsi, il se peut qu'une des raisons pour lesquelles Dieu permet les épreuves soit de nous rapprocher de lui, de nous rappeler la nature de notre relation avec lui: celle d'enfants dépendant de leur Père. La souffrance n'est pas l'indice révélateur de l'absence de Dieu, mais le signe qu'il prend soin de nous.

Jour après jour, dans le Service de Physiothérapie, Ebba tour à tour me taquinait et me houspillait, me persuadait et m'encourageait à faire toutes sortes d'exercices inimaginables le plus rapidement possible. Elle devint rapidement une très bonne amie. Le naturel avec lequel elle acceptait le handicap des autres expliquait en partie la réussite de son travail et le calme avec lequel elle agissait. Elle n'était pas tendue et elle n'avait pas en m'approchant cet air de sympathie condescendante qui trahissait la gêne des gens face à mon handicap. Sa façon d'être, naturelle et terre-à-terre, me poussa à lui faire confiance et m'aïda à accepter ma situation.

C'est dans la piscine hydrothérapique que je tins sur mes pieds seul pour la première fois. Debout entre deux barres parallèles dressées à la hauteur de la ceinture sous la surface de l'eau, je m'y cramponnai, de sorte que ce furent mes bras tremblants, les muscles tendus, qui supportèrent la plus grande partie de mon poids.

De retour dans le Service de Physiothérapie, Ebba ne se contenta pas de me voir debout entre les barres. Elle voulait que je marche.

«Allons, Max, ne soyez pas paresseux, me gronda-t-elle, refusant de voir mon regard pétrifié d'incrédulité. Penchez-vous un peu en avant et balancez-vous sur les hanches.»

Je faisais confiance au jugement d'Ebba. Si elle pensait que je pouvais faire quelque chose, je le pouvais certainement, mais ce ne fut qu'après avoir fait mon premier pas incertain et m'être écroulé en riant contre Ebba, prête à me rattraper, que je le crus moi-même.

Nos séances étaient un mélange constant d'exaltations et de frustrations, de rires et de pleurs. Si Ebba pensait que je ne travaillais pas

assez dur, elle se mettait à faire le tour de la pièce en boitillant, m'imitant, complétant le tableau par le sérieux pince-sans-rire de son expression. Parfois elle éclatait d'un rire nerveux avant que je n'aie le temps de lui envoyer un oreiller. Elle avait invariablement raison lorsqu'elle soupçonnait une habitude paresseuse, et je m'émerveillai de ce qu'elle ait pu si bien me connaître. Comme je savais qu'elle comprenait réellement mes craintes et mes changements d'état d'âme, j'acceptais sans mal qu'elle se moque de moi. Et tous ces rires ont certainement été excellents pour me fortifier les muscles du ventre!

Début décembre, la rumeur d'une visite de sang royal courut dans l'hôpital, provoquant un regain d'excitation.

«La duchesse de Kent va venir, nous confirma Mademoiselle Cléments. Il vous faudra tous bien vous tenir.»

Nettoyages, astiquages, rangements et rerangements se succédèrent pour préparer ce grand événement. Nous prétendions tous que la duchesse venait inspecter le personnel.

«Prenez soin de bien nous traiter ce jour-là», disions-nous avec satisfaction à nos patientes infirmières. Et: «Vous ne vous en tirerez pas comme ça lorsque la duchesse viendra»; c'était une intervention fréquente de Dave Pembury lorsqu'un des membres du personnel ne se pliait pas à ses exigences.

Vint enfin la journée tant attendue. Selon toute apparence, la salle 2X était une salle calme, civilisée, où jamais personne n'élevait la voix ni ne disait de mots de travers. La duchesse de Kent, souriante, fit gracieusement le tour de la salle, adressant quelques mots de circonstance à chacun, jusqu'à ce qu'elle parvienne à ma hauteur. Le docteur Maynard me présenta par mon nom, et la duchesse me tendit la main.

«Enchantée, dit-elle chaleureusement.

- Puis-je me lever pour vous serrer la main?», lâchai-je avant de perdre mon sang-froid. Dès que j'avais su qu'elle était arrivée, j'avais décidé de me lever pour la saluer.

«Je vous en prie, faites.»

La duchesse semblait enchantée et attendit patiemment pendant que je me levais péniblement. Quelque peu instable, je lui saisis la main.

«Monsieur Sinclair progresse bien, intervint le docteur Maynard, se penchant d'un air de confiance vers elle. Il remarquera.»

J'en fus tellement stupéfait que je manquai perdre complètement l'équilibre.

«Vous ... vous le pensez réellement?», bégayai-je. C'était la première fois que quelqu'un avançait une telle affirmation.

«Mais bien sûr.»

Je croisai le regard de la duchesse. Ses yeux pétillaient d'amusement. Nous éclatâmes de rire tous les deux, elle heureuse d'entendre ces nouvelles et moi tout à la fois ébahi et joyeux.

Les barres parallèles firent place à un autre exercice, court mais de plus en plus fréquent: je devais pousser mon fauteuil roulant, faisant deux, trois, puis plusieurs pas vacillants. Ebba se tenait devant le miroir du Service de Physiothérapie et me faisait voir mes mouvements déses pérément désordonnés, puis elle se mettait en devoir de corriger ma tenue.

«Tête haute, épaules en arrière, et ne trichez pas en traînant ce pied droit. Balancez bien la hanche.»

Tout en faisant des progrès, je me sentais gêné, à la limite de la culpabilité lorsque j'étais avec les autres patients. Je notai de temps à autre des regards de tristesse silencieuse chez ceux qui étaient arrivés à l'hôpital en même temps que moi et qui étaient toujours confinés dans leur lit ou, au mieux, dans leur fauteuil roulant.

Je fus particulièrement embarrassé un soir, alors que nous étions tous en train de regarder une émission de variétés à la télévision. En plein milieu, quelqu'un m'interpella:

«Hé, Max, mon vieux! Cela ne vous dérangerait pas de ne pas tambouriner avec vos pieds?»

Il essaya d'empreindre sa voix d'un rire d'excuse, mais cela ne put cacher le sentiment profond qui était à l'origine de la réflexion. J'avais tapé des pieds tout à fait inconsciemment, sans même réaliser combien j'avais de la chance de pouvoir le faire. La plupart de ceux qui m'entou raient n'allaient plus jamais pouvoir goûter à ce simple plaisir. Cela semblait d'autant moins juste que les autres avaient travaillé avec plus d'acharnement que moi et avec plus de détermination.

Il apparaissait soudain que nous ne courions plus la même course.

Je pris soin de ne plus m'exercer à marcher dans la salle, de ne pas offrir mon aide trop souvent. Par ma propre expérience, je savais qu'il était plus facile d'accepter l'aide d'un membre du personnel. C'était leur travail de faire ce qu'un patient ne pouvait pas, alors que si des amis ou des membres de la famille proposaient leur aide, cela ne faisait que souligner d'autant plus notre état de dépendance.

D'un autre côté, il y avait plusieurs choses que Dave Pembury ou un des autres pouvaient faire de leur fauteuil roulant et avec lesquelles j'avais toujours des difficultés. Dave parvenait avec virtuosité à me couper la viande ou à fermer un bouton qui s'était défait, et il me battait

à plate couture au tennis de table. En de telles occasions, notre camara derie semblait revenue à ses plus beaux jours.

De temps en temps, la tragédie que nous avions tous vécue d'une manière ou d'une autre perçait la surface de courage et de jovialité.

Tommy, un fanatique de rugby avant son accident, nous raconta un rêve qu'il avait fait et dans lequel il était descendu avec son fauteuil roulant sur un terrain de rugby en plein match. Il avait bondi de son fauteuil et s'était joint à la partie, marquant un essai après une chaude lutte, avant d'aller se rasseoir péniblement dans le fauteuil et de laisser la partie derrière lui.

«Comment pensez-vous que j'aie pu avoir l'idée de jouer au rugby alors que j'étais toujours dans mon fauteuil roulant?» Tommy rit à la folie de son rêve, mais ses aspirations n'étaient que trop apparentes.

Et Terry! Cet adolescent, qui n'avait jamais semblé se soucier de son avenir, nous demanda à tous un jour quelle voiture il devait acheter avec ses indemnités afin de la conduire jusqu'au haut d'une falaise et plonger avec dans le vide pour en finir. Combien de fois ai-je soupiré que les autres trouvent la ressource que j'avais dans ma foi au plan de Dieu. La vie pour moi aurait été insupportable sans elle.

Je pouvais maintenant me rendre par moi-même à la chapelle de l'hôpital pour les Offices, ainsi qu'à n'importe quel autre moment si je ressentais le besoin de prier dans un endroit calme. J'avais toujours constaté combien, cela m'aidait d'être dans la maison attirée de Dieu lorsqu'il s'agissait de prier. Ma concentration était plus grande et mes prières devenaient profondes et pleines de sens. Cependant, dans un contexte normal et quotidien, quelque bonnes qu'aient été mes intentions de prier avec régularité, je ne ressentis que rarement la communion d'une bouleversante intensité avec Dieu que j'expérimentai alors dans cette chapelle. Il y avait trop de distractions dans le monde grouillant de Stoke Mandeville. La petite chapelle d'hôpital devint ainsi un lieu de refuge, de rencontre personnelle avec Dieu.

C'était une cabane isolée, qui se tenait fièrement près du portail d'entrée. L'intérieur ressemblait à la baraque d'un missionnaire à ten dance ritualiste. Les murs étaient blanchis à la chaux, dépouillés, mais sur la table qui faisait fonction d'autel il y avait deux chandeliers surchargés d'ornements. Des chaises dures, au dossier haut, étaient rangées sur le côté gauche, alors que la partie droite était laissée libre pour pouvoir y mettre des fauteuils roulants et éventuellement un lit ou deux. Les offices étaient simples et très formels, mais chaque instant était pour moi privilégié. C'est seulement lorsque quelque chose nous

est refusé que nous en percevons toute la valeur. Et assister à un culte m'avait vraiment manqué.

Dieu continuait de répondre aux prières d'une façon merveilleuse. Noël approchait lorsqu'on souleva la question de mon départ définitif de Stoke. En fonction de la manière dont se passerait mon séjour à la maison à Noël, les médecins jugeraient si je pouvais rentrer définitivement vers la fin du mois de janvier.

Des sentiments contradictoires se bousculèrent en moi. Le soulagement et la gratitude se mêlèrent à l'appréhension, au regret de perdre mes nouveaux amis et à l'émerveillement d'avoir guéri bien au-delà de toutes nos espérances premières. Tantôt le seul mois qui me restait à passer à Stoke me semblait bien trop long, tantôt j'avais l'impression que ce laps de temps était insignifiant. Il y avait encore tant de choses que je voulais faire avant d'affronter le monde extérieur.

Un des événements que nous attendions tous avec impatience depuis longtemps était un voyage de Noël à Londres pour aller entendre jouer «le Messie» au Royal Albert Hall. Je m'étais même rendu en fauteuil roulant à la bibliothèque de l'hôpital pour y trouver une copie poussièreuse de la partition de Haendel que j'étudiai en vue de me préparer cette soirée. Nous étions aussi excités que des écoliers lorsqu'un douzaine d'entre nous s'entassèrent dans différentes voitures pour le voyage.

Londres bourdonnait autant de vie et de bruit que dans mon souvenir. Il y avait tant de couleurs et de réjouissances. Mais toute notre gaieté s'évanouit lorsque les portières s'ouvrirent et que nous nous assimes avec difficulté dans nos fauteuils roulants. Les vagues de personnes sur les trottoirs nous apparurent hostiles alors qu'elles nous dévisageaient; le bruit de la circulation couvrait nos voix et les lumières crues ne faisaient qu'exposer davantage notre impuissance.

Penny me poussa sur le trottoir mal pavé jusqu'à la tête de la file qui attendait à la caisse. Je sentis les regards qui se posaient comme autant d'aiguilles sur la base de mon cou. C'était une de ces occasions où j'aurais souhaité que le sol s'ouvre sous moi et m'engloutisse. Une fois à l'intérieur, il fallut déranger les gens dans le hall pour arriver jusqu'à l'ascenseur; ce ne fut que lorsque les lumières se furent éteintes et que nous étions devenus invisibles que je pus me détendre.

L'exécution de l'œuvre répondit largement à notre attente. Ce fut une fête sonore, un triomphe de louanges. Je ne pus me souvenir avoir entendu quelque chose d'aussi beau.

A la fin de la soirée, nous fûmes de nouveau soumis aux visages

curieux et aux regards apitoyés, dans la débandade générale et sauvage qui marqua la sortie du Royal Albert Hall. L'envie m'étreignit de me cacher le visage dans les mains pour me protéger. C'était la première fois que je goûtais réellement à la flétrissure humiliante du fauteuil roulant.

Noël arriva très rapidement et je passai dix jours à la maison. Nous eûmes de nombreux visiteurs, et je dus manœuvrer mon fauteuil à travers toutes sortes de situations délicates. J'avais plus de temps pour m'adapter que durant un week-end, et je me pris à apprécier tous les avantages de la maison plutôt que de me laisser accabler par les difficultés. A la fin de mon séjour à Pepperland, je ne voulais plus retourner à Stoke. C'était la première fois que je réagissais ainsi.

«Ce ne sera plus long, dit Sue jovialement lorsqu'elle me laissa, assez déprimé, dans la salle 2X. Utilise tes dernières semaines au mieux.»

C'était un conseil judicieux et je n'eus aucune difficulté à le suivre une fois repris par la routine de l'hôpital. Les journées défilèrent.

«Alors, Max, une dernière course?»

Tommy me lança ce défi lorsqu'on m'annonça officiellement que je quitterais Stoke le 20 janvier, presque six mois jour pour jour après mon accident.

«D'accord!»

Il y avait une longueur de couloir qui descendait en une pente magnifique, faisant une piste idéale pour une course en fauteuil roulant. Plusieurs «grands prix» s'y étaient déroulés, et les participants y avaient risqué leur vie à des vitesses terrifiantes.

Après nous être alignés sur la ligne de départ, Tommy et moi nous élançâmes sur la pente. Je venais d'atteindre ma vitesse maximale lorsque la fatalité que nous avions tous su éviter jusqu'alors m'échut. La porte d'un des bureaux s'ouvrit et l'assistante sociale de l'hôpital s'aventura sur notre piste. Elle tenait à la main une bouilloire dans le but très probable de se préparer une tasse de café.

Les quelques secondes qui suivirent virent un changement spectaculaire dans son attitude. Son sourire se figea en un regard horrifié et elle commença une série de petits mouvements sautillants de côté et d'autre, comme si elle essayait une nouvelle danse. Déplorant le fait que les assistantes sociales choisissent de s'entraîner à la danse au beau milieu d'une course, je n'eus d'autre ressource que d'utiliser l'équivalent du frein de secours sur un fauteuil roulant. Je le serrai à bloc d'abord d'un côté, puis de l'autre, tanguant de manière effrayante sur toute la largeur du couloir, tandis que la danse de l'assistante sociale devenait toujours plus frénétique.

Ce n'est que lorsque mon véhicule, lancé encore à une certaine vitesse, entra en contact avec les chevilles de mon infortunée victime, l'envoyant choir gracieusement sur mes genoux, que je parvins finalement à m'arrêter. J'avais dès lors bel et bien perdu la course. Tommy franchit à toute vitesse la ligne d'arrivée tandis que j'essayais de m'excuser auprès d'une assistante sociale hébétée qui se remettait péniblement sur ses pieds, tenant toujours fermement sa bouilloire.

Pour ma dernière semaine à l'hôpital, je fus transféré au Ashendon House, l'hôtel où Sue avait séjourné lorsqu'on m'avait amené à Stoke. Il servait de centre de réadaptation autant que d'hôtel pour les visiteurs. Je dus marcher en poussant mon fauteuil roulant durant dix minutes, sur des trottoirs passablement verglacés, pour atteindre ma nouvelle résidence; pendant tout le trajet j'eus peur de tomber à plat face contre terre et de révéler mon handicap aux passants éventuels. J'essayai de me rappeler autant que je le pus tout ce qu'Ebba m'avait appris face au miroir du Service de Physiothérapie, mais je savais que mes mouvements étaient toujours raides et disgracieux. Je fus soulagé d'atteindre la porte et sa sécurité et de pouvoir me cacher à l'intérieur.

Les couloirs étaient tranquilles, faiblement éclairés. Tout en roulant dans mon fauteuil, à la recherche de ma chambre, je pensai à Sue qui était restée nuit après nuit dans cet endroit retiré pendant que j'étais sous traitement intensif. Combien cela avait dû être difficile pour elle. Et combien il avait été étonnant de voir qu'elle n'avait pas simplement supporté cette situation, mais qu'elle avait été remplie d'une joie qui s'était reflétée sur son visage et s'était communiquée à moi et à beau coup d'autres. Dieu avait fait un miracle dans sa vie tout autant que dans la mienne.

Ma chambre était confortable, mais dépouillée. Mes effets personnels étaient empaquetés dans deux sacs en plastique et il ne me fallut pas longtemps pour les mettre tous en ordre dans l'armoire et les tiroirs. Puis je restai assis dans mon fauteuil, immobile, impressionné par le silence. J'avais été continuellement en compagnie d'autres gens pendant six mois entiers. Pour la première fois depuis l'accident, j'étais seul. Je ressentis le même mélange d'excitation et de crainte que je me souviens avoir ressenti à dix-huit ans, lorsque j'avais quitté la ferme pour mener ma propre vie à l'Université. J'étais au seuil d'une nouvelle indépendance après si longtemps, mais aussi sur le point de perdre la précieuse sécurité de l'hôpital. C'était un sentiment étrange.

Répondant à un instinct longtemps refoulé, je m'extirpai de mon fauteuil roulant et m'agenouillai au pied de mon lit. Je tressaillis à la

pensée de pouvoir exprimer à nouveau physiquement ma soumission à Dieu et ma gratitude envers lui. Dans cette position, je me mis à prier, conscient de la nécessité de lui remettre une fois de plus un avenir incertain.

Dans la tranquillité de cette chambre, sans rien pour me distraire ou m'interrompre, je me mis à vider mon cœur devant Dieu. Mes regrets, mes craintes, mes joies, mes soucis - je «déballai» tout. Et pas seulement ce soir-là, mais aussi le lendemain, et le surlendemain, et le jour suivant. Je me sentais brisé, faible, conscient de n'être pas moins vulnérable aux tentations que je ne l'avais été avant l'accident, craignant de céder face aux difficultés qui m'attendaient à la maison et d'oublier les nombreuses bénédictions des six mois qui venaient de s'écouler.

Dieu me répondit- en m'amenant à certains passages importants des Ecritures. Comme s'ils avaient été écrits spécialement pour moi, ces versets me rassurèrent et ravivèrent en moi l'espérance dont j'avais besoin.

«A celui qui est ferme dans ses sentiments  
Tu assures la paix, la paix  
Parce qu'il se confie en toi.  
Confiez-vous en l'Etemel à perpétuité  
Car l'Etemel, l'Etemel est le rocher des siècles.»

Esaïe 26:3,4

C'était si simple, et pourtant c'était le remède à mon agitation. Par ce passage, Dieu promettait, non pas de me supprimer les difficultés, mais de les prendre lui-même en charge si je lui en laissais la possibilité. Il était l'ultime source d'une sécurité entière, le rocher solide auquel je pouvais m'ancrer. Lorsque je saisis cela, les inquiétudes firent place en moi à la paix.

«Mais le trésor précieux que nous portons en nous est contenu dans un fragile récipient de terre, c'est-à-dire notre faible corps. Ainsi tout le monde voit que cette puissance que nous possédons vient de Dieu et pas de nous-mêmes.»

Il Corinthiens 4:7 (traduction *Le Livre*)

Au premier abord, il m'était difficile d'accepter le fait que Dieu semblait affirmer que ma faiblesse était pour mon bien, qu'elle lui permettait de se révéler avec d'autant plus de puissance et de beauté. Mais, progressi

vement, je le compris et pus même m'en réjouir. L'image des fleurs sur le tas d'ordures de l'hôpital me revint à l'esprit, et la reconnaissance l'emporta sur l'appréhension. Comment pouvais-je craindre, alors que Dieu m'assurait qu'il continuerait son œuvre?

Je ne pus m'empêcher d'être triste lorsque l'aube du dernier jour de mon séjour à Stoke parut. J'allais maintenant devoir faire mes adieux. J'appréhendais ces instants. Bien sûr j'allais revenir, peut-être pour un examen ou simplement pour voir d'anciens amis, mais ce ne serait plus la même chose. J'avais constaté le changement dans ma propre attitude envers d'anciens patients qui étaient revenus pour une brève visite. Ce n'était plus pareil. Ils étaient devenus des étrangers, tout simplement parce qu'ils avaient commencé une nouvelle vie dans un autre monde. Nous ne les rejetions pas, et nous n'éprouvions pas de ressentiment envers eux, mais inévitablement notre relation avec eux avait changé. Je savais que j'allais faire mes adieux à l'exceptionnelle et précieuse «communion des souffrances» que j'avais goûtée dans la salle 2X.

On eût dit que les autres ressentaient pareillement que quelque chose s'était brisé. Boyd traduisit ce sentiment en paroles pendant le petit déjeuner, en une de ses fameuses déclamations:

«Tout F monde peut m'entendre?», hurla-t-il avec son fort accent de Brighton.

Sous l'impact de son appel, nos corn flakes jaillirent de leur bol.

«J'ai que qu' chose de très important à dire, alors j'espère que tout F monde écoute.»

Nous écoutâmes avec recueillement.

«Je suis très triste, continua Boyd gravement. Aujourd'hui est un jour sombre. Max nous quitte. C'est le commencement de la fin.»

Un silence suivit cette déclaration sentencieuse, dans l'attente d'autres paroles avisées de notre «sage», mais celui-ci n'ajouta rien. Déprimés, tous retournèrent à leurs corn flakes.

Je me rendis à ma séance de physiothérapie comme d'habitude, en partie parce que je voulais me dégourdir pour la journée, et en partie parce que je ne pouvais manquer de dire au revoir à Ebba, même si cela me coûtait.

Après avoir fait mes exercices de façon satisfaisante, je la vis disparaître le temps de chercher la liste de ce qu'elle m'avait préparé comme exercices à faire à la maison. Je savais qu'elle devait me donner un tel document, et je redoutais un peu de le recevoir, car il confirmait que j'allais être seul pour l'étape suivante.

Mais lorsque je vis ce qu'Ebba avait préparé, mes craintes se muèrent

en amusement et en gratitude sincère. Elle l'avait intitulé: «Les derniers tours d'adresse de Max», et, en-dessous, orthographiées à la suédoise, venaient les prescriptions. «Etirer les muscles du côté immobilisé.» «Etirer le tendon d'Achille» en était une autre. «S'asseoir d'un côté et de l'autre» était au milieu de la liste, et il y avait également une allusion à la pratique assidue de ma «démarche royale».

De petites illustrations figuraient à chaque prescription pour m'aider à comprendre, et à la fin, tout à fait dans le style d'Ebba, venaient ces mots: «Bonne continuation. Ne trichez pas.»

Je levai les yeux et vis son sourire de satisfaction devant son œuvre d'art. Mon cœur se serra. Ebba s'était donné la peine de créer quelque chose, spécialement conçu pour me motiver. Tout son caractère, gai mais pratique, y transparaissait. Dans un sens elle travaillerait encore avec moi lorsque j'effectuerais ces exercices tout seul.

Mon dernier rendez-vous de la matinée eut lieu à la chapelle. Le chanoine Byard m'avait demandé si j'aimerais avoir un bref culte avec Cène, seul avec lui; ce serait une dernière possibilité de remercier Dieu ensemble avant que je ne quitte Stoke.

Sue était attendue à l'heure du déjeuner; elle devait apporter des gâteries en l'honneur de mon départ pour toutes les bouches affamées de la salle. A midi je guettai anxieusement son arrivée; enfin la voiture franchit le portail de l'hôpital et s'arrêta à hauteur de nos portes-fenêtres. Susie en émergea avec d'énormes diplomates, des mousses, des coupes de salade de fruits et de crème, à la surprise et la joie de mes compagnons de la salle 2X. Ce jour-là, rares furent ceux qui firent honneur au dessert du menu de l'hôpital.

Vinrent alors les adieux, pénibles, et les remerciements gauches adressés aux membres du personnel; l'instant d'après, j'étais dans la voiture, faisant des signes de la main à ceux qui avaient pu se mettre aux portes-fenêtres.

Alors que nous laissions l'hôpital derrière nous, je croisai le regard de Susie. Et d'une seule voix:

«Alléluia!»

# «Combien de temps tu restes, cette fois?»

«Combien de temps tu restes cette fois, papa?» La question venait de Noddy, qui me regardait d'un air moqueur par-dessus son bol de lait.

«Toujours et toujours, chantonnai-je, je ne dois plus jamais retourner à l'hôpital.

- Oh, chouette!»

Elle s'illumina d'un sourire, baissa les yeux et retourna à la tâche importante de boire son lait.

Les enfants ne furent pas les seuls à éprouver des difficultés à se réhabituer à ma présence permanente à la maison, après si longtemps. Moi-même, je devais toujours me rappeler que, désormais, je me réveillerais dans mon propre lit, qu'aucune infirmière ne viendrait brandir un chiffon de couleur vive pour s'assurer que j'avais bien quitté le pays des rêves, que je pourrais utiliser ma journée comme je l'entendais sans être obligé de m'en tenir à une stricte routine hospitalière. Tout cela était au premier abord assez déroutant.

«Petit déjeuner au lit, Max, ou en bas avec les enfants?», me demandait Sue après que nous ayons lu notre passage quotidien de la Bible et prié.

Le simple fait de pouvoir refaire cela ensemble nous remplissait tous deux de joie. Des sourires irrépressibles se dessinaient sur nos lèvres et à la moindre raison nous éclations de rire comme deux jeunes mariés. Lorsque nous priions ensemble, je ressentais que nos liens se resserraient après la longue séparation. Tout cela nous faisait du bien, car durant la journée, très chargée, alors que nous étions pris par nos tâches respectives, il n'était pas aussi facile de nous rapprocher l'un de l'autre.

«Au lit», avais-je tendance à répondre. Ou bien: «Je descendrai plus tard pour manger.» Il me fallait tellement de temps pour me laver, m'habiller et descendre que je préférais laisser les autres vaquer à leurs occupations à leur propre rythme sans qu'ils aient à m'attendre. Il aurait

en outre fallu que Sue m'aide avec le fauteuil roulant; or elle avait déjà plus que sa part de travail à envoyer les filles à l'école et à préparer Ben pour la journée. Il valait décidément mieux que je reste tranquillement au lit jusqu'à plus tard.

Puis je dus décider comment j'allais organiser ma journée. Il fallait que je fasse des exercices de physiothérapie et que j'écrive des lettres, mais je n'avais aucune raison de me précipiter sur ces tâches en premier lieu. Peut-être un peu de lecture, ou bien une heure de sommeil supplémentaire afin d'avoir le maximum de forces et d'énergie pour faire ce que j'aurais décidé.

Il était étrange de constater combien le programme de ma journée me pesait à la maison bien plus qu'à Stoke. C'était une chose de faire face aux rudes exigences de la physio- et de l'ergothérapie, mais c'en était une tout autre de trouver une motivation personnelle pour ne pas perdre son temps. Je commençai à voir combien la routine de l'hôpital rendait en fin de compte la vie plus facile. Là-bas, j'avais des buts à atteindre, et les infirmières ou les thérapeutes me relançaient sans cesse pour s'assurer que je faisais effectivement mon travail. A la maison, il n'y avait pas d'emploi du temps fixe et il n'était que trop facile de se laisser aller à la paresse. Pouvant prendre tout mon temps pour réfléchir, je me livrai de nouveau à l'introspection, tolérai des pensées sombres quant à mes capacités si réduites et permis à ce démon bien connu qu'est la pitié de soi de saper ma confiance et mon énergie.

Aussi étrange que cela puisse paraître, je soupirais après l'hôpital. Je fus surpris de constater combien mes amis, ainsi que l'activité trépidante de la salle, me manquaient.

Je dus établir ma propre routine. Reprenant mes vieux compagnons stylo et papier, je me mis en devoir de mettre par écrit un programme pour chaque jour. Une séance de physiothérapie, en suivant les instructions attentionnées d'Ebba, de neuf heures à dix heures, puis une pause café avec Susie à la cuisine. Ensuite, le courrier de dix heures trente à onze heures trente, peut-être plus longtemps si je n'étais pas trop fatigué. Au moins je pourrais garder le contact par lettre avec Tommy, Boyd et les autres. Et il y avait toujours de nombreux mots de remerciements à écrire à tous ceux dont je savais qu'ils continuaient de prier pour nous.

L'après-midi, il y avait au choix: une promenade avec Susie et le chien jusqu'au bout du jardin, ou bien un jeu avec Ben; un moment tranquille de lecture, et plus tard, lorsque les filles rentraient de l'école, du temps pour elles, pour les aider avec leurs devoirs.

Je me sentis mieux lorsque j'eus rempli une feuille de papier de mon

gribouillage - avec la main gauche - digne d'une araignée. J'avais du pain sur la planche.

Et bien sûr, presque chaque jour, quelqu'un venait nous rendre visite, désireux de me féliciter d'être enfin de retour à la maison et de m'apporter les dernières nouvelles. A plus d'une occasion, j'étais au beau milieu des exercices prescrits par Ebba, en train de m'«asseoir d'un côté et de l'autre» ou d'«étirer les muscles du côté immobile» lorsque l'un d'eux s'annonçait; je me retrouvais alors, à plat ventre par terre, à regarder d'un air ébahi un visage surpris ou interloqué.

A la maison, où j'aurais dû a priori être plus à l'aise vis-à-vis des visiteurs, je l'étais en fait moins. Embarrassé, conscient de ce que j'avais été avant, il m'était difficile de me détendre, à moins de sentir que l'autre personne comprenait ma situation. Ce qui n'était guère fréquent. Je nourrissais un sentiment d'isolement destructeur, probablement tout à fait disproportionné mais néanmoins bien réel pour moi. Je ne voyais que les regards de compassion - ou, pire, de pitié - qui ne faisaient apparemment que sceller ma solitude. Combien je soupirais alors après l'hôpital, où on acceptait les fauteuils roulants et où les handicaps étaient chose normale.

A mon horreur et à ma consternation, je me sentis même coupé de Susie. Elle essayait de comprendre, et je savais qu'elle le faisait autant que cela lui était possible, mais il y avait toujours un point au-delà duquel elle ne pouvait aller. Ce n'était que maintenant, à la maison, que je saisis quelle partie importante de l'expérience de Stoke Mandeville lui manquait pour me comprendre; je ne pouvais lui demander de savoir ce que je ressentais dans mon fauteuil roulant. Il était clair qu'elle ne pouvait pleinement apprécier l'ampleur que prenait pour moi le fait de m'égratigner à la main sans en ressentir la moindre douleur, ou l'humiliation de la voir porter mon fauteuil roulant dans les escaliers pendant que je me traînais péniblement sur mon derrière d'une marche à l'autre. Elle était pleine de tendresse et remplie de joie de m'avoir à la maison, et d'être à nouveau avec elle était comme une seconde lune de miel, mais en même temps, je ne pouvais empêcher que s'insinuât cette sensation écœurante d'isolement.

A présent je souhaitais que nous ayons pu avoir à l'hôpital une certaine intimité afin de discuter et d'avoir des échanges plus profonds. Mais nous n'avions jamais été seuls. Il y avait toujours eu quelqu'un alentour, et je n'ai jamais été en mesure de communiquer à ma compagne de toujours ce que cette expérience - une des plus importantes de ma vie - représentait réellement pour moi.

Au début, cela semblait sans importance, et je me disais que de toute façon le temps arrangerait bien des choses. Mais des semaines après mon retour, je regardais toujours avec un ressentiment aigu la silhouette de Susie sillonnant le jardin pour cueillir des fraises ou bêcher une plate-bande du carré de légumes. Je l'enviais pour ces activités qui m'étaient déniées à tout jamais!

«Papa reste tout l'temps assis et maman court tout F temps», avait un jour dit Noddy, longtemps avant l'accident, ayant alors fait preuve d'une sensibilité qui m'avait surpris. A présent, cet état de fait en était d'autant plus saillant et je devais apprendre à l'accepter et m'en accommoder.

Et Ben qui ne comprenait toujours pas vraiment qui j'étais! Ses regards enfantins de défiance me transperçaient le cœur. Pendant long temps il m'appela «chair» («fauteuil»), la partie la plus reconnaissable pour lui de cet étrange paquet qui avait envahi sa maison. Je crois que c'est un an après mon retour de l'hôpital qu'il manifesta son premier signe concret d'affection. Je venais de tondre le gazon et m'étais allongé sur l'herbe parfumée pour me reposer. Ben trotina jusqu'à moi et vint s'asseoir sur ma poitrine.

«Papa, tu es mon ami. Je t'aime.»

Ce fut une journée mémorable.

Naomi et Anna m'acceptèrent presque comme si je n'avais pas été absent. Cela représentait beaucoup pour moi, et plus d'une fois je me sentis envahi d'un mélange de gratitude et de tendresse envers elles.

Jusqu'à ce qu'elles attendent de moi quelque chose que je ne pus faire. Le premier jour de classe où j'étais à la maison, Annie vint, sans bruit, les pieds nus, jusqu'à mon lit, comme elle en avait l'habitude, et me tourna le dos pour que je lui ferme sa robe. Elle n'eut pas à me le demander, car c'était un rituel que nous ne connaissions tous deux alors que trop bien. Normalement, je lui fermais la tirette ou les boutons, et elle quittait la chambre en gambadant.

Ce matin-là, elle attendit patiemment tandis que je me démenais avec la tirette de sa robe. Elle ne dit rien, alors que les minutes s'écoulaient, et son évidente confiance dans ma capacité de faire ce qu'elle me demandait, quitte à ce que cela prenne un peu plus de temps, manqua me faire pleurer de frustration. Je n'y arrivais pas.

«Ma petite Annie, j'ai bien peur de ne pas pouvoir te fermer la robe. Tu devrais aller demander à maman de le faire.»

Avec soumission, elle sortit de la chambre, acceptant apparemment ce changement dans la routine comme un changement de temps - un simple incident, insignifiant. Mais j'étais écrasé par un sentiment d'inutilité.

Annie elle-même m'apprit une importante leçon alors que, à la maison depuis un certain temps, je ne pouvais toujours pas accepter d'avoir perdu mon rôle originel. Un soir, à l'heure du coucher, alors qu'elle s'adonnait aux fantaisies enfantines habituelles pour essayer de retarder le moment d'éteindre la lumière, elle devint soudain sérieuse.

«Tu te souviens comme tu me portais par ci, par là?

- Euh, oui, je m'en souviens», répondis-je en hésitant, me demandant s'il ne s'agissait pas d'une nouvelle entourloupette pour m'empêcher de prononcer mon irrévocable «bonne nuit».

«A l'heure du coucher, tu me portais partout à l'étage simplement pour rire. On faisait semblant de ne pas savoir où était ma chambre, tu te rappelles?

- Oui», dis-je tristement.

Ces scènes restaient bien vivantes à ma mémoire. «Non, pas celle-là, papa!» à chaque pièce sombre dans laquelle nous regardions, et un dernier flot de protestations lorsque je menaçais de la coucher dans la baignoire.

«C'était avant ton accident, pas vrai, papa?»

Ce commentaire, quelque sérieux qu'en fut le ton, n'était qu'une simple relation des faits.

«Oui», murmurai-je, déchiré entre le regret et la peine, ne sachant pas si Annie était triste que je ne puisse plus jouer ainsi avec elle.

«Tu regrettes que nous ne le fassions plus maintenant?»», risquai-je.

Son visage couvert de tâches de rousseur s'illumina d'un petit sourire et d'un regard pétillant. «Ne sois pas si bête, papa. J'étais un petit bébé à ce moment-là. Tu ne pourrais de toute façon plus me porter maintenant.»

Il y avait un ton de réprimande dans sa voix, et je me pris à sourire béatement à cette réponse rassurante si pratique.

«Tu sais ce que je me rappelle d'autre, papa?

- Raconte-moi», dis-je, essayant de prendre un air détaché alors qu'en fait j'éprouvais un immense soulagement.

Ma fille se rappelait les moments heureux du passé sans le moindre regret de ce que le présent fût différent. Dieu merci, aucun chagrin ne subsistait en elle à la suite de cette période traumatisante de l'accident. Et si elle m'acceptait avec tellement de facilité tel que j'étais maintenant, qui m'empêchait d'en faire autant?

«Je me rappelle ton lit monstrueux à l'hôpital, continua Annie avec contentement. Il était tellement monstrueux que Noddy et moi on pouvait s'asseoir à côté de toi tandis que tu étais couché. Et je me

souviens de Tommy et de Boyd. J'allais chez eux et je leur parlais. Tu te rappelles?»

Elle s'arrêta, attendant mon approbation. Combien l'hôpital eût facilement pu être un cauchemar pour elle, mais elle en parlait avec une joie évidente alors qu'elle se remémorait une chose après l'autre. J'en oubliais d'être strict et d'éteindre la lumière, jusqu'à ce qu'un énorme bâillement interrompe son discours.

Je m'habituai progressivement à manœuvrer mon fauteuil roulant dans toute la maison. Je fis des tentatives, avec l'aide de Susie, pour marcher avec une canne, et je sentis ma confiance revenir.

Jusqu'à ce que quelque chose se produise qui me rappela brutalement la réalité de ma faiblesse.

Un jour, j'étais assis dans le salon en train de lire et, comme souvent lorsque je ne bougeais pas, j'avais de plus en plus froid. Le téléphone venait de sonner à la cuisine, et j'entendais Susie bavarder derrière la porte fermée. Je me demandai d'abord si j'allais attendre qu'elle ait terminé pour lui demander de m'allumer le chauffage d'appoint, mais je décidai d'essayer de le faire moi-même. Il n'y avait pas de raison que je n'arrive pas à faire cette simple besogne.

Je m'extirpai du canapé et me maintins debout avec ma canne. En deux pas vacillants, j'atteignis le petit appareil et, avec une ingéniosité impérieuse, je donnai un coup de pied sur le bouton «on». Rien ne se produisit. Je constatai alors qu'il n'était pas branché. Nous prenions en effet toujours bien garde de débrancher nos appareils électriques à Pepperland à cause du danger d'incendie.

Déterminé à ne pas m'avouer vaincu, j'ouvris la porte de la cuisine pour aller à la prise de courant la plus proche, et me baissai pour ramasser la fiche. Je sentis alors mon dos me lâcher et l'instant d'après je tombai lourdement en avant, tandis que Sue poussait un cri d'horreur.

«Max, Max, qu'est-ce que tu fais? Ca va? Qu'est-ce qui s'est passé? Qu'est-ce qui s'est passé?»

Le combiné du téléphone pendait dans le vide, oscillant follement après que Sue l'eût laissé tomber; ma tête tournait.

«Ca va», marmonnai-je, furieux et épouvanté, malade à l'idée que j'eus pu me blesser à nouveau à la nuque. Le fait que je ne me sois rien fait ne me consola guère. Je restais affreusement vulnérable.

Et le jour où Ben tomba des escaliers! A vrai dire, il avait de la peine à les monter ou les descendre. Pour y arriver, il faisait une drôle de combinaison, rampant, s'asseyant et grimpant tour à tour. A cet instant je passais lentement en fauteuil roulant au bas des escaliers; je levai les

yeux juste à temps pour voir Ben essayer de les descendre depuis tout en haut comme il avait vu les autres le faire.

Un cri d'avertissement bloqué dans la gorge, je vis au ralenti sa petite jambe manquer la marche et le petit corps culbuter.

Instinctivement, j'essayai de m'extirper de mon fauteuil pour l'attraper, mais je ne pus bouger assez rapidement. Il rebondit, les bras ballants, comme une poupée de chiffons, à mes pieds. Je ne pus même pas me baisser pour le ramasser alors que ses cris alertaient Susie qui vint en courant.

Quelle sorte de père étais-je devenu? Si mon propre fils pouvait presque se tuer juste sous mes yeux! La douleur, la peur et un sentiment d'isolement se bousculaient en moi tandis que je me demandais comment aller de l'avant.

Puis on nous fit savoir qu'on voulait nous interviewer pendant dix minutes pour l'émission de radio de la BBC «L'heure de la femme», à propos de notre accident et de ses effets.

«Vraiment?» Sue resta incrédule lorsque Pam lui annonça cette nouvelle.

Pam Gillham était une amie de longue date; elle était chroniqueuse indépendante à la radio. Elle avait été très impressionnée par la manière dont Dieu nous avait soutenus durant les mois d'incertitude et de traumatismes consécutifs à l'accident, et elle avait discuté avec la productrice de «l'heure de la femme» l'idée d'une interview.

«Je savais que ça l'intéresserait, nous rapporta Pam. Votre histoire s'impose dans une émission de radio. Bien sûr il y aura une petite participation.»

L'expression de Sue se changea en un air de doute, et elle me lança un coup d'œil inquiet.

Pam se mit à rire.

«Non! *Vous* n'aurez rien à payer, rassura-t-elle mon économe de Susie. C'est la BBC qui va vous payer.»

Nous avions à l'évidence besoin d'être instruits dans la connaissance du monde de la radio.

Ce fut là notre première occasion de dire à des millions de gens ce que Dieu avait fait pour nous. Installés dans la chambre de devant, nous étions tout excités, le souffle court, lorsque Pam installa le magnétophone et survola les quelques questions qu'elle allait éventuellement nous poser. Dans notre propre maison, il ne fut pas difficile, avec les encouragements d'une Pam qui avait l'habitude de ce genre d'exercice, de se rappeler les détails des événements des mois écoulés et, alors que

je revivais ces expériences, je fus à nouveau confondu par l'amour que Dieu nous avait témoigné. Mes frustrations du moment présent pâlirent à côté du fait indéniable de mon rétablissement, du miracle de la présence, aussi tangible que du béton, de Dieu à mes côtés durant toute cette crise, et du soutien réel qu'il avait accordé à Susie et aux enfants lorsqu'ils en avaient besoin.

«Et pourquoi, selon vous, Dieu a-t-il permis que cela vous arrive?», demanda Pam à la fin.

Je savais que je n'avais pas le temps de m'étendre sur tout ce que j'avais appris de Dieu à propos du «pourquoi» et j'essayai d'être aussi succinct que possible. Tout en parlant, ma conversation avec Dave Pembury me revint à l'esprit.

«Dieu ne dit pas que nous aurons une vie sans problème. On ne trouve cela nulle part dans la Bible, insistai-je. C'est ce qu'on fait de ses problèmes qui compte. D'une certaine façon, il faut avoir foi au dessein de Dieu, sachant qu'il y a une raison à toute difficulté et qu'il y a une leçon à en tirer.»

Alors même que je parlais, je savais que j'avais moi-même besoin de me rappeler ceci: de ce point de vue, mes difficultés à m'adapter à la vie familiale n'étaient pas différentes d'une crise plus sérieuse. Si on les remettait à Dieu, elles cessaient d'avoir une emprise sur soi.

Les réactions à cette interview, lorsqu'elle fut diffusée, nous stupéfièrent. Des gens écrivirent, reconnaissants, ayant été encouragés par notre histoire, désireux d'en savoir plus ou de nous rapporter leurs propres expériences. Certains nous firent savoir qu'une des choses que Sue ou moi avions dites se rapportait à leur situation et répondait à un besoin spécifique. Pour la première fois je me rendis compte combien notre témoignage pouvait aider des gens qui avaient à faire face à une difficulté quelconque, et pas seulement ceux qui avaient eu un grave accident. Dieu se penchait sur les problèmes de chacun, quels qu'ils fussent, petits ou grands, et il pouvait intervenir en faveur de tous comme il l'avait fait pour nous.

A mesure que les lettres de remerciement nous parvenaient, je vis tous ces événements sous un nouvel angle. Dieu tirait quelque chose de très positif de cet accident; c'était tout à fait «des fleurs sur un tas d'ordures», et cette image renouvela en moi l'espoir de voir ma vie d'handicapé être utile.

Progressivement, Dieu précisa ses intentions à l'égard de ce «nouveau ministère». C'est ainsi que Judy Ridgeway vint chez nous après nous avoir téléphoné sur la recommandation de son vicaire. Son frère avait eu

un grave accident de moto et était maintenant à l'hôpital; elle ne pouvait accepter qu'un Dieu plein d'amour ait pu permettre cela. Ses craintes et ressentiments jaillirent en un seul jet alors que nous prenions le thé ensemble, et j'essayai une nouvelle fois d'expliquer que nous ne pouvions que faire confiance au dessein de Dieu, même si nous avions du mal à le comprendre. Elle écouta et acquiesça, et je ressentis que si je n'avais pas été assis dans un fauteuil roulant, avec ma propre expérience derrière moi, elle ne serait d'abord jamais venue, sans parler du fait qu'elle n'aurait certainement pas considéré avec sérieux ce que je disais.

Ce fut la même chose avec une jeune institutrice dont le père était décédé une année auparavant et qui ne pouvait accepter cette perte. Je pus lui confier les difficultés que j'avais encore à accepter, des mois après l'accident, la «perte» de mon corps, et ce fut une consolation pour elle de constater qu'elle n'était pas seule à avoir ce genre de réaction.

«Pouvoir parler à quelqu'un qui me comprenne réellement est d'un grand secours», dit-elle avant de nous quitter.

Il me vint à l'esprit, l'espace d'un éclair, que je n'aurais jamais pu lui apporter un tel réconfort si je m'étais trouvé face à elle en parfaite santé. Était-ce là une indication de la raison pour laquelle Dieu ne permettait qu'une guérison partielle? Je songeai au fait qu'il était plus facile pour les gens de s'identifier au genre d'épreuve par laquelle j'étais passé parce qu'ils pouvaient effectivement voir que j'étais passé par là. Il est toujours émouvant d'entrevoir le plan de Dieu, et je fus ému alors de constater combien ma faiblesse pouvait en fait être une force.

Des requêtes me parvinrent, me demandant de venir parler à différentes réunions et aux Groupes Bibliques Universitaires ou Lycéens. Au début, je n'y étais pas du tout disposé. Toutes sortes de complications éventuelles me remplissaient de crainte, et la pensée d'être exposé à des douzaines de paires d'yeux scrutateurs me donnait envie de me recroqueviller sur moi-même et de me cacher.

«Cela ne se passera pas du tout comme cela, Max, dit Sue en essayant de m'encourager. Ils veulent vraiment entendre ce que tu as à dire, sinon ils ne t'auraient jamais invité. Ils ne vont pas être hostiles.»

Elle avait bien sûr raison, mais mon manque de courage l'emporta sur mon désir de dire ce que Dieu avait fait, jusqu'au moment où Sue trouva dans notre agenda une date qui avait déjà été retenue pour que je parle, et je ne pouvais pas me dérober. Cela avait été convenu avant l'accident, et assez bizarrement le thème était «le but de la souffrance». Il me semble que j'avais même préparé quelques notes succinctes lorsqu'on m'avait demandé de parler à ce sujet.

Comment aurais-je pu laisser tomber cette rencontre? J'étais maintenant particulièrement qualifié pour parler de la souffrance. Si cela n'était pas un coup de coude de Dieu pour que je parle à cette rencontre, je ne sais pas ce que c'était.

J'y allai. Je fis un bref exposé sur ce que j'avais appris de la souffrance; suivirent de nombreuses questions, empreintes d'authenticité. En y répondant, j'oubliai presque mon handicap.

Encouragé par cette expérience, j'acceptai d'autres engagements, et toujours il y avait des questions qui dénotaient une certaine recherche, un examen de conscience.

«Pensez-vous que votre accident ait été un châtement de Dieu?» Celui qui me posait la question, le visage fin et sérieux, me scruta du fond de la salle.

Je réfléchis un instant avant de répondre, et la voix forte se fit à nouveau entendre.

«Voyez-vous, il y a quelque temps j'ai eu un grave accident de la route, et un ami, religieux, m'a dit qu'il pensait que c'était un châtement.

- En ce qui me concerne, commençai-je, je sais que j'ai certainement agi de façon à mériter le châtement de Dieu. A ce niveau nous sommes tous dans la même barque. Mais bien sûr, la raison pour laquelle Christ est venu dans le monde était de prendre nos péchés sur lui-même et d'en subir le châtement à notre place.»

Je me souvins qu'on avait posé la même question à Jésus, et je racontai l'histoire de l'aveugle-né rapportée dans la Bible. «Qui a péché, l'homme ou ses parents, pour qu'il soit né aveugle?», demandèrent les disciples. Jésus répondit que cette cécité ne provenait pas des péchés de qui que ce soit, mais du fait que Dieu voulait faire quelque chose de spécial dans la vie de cet aveugle. Ce «quelque chose de spécial» était la guérison miraculeuse de sa cécité.

«Et aujourd'hui, il pourrait en être de même pour tout le monde avec n'importe quoi, terminai-je, espérant que les personnes en face de moi comprenaient. L'affliction donne à Dieu l'occasion de faire quelque chose de spécial pour nous.»

L'une des «choses spéciales» les plus touchantes et les plus réjouissantes, desquelles Sue et moi rendions continuellement témoignage, était le soutien d'amis, chrétiens ou non. Nous avions très fortement envie de faire quelque chose en retour de toute la bienveillance qui nous avait été manifestée, et après quelques discussions nous en sommes venus à l'idée d'une soirée «à la maison».

«Nous aurions ainsi également une possibilité de parler un peu de ce que nous avons appris», s'enthousiasma Susie.

Nous étions tous deux émerveillés de voir le nombre croissant d'occasions de parler aux autres de la bonté de Dieu. Nous ne pouvions pas garder cela pour nous, et nous voulions dire à nos amis qu'eux aussi pouvaient expérimenter cet amour.

Les invitations envoyées, Sue se mit en devoir de confectionner toute une série de plats appétissants et en quantité digne d'une armée. Je mis mon plus beau costume pour l'occasion, me taillai la barbe, et fis tout mon possible pour essayer de chasser de moi toute gêne.

La première personne qui franchit le seuil de la maison n'était autre que Colin Morrisson, qui avait suivi avec moi la même formation de comptable. J'avais prié de tout mon cœur qu'il en vienne à connaître le Seigneur, et je n'oublierai jamais le jour où il fit le pas de la foi. Maintenant il était ici, m'étéignant et s'émerveillant de voir combien ses propres prières en ma faveur avaient été exaucées. A cet instant je saisis pleinement ce qu'être membre de la famille de Dieu voulait dire.

La soirée passa comme un rêve; tous écoutèrent avec sérieux l'orateur que nous avions invité dire quelques mots sur un passage de la Bible. A la fin vinrent les questions profondes auxquelles je m'attendais maintenant, et nos invités nous quittèrent en nous remerciant chaleureusement, le visage songeur.

«Vous devriez faire cela plus souvent», nous dit Pam au téléphone lorsqu'elle nous appela; elle avait voulu nous remercier personnellement de l'avoir encouragée à compter davantage sur Dieu. «Les gens ont vraiment apprécié d'entendre ce que vous aviez à leur dire, vous savez, continua-t-elle. Pourquoi ne songeriez-vous pas à avoir une sorte de réunion d'étude ou de discussion d'une manière plus régulière?»

L'idée était lancée. Après en avoir débattu entre nous, nous avons décidé que nous ne pouvions laisser passer une telle possibilité. Une étude biblique dans un salon, au coin du feu, autour d'une tasse de café, avec tout le temps nécessaire devant soi pour creuser un sujet brûlant - il y avait un besoin de quelque chose de semblable dans notre classe moyenne si autarcique, classe au sein de laquelle les gens ont tendance à rejeter hors de vue toute question sérieuse ou troublante, et songent rarement à en discuter durant le cours normal de la vie.

«Ca vaut le coup d'essayer», dit Sue, faisant écho à mes pensées lorsque nous en fûmes au point de prendre une décision. «On ne sait jamais. Cela pourrait être une autre fleur sur le tas d'ordures.»

Nous fûmes étonnés par le nombre de personnes qui vinrent à notre

première étude biblique, et qui revinrent la fois suivante. Le regard de Pam croisa le mien durant une discussion particulièrement animée et sourit d'un air entendu. Elle avait eu raison. Dieu nous montrait une nouvelle forme de ministère, à laquelle nous n'aurions pas songé sans l'accident.

Un coup de téléphone de Penny, qui appela de Stoke, nous fit entrevoir une nouvelle possibilité de service.

«Vous vous souvenez avoir dit que nous pouvions venir chez vous n'importe quand, dit-elle lorsque nous eûmes fini d'échanger les nouvelles. Eh bien, je me demandais si je ne pourrais pas venir avec John et Sandra durant un week-end. John va beaucoup mieux maintenant, et ils accepteraient volontiers de sortir un peu de Stoke.

- Mais oui, bien sûr>, criai-je presque d'excitation.

Ce serait merveilleux de revoir des amis de Stoke, et particulièrement John. Il était arrivé à l'hôpital peu de temps avant que je ne rentre, et bien que nous ayons eu peu de choses en commun, nous avions tissé entre nous un fort lien d'amitié. «C'est le jour et la nuit», avait dit Boyd de Dave Pembury et moi-même. «Comprends pas comment vous pouvez vous entendre, vous deux.» Il en était de même pour John et moi. Stoke nous donnait une occasion unique d'apprendre à nous connaître, une xasion que nous n'aurions pas eue autrement.

«Venez quand vous voulez, dès que vous pouvez.»

Le trio envahit Pepperland le week-end suivant.

«Hé, Sinclair, c'est bon de vous revoir. Vous n'avez pas changé. Et vous habitez un endroit merveilleux.»

John et sa jolie femme, Sandra, écarquillèrent les yeux en voyant la belle campagne environnante, le feu de bûches dans la cheminée et la pâtisserie maison de Susie. Venant du centre de Londres, ils n'avaient pas souvent pu profiter des grands espaces, de la paix et de la quiétude.

Penny regarda ma démarche d'un œil critique, alors que j'essayais désespérément de ne pas paraître trop raide.

«Votre jambe traîne un peu, dit-elle. Est-ce que vous ne pouvez pas mieux la soulever? Ca devrait marcher en cambrant aussi les reins.»

Je souris à cette réprimande chaleureuse, ravi de recevoir à nouveau un peu du traitement que j'avais eu à Stoke Mandeville. Je savais que je ne m'étais pas autant concentré sur les exercices d'Ebba que j'aurais dû, mais «je ne suis pas autant stimulé à la maison pour travailler, dis-je à Penny en guise de justification.

- Pas d'excuses», répliqua-t-elle, ce qui ne fit qu'accentuer mon sourire.

«Je me demande encore pourquoi Dieu m'a laissé vivre, Max», dit John, dont l'intervention fit l'effet d'un coup de tonnerre dans un ciel bleu.

Nous étions tous en train de nous détendre, épuisés d'avoir ri en évoquant les souvenirs de la salle 2X.

John avait été gravement blessé dans un accident de voiture près des docks où il avait travaillé toute sa vie. On avait laissé peu d'espoir à Sandra qu'il survive et en désespoir de cause elle s'était rendue à la chapelle de l'hôpital pour prier - ce qu'elle n'avait plus fait depuis très longtemps.

«Et Dieu m'a répondu, John», l'avais-je entendu dire à son mari, lorsqu'il fut en état de comprendre; il en fut déconcerté. «Tu as commencé à aller mieux le lendemain.»

John fut aussi étonné que Sandra l'avait été, et bien qu'il n'eut pas immédiatement ouvert son cœur à Dieu comme sa femme, soulagée et reconnaissante, l'avait fait, il commença à chercher et à interroger.

«Pourquoi pensez-vous qu'il m'a laissé vivre, Max?»

Je vis Sandra me regarder d'un air anxieux.

«Est-ce que vous pensiez beaucoup à Dieu avant votre accident? demandai-je.

- Non, pas beaucoup. Vous savez ce que c'est lorsqu'on a un tas d'autres choses auxquelles il faut penser.

- Eh bien... peut-être Dieu voulait-il que vous pensiez à lui.»

Une phrase de saint Augustin me vint à l'esprit: Dieu veut nous donner quelque chose, mais il ne peut pas, parce que nos mains sont pleines - il ne peut plus rien y mettre.

«Peut-être vos mains étaient-elles si pleines que Dieu a dû les vider de manière spectaculaire pour que vous puissiez comprendre que le vrai bonheur ne se trouve que dans le fait de lui donner votre vie. Maintenant il vous donne une seconde chance.

- Pour que ma vie soit utile, rajouta John, pensivement. Oui, c'est plausible.»

De nombreuses autres questions furent soulevées durant ce week-end, et lorsque le moment vint pour eux de retourner à Stoke, John et Sandra étaient radieux et avaient une nouvelle compréhension des choses.

«Prodigieux, Max. Simplement prodigieux», répétait John. Je regardai avec regret la voiture descendre l'allée et disparaître.

La dernière chose que Penny m'avait dite était: «Continuez de vous entraîner à marcher», mais je doutais fort de pouvoir faire beaucoup de progrès par moi-même.

Cependant, Dieu avait aussi cela en mains. Peu de temps après, Sue téléphona à Penny, faisant une requête très spéciale.

Tout commença lorsque Justyn vint un jour du Hall, les traits tirés, et presque malade d'épuisement. Il avait tenu les rênes trop longtemps.

«Je ne crois pas que je peux continuer, Max, dit-il. Il faut que je souffle un peu.»

Et Dieu m'avait permis de guérir suffisamment pour prendre le relais, comme Justyn l'avait fait pour moi durant tous ces mois passés.

Ou du moins, c'est ce que je pensais.

J'avais déjà pris quelquefois la parole au Hall depuis que j'étais rentré, à la grande joie de ceux qui avaient prié pour ma guérison, et il ne me fut pas très difficile de m'atteler à nouveau aux tâches administratives.

Pendant un temps je pus travailler autant que nécessaire, prendre la parole lors de conférences, et même voyager sur de courtes distances en voiture, grâce à la capacité, durement acquise, de conduire en n'utilisant que le pied gauche.

Mais cela ne dura pas. La fatigue physique et mentale vint vite à bout de mes ressources. Je savais que j'essayais de vivre comme avant, comme si je n'avais pas eu d'accident de voiture et que je ne me fusse pas brisé la nuque, comme si je n'étais pas confiné la majeure partie du temps dans un fauteuil roulant, et toujours sous traitement pour lutter contre mes spasmes.

On avait besoin de moi. Mes journées étaient à nouveau bien remplies. Je ne voulais pas m'avouer vaincu. Comment aurais-je pu laisser tomber les administrateurs, le personnel dévoué, tous ceux qui priaient? Dieu ne m'avait certainement pas amené aussi loin pour me laisser à nouveau chuter. Mais je ne pouvais tout simplement plus répondre à ce qu'on attendait de moi.

C'est alors que Sue pensa à Penny.

«Penses-tu qu'elle pourrait envisager de venir au Hall? Elle serait ta <kiné> et en même temps elle pourrait t'aider avec toute la paperasse.»

C'était beaucoup lui demander: abandonner un bon travail, quitter des amis pour venir dans un endroit inconnu. Mais à notre surprise, Penny réagit positivement à la proposition. Elle promit de réfléchir et de prier à ce sujet.

Quelques semaines plus tard, elle téléphona, sa décision prise.

«Je pense qu'il est bon que je vienne.»

En septembre elle se joignit au personnel du Hall. Sa présence changea tout. Elle prit en mains ma correspondance qui était en dé

sordre, le calendrier des conférences et toutes les petites corvées quotidiennes permettant de faire tourner le Hall. Précisément dans les domaines où j'avais besoin d'aide, elle me l'apporta. Elle décida même de se rappeler pour moi des anniversaires, mais en cela son efficacité fut prise en défaut. Au bout du troisième anniversaire oublié, j'eus l'idée lumineuse d'acheter une réserve de cartes «Pardonnez mon retard» que nous utilisons depuis à profusion.

Nous consacrons aussi du temps à la physiothérapie. Penny était déterminée à me voir marcher correctement, et finalement nos efforts combinés eurent pour résultat une amélioration sensible.

Dieu me soutenait de toutes parts. Avec Penny, j'avais et les encouragements et l'aide pratique dont j'avais besoin. J'aurais dû être pleinement satisfait.

Mais, d'une certaine manière, je ne l'étais pas.

# A mi-chemin du ciel

Ce soir-là, Sue s'était rendue à une réunion de parents d'élèves. Ben avait mis une éternité à s'endormir et mon «baby sitting» m'avait épuisé. De retour dans la cuisine, me sentant un peu seul, je décidai de me faire une tasse de chocolat pour me remonter et me préserver de la fraîcheur de ce début d'automne qui s'infiltrait à travers mes deux gros lainages.

Je sortis le lait et mis avec précaution une cuillerée de cacao dans la tasse. Seulement un tout petit peu tomba sur la table. Pas de problème pour verser le lait dans une casserole. Puis je dus allumer le gaz.

Il me fallut plusieurs secondes pour décrocher l'allume-gaz, à côté de la cuisinière. Je sentis l'irritation me gagner tandis qu'il refusait résolu ment de sortir de son crochet. Un dernier geste brusque et déterminé en vint à bout, et je le tins à proximité du brûleur.

J'appuyai encore et encore sur le petit bouton pour produire une étincelle, mais en vain. Je coupai le gaz, en proie à un sentiment proche de la panique, effrayé à l'idée que je ne puisse même pas l'allumer et que Sue en rentrant me trouve inanimé ou même mort d'asphyxie.

J'essayai à nouveau, mais tous mes efforts pour obtenir l'étincelle nécessaire n'aboutirent à rien. Ma main se mit à trembler de colère et je fus encore moins en mesure d'utiliser l'allume-gaz. La casserole de lait restait désespérément froide face à moi, comme dans une attitude de reproche. Tout ce dont elle avait besoin, c'était d'une simple petite flamme.

Finalement, je brisai l'allume-gaz contre la cuisinière, laissant libre cours à ma fureur en une destruction délibérée. Froidement, systématiquement, j'écrasai l'allume-gaz jusqu'à ce qu'il n'en restât que des fragments à mes pieds.

Sans les voir, je fixai les morceaux pendant plusieurs secondes. Je sentis ma colère tomber; finalement, je me baissai pour nettoyer ce que j'avais fait. Un bol d'air avec Sunny m'éclaircirait les idées et m'aiderait

à réfléchir. Je l'appelai et franchis en boitant la porte de derrière qui s'ouvrait sur la «vallée heureuse».

Je sentis mes joues s'empourprer, s'échauffer en dépit de la fraîcheur du soir. Honteux, déçu, je ne pouvais croire que je m'étais laissé emporter aussi violemment au point de me comporter comme un gamin en colère. J'étais censé être un évangéliste, parler aux autres du Christ et les encourager à lui consacrer leur vie. Comment pouvais-je prétendre les conduire si je ne pouvais pas même me maîtriser? J'éprouvai de la répulsion vis-à-vis de cette partie de moi-même qui avait été si délibérément destructrice. Comment pouvais-je prêcher un sermon après cela?

Je fis comme si de rien n'était lorsque Sue rentra de l'école. Je ne pouvais même pas lui dire ce qui s'était passé, j'en avais trop honte.

Plus tard, elle trouva les restes de l'allume-gaz.

«Je ne sais pas ce qui m'a pris», essayai-je d'expliquer.

Comment Sue aurait-elle pu comprendre, alors que moi-même je ne me comprenais pas?

«Je n'arrivais pas à allumer le gaz et j'ai été tout à coup pris d'un accès de fureur.»

Sue me regarda de l'air de sympathie et de sollicitude que je redoutais. J'avais horreur d'apparaître si impuissant, toujours en proie à des sautes d'humeur et au désespoir.

Dans de tels moments, j'étais rongé par un sentiment de culpabilité de ne pas pouvoir affronter les circonstances. Pourquoi ne pouvais-je pas proclamer la victoire de Dieu? Quelque chose n'allait pas et je ne savais pas comment y remédier. Après avoir été aussi loin sur le chemin de la guérison, il était doublement frustrant de constater qu'il y avait des choses que je ne pouvais pas faire. Selon toute apparence, j'étais de nouveau pratiquement «normal», capable de me tenir debout, de marcher, même de conduire et de donner des conférences; mais la vérité était tout autre: j'étais handicapé, je ne pouvais m'y soustraire. Et le temps rendait cela plus difficile à accepter, et non plus facile.

On m'avait demandé si je n'avais jamais pensé à me suicider lorsque j'étais allongé, paralysé, sur mon lit d'hôpital. Je pouvais en toute honnêteté répondre que cela ne m'était jamais venu à l'esprit. Mais maintenant... maintenant je me demandais s'il n'eût pas mieux valu que je meure. Je n'avais plus grand-chose d'un mari, soumettant comme je le faisais la pauvre Sue à mes sautes d'humeur et à ma misère, et ne pouvant lui apporter qu'une aide infime à la tenue de

notre maison. Je fus horrifié de me surprendre à me demander, comme John, pourquoi Dieu m'avait en fin de compte laissé vivre. Il aurait été tellement plus facile d'aller directement dans la sécurité du ciel.

«Est-ce que tu as vraiment pensé que tu pouvais mourir?», me demanda Noddy un soir, à ma surprise. J'hésitai un instant.

«Oui, je l'ai pensé.

- Est-ce que tu aurais préféré aller au ciel?»

Comment aurais-je pu être honnête avec elle et ne pas paraître ingrat et peu aimant?

«Eh bien, ç'aurait été merveilleux d'être avec Jésus, mais je préfère être avec vous.»

Noddy plissa le nez de dédain. «Oh, non, tu ne le préfères pas. Sûr que non.»

Je fus déconcerté par cette réplique sans détour. Ma fille de huit ans me donnait une leçon d'honnêteté.

«Je veux dire, me repris-je, je veux dire que je vous aurais peut-être manqué.

- C'est vrai.» Noddy fixa le plancher. «Nous aurions été un peu contents et un peu tristes. Contents parce qu'au ciel tu aurais été bien - et tristes parce que tu nous aurais manqué.»

Une fois de plus, Dieu utilisait les paroles d'un enfant pour me rassurer. Etre avec notre Seigneur était le but vers lequel nous tendions tous et rien sur terre ne pourrait jamais y être comparé. Mais j'avais besoin de mieux savoir comment vivre le temps qui me séparait de ce moment.

A cette époque nous avons appris que Joni, l'auteur du livre qui m'avait fait tant de bien, allait venir en Angleterre. Je pus à peine en croire mes oreilles.

Mon cousin s'occupait de son itinéraire et il me demanda s'il était possible que j'organise des rencontres dans le sud du pays où elle pourrait parler.

Nous y étions! Elle pourrait venir à Hildenborough Hall, faire une visite à Stoke, se rendre à des repas d'affaires ou à des rencontres en soirée...

Nick me dit de refréner mes ambitions, Joni ne serait jamais en mesure de couvrir tout le sud de l'Angleterre en deux jours. Mais en ce qui concernait le Hall et Stoke Mandeville, cela semblait tout à fait faisable.

C'était suffisant. J'étais très impatient de rencontrer cette jeune fille que je ressentais comme une amie par le seul biais de son livre. Et

qu'elle vienne parler à mes anciens amis, qui essayaient toujours de faire face au mieux à leur paralysie - c'était merveilleux.

J'allai la chercher à l'aéroport d'Heathrow. Son avion avait une heure de retard, mais elle ne sembla pas fatiguée du tout lorsque l'ambulance l'amena finalement jusqu'à ma voiture. Ni d'ailleurs ses trois compagnes de voyage, ses sœurs Kathy et Jay et son amie de longue date, Betsy, qu'elle avait connue durant ses études.

«Bonjour, Max», me salua-t-elle avec chaleur.

Elle avait un joli sourire, jeune et espiègle. Je me sentis immédiatement à l'aise en sa compagnie.

«J'ai beaucoup entendu parler de vous, continua-t-elle.

- Je parie que j'ai entendu encore plus parler de vous.»

Elle éclata de rire, puis regarda ses mains. Sa gêne évidente d'être une personnalité connue m'en fit éprouver encore plus de sympathie pour elle.

Nous quittâmes Heathrow en nous faufilant dans la circulation intense du vendredi soir, à l'heure de pointe. Mais au bout de quelques minutes de conversation avec Joni, j'étais sûr que nous n'allions pas trouver le voyage trop long. Nous avions tant de choses à nous dire.

«Alors, vous vous êtes aussi brisé la nuque, hein?», commença Joni.

Je lui racontai brièvement l'accident, et comment j'ai été paralysé.

«Mais regardez-moi ça!» Sa voix était admirative. «Vous pouvez sentir et bouger presque tout?»

Je lui expliquai ma «double personnalité», sans cesse conscient qu'elle m'examinait minutieusement. Je commençai à me demander si elle ne se posait pas de questions quant à ma capacité de tenir un volant avec les deux membres droits partiellement paralysés, mais en fait elle observait seulement jusqu'à quel point j'avais guéri.

«Vos triceps ne sont pas très forts, n'est-ce pas? commenta-t-elle.

Vous tournez le volant avec l'épaule.» Elle avait raison. «Comment faites-vous pour le tenir?

- Mon pouce droit fonctionne un peu, mais c'est la main gauche que j'utilise surtout.

- Quelles sensations avez-vous dans les mains?»

J'étais surpris par l'étendue de son intérêt. Elle avait dû rencontrer des dizaines d'handicapés depuis son propre accident onze années auparavant, et pourtant elle posait des questions comme si c'était chose nouvelle pour elle.

«C'est à peu près la même chose dans les deux mains, répondis-je. Je sens le pouce et l'index presque normalement, mais cela empire progressivement.

sivement à chaque doigt, jusqu'au point où je ne peux plus dire si j'ai seulement un petit doigt - je me le coince sans arrêt dans les portes et ailleurs.

- Oui, c'est la même chose avec mes mains», répondit-elle avec chaleur.

Discuter avec elle me rassura autant que lorsque je lus son livre, car je savais qu'elle comprenait ma situation, étant passée par le même chemin.

«Vous savez, Max, dit-elle avec solennité, vous êtes un cas sur mille. Je n'ai rencontré jusqu'à maintenant que sept ou huit personnes qui ont guéri comme vous.»

Je ne sus que dire, conscient de sa paralysie totale. Ses paroles me firent saisir la bénédiction dont j'avais été l'objet comme je ne l'avais jamais réalisée avant.

Joni avait une façon merveilleuse de faire apprécier à ceux avec lesquels elle se trouvait tout ce que Dieu leur avait donné, que cela leur ait semblé bon ou mauvais auparavant. C'était un don chez elle, et je le remarquai de temps à autre lorsque je l'entendis parler à d'autres gens. En faisant avec elle ce voyage en voiture, je sentis que j'avais de la valeur, que j'étais estimé.

A Stoke, elle fascina tout le monde. On aurait pu entendre une mouche voler au-dessus de cette foule compacte alors qu'elle racontait son accident, expliquant qu'après des mois de colère, d'amertume et de frustration, elle en vint à faire confiance à Dieu pour qu'il tisse lui-même la tapisserie de sa vie.

Puis Joni interrompit son discours et demanda un chevalet. On le dressa en face d'elle et, tout en nous disant qu'elle avait été particulièrement encouragée à développer son art depuis qu'elle s'était brisée la nuque, elle prit un stylo en bouche et commença à dessiner.

«Je vois Dieu comme le Maître-Artiste, dit-elle en esquissant un croquis. Il veut peindre une belle image sur le canevas de nos vies.»

Sa sœur Kathy prit le chevalet pour nous montrer où Joni en était, révélant un joli petit chalet suisse à flanc de montagne. Il y eut des murmures d'appréciation, et un sursaut de surprise chez ceux qui réalisèrent à quelle vitesse elle travaillait.

Reprenant son dessin, Joni expliqua que parfois Dieu semblait peindre de grosses lignes laides dont nous ne comprenions pas le sens. Elle fit des gestes brusques avec la tête dans un ébouriffage de cheveux blonds, traçant avec son stylo deux lignes apparemment absurdes. Kathy nous montra le résultat.

«Vous pensez sans doute que j'ai gâché l'image, maintenant. Mais c'est là que vous devez me faire confiance et croire que je sais ce que je fais. Ces lignes sont là pour une raison bien précise.»

Deux minutes plus tard, Kathy nous montra le résultat final. Les deux lignes affreuses étaient devenues les troncs de deux grands pins vigoureux. Le point fort de la démonstration fit son effet, et des sourires se dessinèrent sur tous les visages. Cette démonstration avait d'autant plus d'impact que le propre sourire de Joni montrait que le Maître-Artiste avait fait quelque chose dans sa vie qui était au-delà de toute discussion.

La visite de Joni m'encouragea énormément. Cependant, j'étais impressionné par la façon dont elle semblait affronter sa situation. Je n'aurais pu l'imaginer détruisant quoi que ce soit sous l'effet d'une frustration ou d'un sentiment d'impuissance comme je l'avais fait. Ce n'est que lorsque je lui rendis visite aux Etats-Unis l'année suivante que je découvris que nous n'étions en fin de compte pas tellement différents.

A cette époque, on tournait le film de son livre. A ma grande surprise, elle jouait elle-même son propre rôle.

«Est-ce qu'il n'est pas difficile de repasser par tout cela?», ne pus-je m'empêcher de lui demander.

Nous étions dans une jolie salle tapissée de bois, avec un feu de bûches au fond, en train de dîner.

«Et comment que c'est difficile!» Joni semblait plus pâle que j'en avais gardé le souvenir, et elle avait l'air fatiguée. «C'est drôle, vous savez, mais toutes les anciennes frustrations sont revenues. Je croyais que j'en avais fini avec elles, mais le tournage m'a fait comprendre qu'elles étaient toujours là, sous la surface.»

Le fait qu'elle l'ait reconnu m'encouragea à lui parler de mes propres frustrations continues, parfois tellement fortes qu'elles me submergeaient. Je lui relatai l'incident de l'allume-gaz.

«Mais c'est humain d'éprouver des sentiments, Max, répondit-elle avec douceur. C'est ce que nous en faisons qui est important.

- Mais je ne sais pas du tout quoi en faire!» Il y avait un ton de désespoir dans ma voix.

«Parlez-en au Seigneur. Nous sommes faits à son image, après tout. Il doit nous comprendre.»

C'était si simple, formulé ainsi. Joni n'était pas rongée par un sentiment de culpabilité à se sentir irritée ou déprimée. Elle voyait que de tels sentiments étaient normaux.

«Nous devons simplement ne pas cesser de les lui apporter», insistait-elle.

Il n'y avait rien de super-spirituel dans tout cela. C'était sensé, terre-à-terre, et pourtant au cœur de la volonté de Dieu. J'avais l'impression qu'on m'enlevait un énorme fardeau des épaules. Tout ce que Dieu me demandait était de marcher avec lui, de lui donner toute ma vie. Il n'allait pas me retirer mon caractère humain. C'était un aspect de la vie dans ce monde.

«Mais c'est si *difficile* parfois, m'écriai-je avec émotion.

- Oh oui, ça l'est, acquiesça Joni, le regard triste. Moi aussi je soupire après le ciel.»

Elle comprenait. Je n'avais pas exprimé mon désir d'aller au ciel en autant de mots, mais elle l'avait ressenti parce que c'était aussi son expérience. Je fus rempli de gratitude de n'être pas seul à désirer vivre dans l'éternité plutôt que sur terre. Ainsi cela aussi était naturel. Alors que je réfléchissais dans la tranquillité du salon de Joni, je réalisai que nos aspirations communes étaient tout à fait bibliques. Paul n'avait-il pas écrit qu'il désirait être avec Christ plutôt que «demeurer dans la chair»?

«J'ai le désir de m'en aller et d'être avec Christ, ce qui est de beaucoup le meilleur.» (Philippiens 1:23)

Je n'avais jamais évalué exactement la portée des paroles de l'apôtre jusqu'alors. Avant, la vie avait été trop belle pour moi pour que je fixe mon regard sur les cieux. Par mon accident, Dieu m'avait rappelé où était ma vraie demeure, tout comme il l'avait fait pour Joni.

Plus tard, je lus dans son deuxième livre, *Un pas de plus*!

«Cette vie n'est pas éternelle. Et elle n'est pas la meilleure. Les bonnes choses d'ici-bas ne sont que l'image de celles que nous connaissons au ciel (...) De même que mon art reflète agréablement, mais imparfaitement, la nature que je vois, la terre que nous connaissons n'est qu'une esquisse préliminaire de la gloire qui nous sera révélée un jour. La réalité - le tableau final - est dans le ciel.»

La leçon que Joni m'apprit fut confortée par un message merveilleux que Corne Ten Boom m'envoya. Cette gracieuse dame hollandaise, qui était passée par tant d'épreuves entre les mains des nazis durant la guerre, avait sillonné la terre pour témoigner de l'amour et du pardon de Dieu. Elle se souciait de quiconque souffrait et avait toujours une

parole de bienveillance ou d'encouragement fondée sur sa foi inébranlable en Dieu. Elle m'envoya un exemplaire de son livre «He Cares, He Comforts» («Il prend soin, Il réconforte») et me cita un verset de la Bible:

«J'estime que les souffrances du temps présent ne sauraient être comparées à la gloire à venir qui sera révélée pour nous.»

(Romains 8:18)

Ainsi elle aussi soupirait après le ciel, et alors que je méditais sur ce verset, je compris que «les souffrances du temps présent» ne se référaient pas seulement à une difficulté spécifique, mais à tout le traumatisme d'une vie dans un monde déchu. La vie sur terre ne sera jamais parfaite. J'avais eu tort de penser que je guérirais de l'accident à un point tel qu'il n'y aurait plus ni frustration ni séquelle. Ce ne sera le cas qu'au ciel. La vie est une étape vers la perfection; on n'en est qu'à mi-chemin.

Une lettre accompagnait le livre de Corrie. Pam, son assistante, qui était une amie de longue date, écrivait:

«Il est une chose que j'ai vue d'une manière toute nouvelle cette année, c'est que quelle que soit la valeur d'une expérience, c'est la grâce de Dieu qui nous permet de vivre et de travailler pour lui jour après jour. L'expérience nous aide lorsque nous devons faire face à des circonstances que Dieu permet, mais elle ne nous les fait pas surmonter. C'est sa grâce seule qui le fait.»

Je me rendis compte de cette vérité, et de quelle manière! Je savais que j'avais eu tort de croire que mon expérience dramatique et les soins particuliers de Dieu auraient pu changer mon vieux moi, qu'ils auraient pu me rendre en quelque sorte «plus saint». Mon désarroi et mon sentiment d'imperfection provenaient de la reconnaissance du fait que je n'avais pas changé le moins du monde. J'étais toujours le même homme pécheur, et cela me consternait. J'avais l'impression de délaisser Dieu après tout ce qu'il m'avait donné.

La lettre de Pam me rappela avec délicatesse que je ne serais jamais dans une position autre que celle de dépendance vis-à-vis de la grâce de Dieu. J'avais besoin de m'appuyer sur lui maintenant tout autant que lorsque j'étais à l'hôpital. Je ne pouvais prétendre à plus d'indépendance du simple fait que je pouvais marcher. J'avais essayé de montrer tant à

moi-même qu'aux autres que je pouvais me tirer d'affaire, mais j'avais oublié que rien n'était possible en dehors de la grâce de Dieu.

«Ma grâce te suffit, car ma puissance s'accomplit dans la faiblesse.»

(II Corinthiens 12:9)

J'étais impressionné de voir combien la puissance de Dieu s'était manifestée dans ma vie. Lorsque je marchais, quoique d'un pas mal assuré, vers la «vallée heureuse», ou que je jouais avec les enfants, je me souvenais de cette nuit à Exeter durant laquelle j'avais pensé que je ne pourrais plus jamais profiter de plaisirs aussi simples.

«Pensez-vous être un miraculé?», me demandait-on souvent. J'éludais un peu la question en disant que sur le plan médical ma guérison n'avait rien d'extraordinaire. Cela n'arrivait simplement pas tous les jours.

C'est alors que James Jones m'interpella.

«Moi, je dirais que tu es un miraculé, Max. Indubitablement.

- Mais, pour moi, miracle veut dire que Dieu fait une entorse aux lois établies, protestai-je. Je ne pense pas qu'il l'ait fait pour moi.

- Mais Dieu n'est tenu à aucune loi, continua James, c'est lui qui les a faites.»

J'essayai de comprendre où il voulait en venir.

«Ta guérison a été une réponse à des milliers de prières, n'est-ce pas?»

J'acquiesçai.

«Eh bien, pour moi, c'est un miracle. A condition que l'on croie que Dieu répond aux prières envers et contre tout, en dépit de toutes les apparences.»

Je pouvais effectivement le constater. Dieu avait répondu aux prières d'une manière merveilleuse. Même s'il avait agi par des canaux humains, par les médecins et ma propre guérison physique, naturelle, il avait incontestablement fait un miracle. Un miracle étonnant, la fleur la plus éclatante et la plus belle sur notre tas d'ordures.

Et Dieu utilisa à nouveau les paroles d'un enfant pour me rappeler quand ce miracle allait être amené à la perfection. Nous étions réunis autour du feu à la maison ce soir-là, Annie sur mes genoux, Noddy à mes pieds et Ben à moitié endormi dans les bras de Sue.

«Si je suis vilaine, tu ne peux pas me courir après et m'attraper», fit Annie avec un petit air de triomphe. Noddy leva les yeux.

«Au ciel, dit-elle sérieusement, comme s'il y avait quelque chose qu'Annie avait perdu de vue, papa aura deux jambes toutes neuves.

»

- Oh, ben alors - Annie mit son doigt en bouche et l'autre bras autour de mon cou - j'aurai intérêt à être sage au ciel.»

Cette histoire ne s'arrête pas là. Comme tout disciple de Jésus-Christ, je suis en voyage et il y a encore du chemin à faire jusqu'à la maison.

Je ne serais pas honnête si je ne vous disais pas qu'il y a de nombreuses montagnes sur ma route que je n'ai pas encore appris à gravir. Mais à cause des garanties que nous donne la Parole de Dieu, je suis convaincu que les difficultés de ce voyage ont pour but de nous préparer à notre arrivée à la maison.

Grâce à cette conviction, chaque journée devient un amalgame passionnant, où la vision fugitive du panorama de notre destination finale se mélange aux efforts quotidiens pour escalader les montagnes.

Nous sommes à mi-chemin du ciel, mais toujours en voyage. Un jour, nous serons en mesure de jouir pleinement de tout ce qu'implique le fait d'être arrivé à destination.

# Sommaire

Préface 5

Avant-propos 7

En route... 9

L'homme propose et Dieu dispose 19

Apprentissage 33

La vie à l'hôpital 51

Des fleurs sur le dépôt d'ordures 67

Victoire... et déception 85

«Que diriez-vous d'un peu de lecture?» 98

Un chrétien dans la salle 109

Le fauteuil roulant 128

A la grâce de Dieu 143

«Combien de temps tu restes, cette fois?» 157

A mi-chemin du ciel 172

Samuel Pfeifer

## **La santé à n'importe quel prix?**

Paperback ebv n° 611, 192 pages

C'est avec beaucoup de compétence qu'un médecin suisse, le Dr S. Pfeifer, analyse dans cet ouvrage des pratiques paramédicales de plus en plus populaires, tels l'acupuncture, le massage des zones réflexogènes du pied, l'homéopathie, l'iridologie, etc. Son but est avant tout de mettre en évidence les tendances et les arrières-plans qui montrent au lecteur que, dans les zones frontières de la médecine, on ne saurait tout consommer aveuglément, pas plus qu'en forêt on ne peut ramasser des champignons de façon indifférenciée et les manger sans les avoir identifiés.

Ouvrage remarquable dans la mesure où un médecin démystifie avec ses connaissances scientifiques des méthodes paramédicales et en interprète d'une façon théologiquement fondée les arrières-plans occultes comme révélant une tendance spécifique des derniers temps.

Ce livre est indispensable à tous ceux qui pratiquent la cure d'âme. Toute personne ayant été mêlée à des pratiques occultes devrait, elle aussi, en faire la lecture pour en tirer ensuite les conclusions qui s'imposent.

**Editions Brunnen Verlag Bâle**

C. S. Lewis

## **Tactique du diable**

Paperback ebv n° 602, 104 pages

Une édition entièrement révisée du best-seller de C. S. Lewis. Publiée en 1942 sous le titre *Screwtape Letters*, cette correspondance diabolique n'a pas perdu de son actualité. Les temps ont changé, mais la tactique de séduction exposée dans ce livre, ainsi que l'analyse lucide que l'auteur fait de la nature humaine intéressent notre époque tout autant que la sienne. Plus que jamais, il est important d'arracher le masque qui cache le vrai visage de Satan - et le nôtre. Le livre de C. S. Lewis nous aidera à le faire.

Du même auteur:

## **Dieu au banc des accusés**

Paperback ebv n° 606, 112 pages

Dans tous les articles que C. S. Lewis a écrits pour certains journaux ou dans les sermons qu'il a prêchés et qui sont compilés dans ce livre, l'auteur a non seulement une vue d'ensemble remarquable, mais par son argumentation claire, logique et originale il réussit à entraîner ses lecteurs vers cette vision cohérente des choses. Un vaste panorama s'étend ainsi devant le regard de celui qui est prêt à donner à Dieu la place qui lui revient.

**Editions Brunnen Verlag Bâle**

«Max Sinclair est un miracle - après une fracture de la nuque, il est sur pied et sur le point de pouvoir marcher.»

Joni Eareckson

En une fraction de seconde, un matin de juillet, la vie de Max Sinclair connut un changement dramatique. Lors d'un accident de la route, il eut la nuque fracturée. Evangéliste, père de trois enfants, jusqu'alors optimiste quant à son avenir, il eut soudain à faire face à la terrible éventualité de rester paralysé à vie. Des centaines de personnes se mirent à prier pour lui. Des espoirs de guérison naquirent, puis s'écroulèrent avant de se voir miraculeusement réalisés.

Max fut la quatrième personne en vingt ans à sortir sur ses pieds de l'hôpital Stoke Mandeville où il avait été hospitalisé. Les leçons qu'il tira de ses souffrances furent puissantes, passionnantes et touchèrent toute sa vie. Lui et sa femme découvrirent comme jamais auparavant la dimension merveilleuse et la pertinence de la promesse d'éternité que Jésus-Christ nous a laissée.

«Fascinant... le compte-rendu vivant et honnête de la façon dont la réalité de Christ dans une vie peut transformer un «accident» en un triomphe de la foi.»

Révérend Alan Redpath

**SATOR / *ebv***

ISBN 2 7350 0052 4(Sator)

ISBN 3 7655 7609 3 (Brunnen)